

Introduction à la vie dévote (Boulenger)

François de Sales

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Lettre de Monseigneur Baunard

Je vous dois quelques lignes de remerciement et de félicitation pour la publication de cette édition, en même temps très ancienne et toute nouvelle, de l'Introduction à la vie dévote. Aussi bien c'est moi qui, après vous avoir entendu nous lire, du pied de l'autel, en la fête de Saint François de Sales, patron de notre Faculté des Lettres, l'histoire de la genèse de ce petit livre d'or, et celle de la pieuse chrétienne qui mérita l'honneur d'avoir la primeur de ces instructions, c'est moi qui, tout aussitôt, vous conseillai, vous priai, de publier cette Notice en tête de l'admirable chef d'œuvre de saine, haute, forte et douce spiritualité, duquel elle serait la plus intéressante comme la plus édifiante préface.

Ce n'est donc pas seulement parce que, comme tous vos auditeurs, j'avais été charmé de votre petit discours historique et littéraire, que je vous pressai d'en faire bénéficier le public. Ce n'est pas même parce qu'en cela j'obéissais à un secret sentiment de prédilection paternelle, qui n'a pas à craindre de s'égarer quand il s'adresse à vous. Je pensais encore au livre lui-même, que ces quelques pages vont expliquer, vont éclairer, vont vivifier, en le replaçant dans son milieu de temps, de lieu, de circonstances, et en face même de l'âme crucifiée, mais consolée et dirigée, pour laquelle il fut écrit, et que vous aurez fait revivre.

Je pensais aussi à Saint François de Sales, qui sera content de vous. Il vous pardonnera, bien sûr, d'avoir fait, discrètement, une figure concrète et vivante de ce type impersonnel que voilait le

nom général de Philothée, puisque c'est pour nous montrer, à côté de ses leçons, l'exemple de la Femme Forte qui en profita la première. Il vous saura gré, sans doute, de vous être le plus possible rapproché de lui, recourant, à cette fin, au texte primitif, tout en dissimulant l'œuvre d'érudition derrière l'œuvre première d'édification : car François de Sales fut un des mieux disants, comme un des mieux pensants de son siècle. Mais en même temps, il vous bénira de la condescendance charitable que vous eûtes de moderniser ou de traduire, pour nous, certaines locutions que trois siècles ont vieillies, sans rien nous faire perdre toutefois de l'originelle beauté de cette langue unique, faite de grâce et d'énergie, qui a toutes les cordes, qui aborde tous les tons, qui prend toutes les nuances, et qui s'appelle d'un nom qui dit tout : la langue de saint François de Sales !

Tel est l'appât dont l'attirance gagnait au saint Docteur, et lui gagnera encore, tant d'âmes dont il fait, comme il avait fait de Madame de Charmoisy, de Philothées, c'est-à-dire des âmes éprises de Dieu, C'est l'amour suprême où, avec lui, il faut que l'on monte : « Ce qu'il y a de plus parfait dans l'univers, écrit-il, c'est l'homme ; dans l'homme, c'est l'âme ; dans l'âme, c'est l'amour et dans le genre d'amour, c'est l'amour de Dieu ! »

Or, mon ami, voilà l'œuvre, le ministère auquel je vous vois aujourd'hui associé ! Heureux associé de François de Sales ! Comment vous appellerai-je ? Son Diacre ? Modestement vous ne le souffririez point. Non, mais tout au moins le Lévite, qui précédant ses pas, porte devant lui le bougeoir de vermeil, pour en éclairer le livre de la doctrine et de la prière, Becevez-en mes compliments, mon cher Fils, avec ce trop faible témoignage de mon inaltérable affection.

La Philothée de Saint François de Sales

La Philothée de saint François de Sales.

Saint François de Sales eut à s'expliquer un jour sur les raisons qui lui avaient fait adresser à Philothée son « Introduction à la Vie dévote » ; car il avait appris par un « grand serviteur de Dieu » que ce choix « avait empêché plusieurs hommes d'en faire leur profit, d'autant qu'ils n'estimaient pas dignes de la lecture d'un homme les avertissements faits pour une femme ». Le saint auteur n'était pas sans s'étonner d'une susceptibilité aussi ombrageuse, et il fit à son Lecteur la confidence de sa surprise : « Je te laisse à penser, mon cher Lecteur, si la dévotion n'est pas également pour les hommes comme pour les femmes ». Et presque aussitôt il ajoutait : « Outre cela, c'est l'âme qui aspire à la dévotion que j'appelle Philothée, et les hommes ont une âme aussi bien que les femmes ».

Assurément ces hommes avaient tort d'être aussi délicats ; et l'on peut croire qu'ils s'estimèrent suffisamment éclairés par une explication qui était trop ingénieuse en vérité, pour n'être pas une leçon. Au demeurant, saint François de Sales ne pouvait se méprendre sur la valeur de cette interprétation, ni vouloir donner le change à son lecteur, puisqu'il a pris soin dans la Préface de son « Introduction à la vie dévote », de nous indiquer les circonstances qui provoquèrent la publication de son livre. « Ce n'a toutefois pas été par mon élection ou inclination que cette Introduction sort en public : une âme… ayant… reçu de Dieu la grâce

de vouloir aspirer à la vie dévote, désira une particulière assistance pour ce regard ; et moi..., je me rendis fort soigneux de la bien instruire, et l'ayant conduite par tous les exercices convenables à son désir et sa condition, je lui en laissai des mémoires par écrit, afin qu'elle y eût recours à son besoin. Elle, depuis, les communiqua à un grand, docte et dévot religieux, lequel estimant que plusieurs en pourraient tirer du profit, m'exhorta fort de les faire publier. « C'était, dit Camus, une dame de maison, native de Normandie, qui avait épousé un gentilhomme de marque en Savoie..., qui était proche parent de notre bienheureux Père ». Elle se nommait Madame de Charmoisy. Des lettres qui lui sont adressées, notamment par un barnabite, dom Guérin, l'un des successeurs de saint François de Sales sur le siège de Genève, l'appellent « la très chère Philothée de Monseigneur de Genève ».

C'est de cette âme que nous nous proposons d'entretenir brièvement le lecteur ; par là nous nous conformerons, dans la mesure restreinte qui nous est imposée par la nature même de cette publication, aux intentions manifestées par saint François de Sales, puisqu'il avait formé le projet, au cas où Philothée dût mourir la première, d'écrire le récit de sa vie. Surtout nous aiderons à mieux connaître l'Introduction à la vie dévote, s'il est vrai que c'est la Philothée qui en fut l'occasion, et que faire l'histoire de cette âme, c'est faire aussi l'histoire de ce livre.

Louise Duchastel était originaire du diocèse de Rouen, et de famille noble, comme nous l'apprenons par la déposition qu'elle fit elle-même en 1632, à Annecy, pour le procès de béatification de François de Sales. Nous n'avons guère de détails sur ses premières années ; tout ce que nous savons, c'est que la Providence

divine, au témoignage même de saint François de Sales, l'avait fait élever « civilement et honorablement » ; qu'elle fut, jeune encore, appelée en qualité de demoiselle d'honneur, auprès de Catherine de Clèves, la veuve du duc de Guise, assassiné à Blois, et que son adolescence se passa à la cour, dans un temps où la cour de France ne donnait guère l'exemple de la vertu. C'est là qu'elle fit la rencontre de Claude de Charmoisy, un seigneur savoisien, proche parent de François de Sales et gentilhomme ordinaire d'Henri de Savoie, duc de Nemours, qui faisait de fréquents séjours à Paris, Le gentilhomme était intelligent, chevaleresque et d'une distinction remarquable ; son passage à la cour n'était pas demeuré inaperçu, puisque le roi Henri IV eut l'idée, à plusieurs reprises, de l'attacher à sa personne. Le mariage eut lieu le 11 juillet de l'an 1600, à Paris ; et quelque temps après, Madame de Charmoisy quittait Paris et la cour pour se rendre dans sa nouvelle patrie.

Elle allait bientôt visiter Annecy et ses environs : Marclaz dans le Chablais, tout près du lac de Genève ; Folliet, dans la vallée sauvage du Fier ; Villy, qui domine le cours de l'Arve : bref les domaines considérables qui appartenaient aux Charmoisy ; enfin elle allait entrer dans une société inconnue pour elle, mais éminemment distinguée, où l'on remarquait au premier rang le coadjuteur de Genève, alors dans toute la force de l'âge et déjà célèbre par sa mission du Chablais, et le président Favre, le père de celui qui se fera connaître sous le nom de Vaugelas, tous deux amis de son mari, et qui devaient reporter sur l'épouse, sur la mère et plus tard sur la veuve la sympathie et le dévouement empressé dont ils n'avaient jamais cessé de l'entourer lui-même. Dans les premiers temps de son séjour en Savoie, Madame de Charmoisy eut plusieurs fois l'occasion de retourner à Paris, où son mari

avait affaire ; et ces voyages purent laisser à la jeune femme quelques illusions sur la vie nouvelle, et combien différente de l'ancienne ! où son mariage la faisait entrer.

Mais elle n'en eut clairement conscience qu'à partir du jour où, loin de la cour et loin des siens, elle vit se dresser devant elle le devoir austère, celui qui s'imposait à l'épouse, et aussi à la mère, puisque vers le milieu de 1601, elle avait mis au monde un fils, Henri de Charmoisy. Il apparaît de tout un ensemble de témoignages, que Madame de Charmoisy eut à passer bientôt par une épreuve pénible.

Un correspondant écrit, le 4 octobre 1601, à Monsieur de Charmoisy, que ses fonctions retenaient loin de sa femme : « J'ai été voir Madame de Charmoisy à Folliet, où elle n'est pas bien, et vous assure que j'ai peur qu'elle n'y prenne quelque mélancolie, qu'on ne lui pourrait pas puis ôter facilement ; car c'est un petit désert ». Il est évident que ce qui lui pèse d'abord, c'est l'isolement : Madame de Charmoisy n'est pas encore à cette époque une de ces âmes « vigoureuses et constantes », pour qui la solitude devient à certaines heures un besoin. Et puis quel contraste entre Paris et la Savoie, entre une cour brillante et les Alpes sauvages, entre sa vie d'hier, périlleuse peut-être, mais parée de toutes les séductions que le monde offre à la jeunesse, à la fortune, à la beauté, et sa vie présente, si nouvelle au prix de l'ancienne, vie de silence, de plaisir grave et d'humble labeur ! Il arriva pour cette âme ce qui se produit pour toutes les âmes dans des conjonctures pareilles. L'isolement ne va guère sans la tristesse, et la tristesse est d'habitude mauvaise conseillère. C'est saint François de Sales qui en fera la remarque un jour à Philothée : « La mauvaise tristesse trouble l'âme, la met en inquiétude… ;

elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux, car elle ôte toute suavité de l'âme » ; il avait dit un peu plus haut : « L'ennemi se sert de la tristesse pour exercer ses tentations à l'endroit des bons ». En effet, on s'inquiète, comme il arrive chaque fois que le cœur veut prendre son repos ailleurs qu'en Dieu ; on tâche de se retenir par l'idée des efforts autrefois tentés et des joies sereines dont ils étaient le prix ; et puis on s'abandonne ; on cherche un divertissement, — car il est vrai que l'âme n'est point faite pour la tristesse, — et pour son malheur on le trouve. C'est le terme où n'aboutissent que trop souvent les bons, voire les meilleurs. On peut croire que ce ne fut point là l'histoire même de Philothée ; mais il est sûr qu'elle demeura, pendant plusieurs années, attachée de cœur au milieu mondain où s'était écoulée sa jeunesse, et qu'elle eut souvent encore à lutter contre ce souvenir, puisqu'il lui arrivera, à l'occasion d'un voyage qu'elle devra faire à la cour, de prendre peur, et de demander à celui dont elle aura fait son guide, des conseils et un appui. Bref, on n'oserait dire que Philothée eût vécu « au monde sans recevoir aucune humeur mondaine ». Et de fait un document presque contemporain, qu'on n'a point de raison de suspecter, nous la présente comme une femme nourrie « de l'esprit du siècle », et qui entretient « dans son cœur l'amour des vanités, qui est opposé à la grâce du christianisme ».

C'est à ce moment de sa vie que Dieu mit sur sa route l'évêque de Genève. Ce n'est pas que Madame de Charmoisy n'eût, dès son arrivée en Savoie, entretenu avec lui les relations de voisinage, d'amitié, de parenté, qui l'unissaient depuis longtemps à son mari. Même elle avait eu maintes fois l'occasion d'entendre sa parole ; et comme elle était d'ailleurs, suivant l'expression d'un contemporain, « douée d'un très bon esprit et d'un courage

mâle », elle n'avait pas laissé que d'être « émue par la force des prédications » de Monsieur de Genève, comme elle avait commencé sans doute d'être vaincue par le charme impérieux et doux de son éloquence. Pour elle, comme pour tant d'autres âmes, il était vrai de dire que c'est la grâce divine qui, en même temps que la persuasion, tombait des lèvres du prédicateur. Et c'est à ce temps de préparation et de rénovation intérieure, qu'il faut rapporter sans doute quelques mots obscurs de la préface de l'Introduction, où l'auteur, parlant d'une « âme vraiment pleine d'honneur et de vertu » que Dieu appelait à la dévotion, ajoute qu'il avait longtemps auparavant remarqué en elle beaucoup de disposition pour ce dessein ». Philothée était sur la voie qui mène, comme dit saint François de Sales, « à la terre promise I de la vraie dévotion » ; un sermon que l'évêque de Genève prêcha le 24 janvier 1604, et qui semble avoir exercé sur elle une action plus décisive, l'y engagea plus résolument encore : c'est à cette date que Philothée signa, suivant l'usage du temps, une protestation solennelle, où elle demandait « grâce, pardon et merci de ses ingratitudes, déloyautés et infidélités envers Dieu » ; elle « se sacrifiait et s'immolait à sa souveraine majesté », et implorait d'elle « la force et la grâce requise pour parfaire ce sacrifice cordial et intérieur, en odeur de suavité ». Cette « grâce » lui fui accordée trois ans après, au cours du carême de 1607, comme nous l'apprend une lettre de l'évêque de Genève à la baronne de Chantal. « Je viens, écrit-il dans son langage familier, de trouver dans nos sacrés filets un poisson que j'avais désiré il y a quatre ans. Il faut que je confesse la vérité, j'en ai été bien aise ; je dis extrêmement. C'est une dame, mais toute d'or, et infiniment propre à servir son Sauveur ».

Désormais Philothée était entrée dans la Terre promise, et elle avait trouvé, dans l'évêque de Genève, le guide qui devait lui en faire parcourir toutes les voies et gravir toutes les cimes. Et quel guide ! On se tromperait si l'on jugeait de son caractère par son style, ou plutôt par les qualités apparentes de son style. Cette abondance unie, cette fluidité molle ne sauraient faire oublier la vigueur de pensée de l'écrivain. Les qualités essentielles de saint François de Sales, celles qui dominent les autres, c'est, après sa piété, — une piété suave — une sagacité pénétrante et un ferme bon sens : il employa l'une à connaître les âmes, l'autre à les diriger, ou plutôt — car le psychologue ne se sépare jamais chez lui du moraliste, — il appliqua l'une et l'autre à les servir et à les aimer. L'évêque assurément avait le regard fixé au ciel, mais sans jamais pour cela quitter la terre ; si bien que nul peut-être ne pénétra plus avant dans les retraites cachées du cœur de l'homme, et surtout de l'homme du monde, que ce saint si pleinement détaché du monde, et que son amour pour l'homme a rendu si tendrement humain. Et c'est pourquoi sans doute il put réaliser, avec tant de bonheur, ce rêve de concilier les devoirs de la vie chrétienne avec les obligations de la vie mondaine.

Qu'est-ce donc que la dévotion ? C'est Saint François de Sales qui va nous répondre. « La vraie et vivante dévotion… n'est autre chose qu'un vrai amour de Dieu » ; mieux que cela, c'est « la douceur des douceurs et la reine des vertus, car c'est la perfection de la charité ». Mais l'amour de Dieu est possible dans le monde comme dans le cloître. Dès lors et c'est une erreur, ains une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, … du ménage des gens mariés ». Car, « la dévotion ne gâte rien quand elle est vraie, ains elle perfectionne tout ; et lorsqu'elle se rend contraire à la légitime vacation

de quelqu'un, elle est sans doute fausse ». Au contraire « chacun devient plus agréable en sa vocation, la conjoignant à la dévotion : le soin de la famille en est rendu paisible, l'amour du mari et de la femme plus sincère ». En vérité, Philothée n'aura plus qu'à suivre les conseils du guide auquel elle avait confié son âme ; l'eût-elle choisi entre dix mille, elle n'en aurait pu trouver qui fût « plus plein de charité, de science et de prudence » et qui offrît dans sa personne un ensemble plus achevé des qualités que saint François de Sales lui-même exigera d'un bon directeur.

Sans doute, elle n'avait pas attendu, pour recourir à son expérience jusqu'à l'époque de ce qu'on peut nommer, non sans quelque impropriété, sa conversion. Nous possédons une lettre de François de Sales à Madame de Charmoisy, datée du 20 mai 1606, qui nous renseigne assez clairement sur ce point : « Vous ne sauriez sans doute. Madame ma chère Cousine, communiquer vos déplaisirs petits ou grands, non plus que vos contentements, à une âme plus sincère en votre endroit, ni plus entièrement vôtre que la mienne » ; et un peu plus loin : « J'ai été consolé de voir que vous vous remettez en la providence de Dieu ». Mais c'est surtout à partir de l'année suivante que ces entretiens spirituels deviendront fréquents ; et c'est à cette circonstance qu'il faut rattacher la publication de l'Introduction à la vie dévote, comme le prélat en témoignera deux ans après, dans une lettre à l'archevêque de Vienne, qui reproduit, presque sans y rien changer, le passage de la préface où l'auteur s'explique sur l'origine de son livre. Il n'y ajoute que la date approximative où ce mémorial fut dressé, et le nom du dévot religieux qui l'avait pressé de « mettre au jour cet écrit » : le religieux, c'était le R. P. Fourier, « lors recteur du collège de Chambéry » ; et c'est « emmi les occupations d'un Carême » qu'il mit la dernière main à son travail.

Ce carême, c'est sans doute celui que l'évêque de Genève prêcha à Annecy en 1607 ; à cette date, Madame de Charmoisy avait dû se rendre à Chambéry pour y solliciter un procès ; et c'est à cette occasion, qu'elle avait été ainenée à communiquer au jésuite qu'elle avait pris pour directeur, le Mémorial qu'avait écrit pour elle Monsieur de Genève.

Il suffit à l'auteur de retrancher de ce premier travail les allusions personnelles à Madame de Charmoisy, pour que « ces chétifs bulletins dressés pour l'usage d'une simple femme », comme il disait lui-même, après avoir été comme le manuel d'une âme, devinssent le manuel de toutes les âmes. Il restera toujours dans le texte nouveau des traces de la rédaction primitive ; mais c'est surtout dans la première édition qu'elles sont apparentes. On constate en effet que l'Introduction, dans sa forme première, ne comprend que trois parties : la première qui contient « les avis et exercices requis » pour atteindre à la dévotion ; la seconde, où l'on trouve ceux qui sont propres à y faire persévérer ; la troisième, relative aux exercices pour le renouvellement annuel des bonnes résolutions ; et l'on remarque que cet ordre, comme en témoignera Madame de Charmoisy, au cours du procès de béatification, est à peu près celui que le prélat avait suivi dans sa direction. Il semble bien qu'il avait, comme il convient, mesuré ses enseignements aux besoins de cette âme : son premier soin fut de l'initier à l'oraison ; bientôt Philothée fut amenée à lui demander de nouveaux avis ; c'est elle qui nous dit en quelle circonstance : « Il se présenta occasion que je devais retourner à la cour, et comme je l'appréhendais grandement, j'en allai conférer avec le dit serviteur de Dieu… Il se résolut pour cela de me donner des avis par écrit pour ce sujet » : et ce fut la seconde Partie, celle où l'auteur s'occupe plus spécialement de la conduite à tenir dans

les sociétés mondaines ; enfin, il est un troisième exercice que le prélat fit pratiquer à Philothée, et dont il fait mention dans une lettre à Madame de Chantal : « Je le dressai, lui dit-il, à intention de lui faire rafraîchir ses bons propos » : et c'est, dans la première édition, l'objet de la troisième Partie. L'ouvrage n'aura sa forme définitive que dans les éditions suivantes ; il n'en reste pas moins vrai que c'est à la Philothée de Saint François de Sales, que nous sommes redevables de ce « trésor de dévotion ».

C'est là désormais que Madame de Charmoisy ira chercher le secret de bien vivre ; là qu'elle apprendra l'usage qu'il faut faire des bons et des mauvais jours. Ses joies furent courtes et clairsemées ; la naissance d'une fille, celle d'un second fils ; des retours heureux et inattendus de la fortune, comme cette nomination, qui en élevant Monsieur de Charmoisy au grade de grand-maître de l'artillerie, le tire de l'obscurité où le caprice et l'ingratitude du duc de Nemours l'avaient relégué ; plus tard le mariage de ses deux enfants ; ce furent là ses jours de fête, et ce ne fut guère. Les jours de deuil furent plus nombreux : Philothée connut en vérité toutes les formes de l'épreuve. Son guide l'en avait avertie ; « Préparez-vous..., Philothée, à souffrir beaucoup de grandes afflictions pour Notre Seigneur, et même le martyre ; résolvez-vous de lui donner tout ce qui vous est de plus précieux, s'il lui plaisait de le prendre : père, mère, mari..., enfants ». Philothée aura jusqu'au bout ce courage. Elle voit mourir de ses yeux son dernier-né, celui qu'elle nommait « le petit François », le filleul de Monsieur de Genève ; à la fin de 1618, elle apprend, à l'heure même où on désespérait de sa propre vie, que Monsieur de Charmoisy venait d'être foudroyé par un mal soudain, à Chambéry, d'où il se disposait, sur l'ordre de son maître, à partir pour Paris. Heureusement, comme disait un jour Saint François de Sales dans une

de ses lettres, « heureusement nous serons bientôt tous réunis. Nous allons incessamment et tirons pays du côté où sont nos trépassés ». Mais le déchirement fut cruel ; Madame de Chantal écrivit à la veuve une lettre qui nous en laisse deviner la profondeur : « elle craignait, disait-elle, que sa pauvre chère sœur se fît une habitude de sa grande tristesse ; elle la conjurait de… vivre avec une sainte joie et une sainte espérance de la vie éternelle ». Et en effet cette femme si frêle eut la force de vivre ; car si le rôle de l'épouse était fini, celui de la mère ne l'était pas. Elle avait écrit à Monsieur de Charmoisy, peu de temps avant leur mariage : « Mon amour vous demeurera éternellement conservé jusqu'au tombeau ». Elle tint sa parole, en reportant cet amour sur ses enfants.

Les lettres qu'elle leur écrit témoignent de la sollicitude dont elle les entoure. C'est son fils surtout qui est l'objet de ses soins, car il en a un besoin plus urgent. C'est un jeune homme sans caractère, qu'elle doit sans cesse ramener au sentiment de ses devoirs ; elle recourt, dans ce but, à tous les moyens que lui suggère son industrie maternelle, usant tour à tour de douceur et de fermeté, d'encouragements et de réprimandes. Son ambition, c'est qu'il fasse revivre en lui les vertus de son père. Elle lui recommande d'éviter l'oisiveté, d'être toujours occupé, « tantôt à cheval, tantôt aux armes, tantôt à la danse et tantôt aux mathématiques ; mais encore, ajoute-t-elle, ne faut-il pas oublier sa langue latine ». Son fils est-il obligé de vivre à la cour de Turin, elle le met en garde contre les dangers d'une cour : « Croyez, lui dit-elle, que j'ai des yeux pour vous voir, aussi bien dans Turin que si vous étiez près de moi ». Une autre fois, comme son fils s'est informé de sa santé, elle lui répond, avec cette délicatesse si particulière aux mères : « Je me porte bien, Dieu merci, et me porterai

toujours bien, quand je vous saurai en bonne santé, et que vous soyez bien sage et bien vertueux ».

Mais le jeune homme n'était guère sage, en dépit des avertissements maternels, et des conseils affectueux qu'il recevait des anciens amis de son père. Aussi Madame de Charmoisy devient-elle plus pressante ; elle a entendu parler de « ses mauvais déportements » ; la mesure est comble : « Considérez, écrit-elle, que vous vous moquez de tous vos parents, de Monsieur de Genève, de Monsieur le premier Président » ; elle ajoute cependant : « Pour cette fois, je vous pardonne ». Elle aura à lui pardonner longtemps encore ; car l'épreuve dernière, et peut-être la plus pénible de toute cette vie qui connut tant d'épreuves, lui viendra par ce fils. Un jour, quand il eut atteint sa vingt-cinquième année, Henri de Charmoisy, impatient d'entrer en possession de son patrimoine, envahit, en l'absence de sa mère, la maison de Marclaz et fit main basse sur les « droits, titres, linges et mobiliers » qui provenaient de la succession paternelle et dont Madame de Charmoisy avait reçu le dépôt... On voudrait passer sur ces détails douloureux ; mais ils étaient utiles pour faire comprendre jusqu'à quel point Philothée fut, suivant les conseils de son guide, douce à la souffrance ; elle sut « attendre en paix » le retour du coupable, et elle lui donna, pour la dernière fois, son pardon. Désormais, elle n'avait plus, semble-t-il, à souffrir ici-bas. Le vide s'était fait autour d'elle : François de Sales, le président Favre, tous ses amis anciens étaient morts ; elle accepta toutes ces séparations, heureuse encore d'être l'esclave de celui « la servitude duquel est meilleure que toute royauté ». Elle se dépouilla, en faveur de ses enfants, de tous ses biens, ne gardant pour elle que ses souvenirs et l'espoir d'une vie meilleure. La Philothée de Monseigneur de Genève mourut le 1 juin 1645.

Saint François de Sales dit, dans la préface de l'Introduction à la Vie dévote : « J'adresse mes paroles à Philothée, parce que, voulant réduire à l'utilité commune de plusieurs âmes ce que j'avais premièrement écrit pour une seule, je l'appelle du nom commun à toutes celles qui veulent être dévotes ; car Philothée veut dire : amatrice ou amoureuse de Dieu ». Il nous a semblé que, rapprocher le beau livre de l'Introduction à la Vie dévote de ses origines et des circonstances précises qui ont entouré sa naissance, ce serait en même temps le rapprocher de nous, nous le rendre plus présent, et que ce serait dès lors, suivant le vœu exprimé par l'auteur, le « réduire à l'utilité » d'un plus grand nombre d'âmes.

F. Boulenger.

Le texte, publié par nous, reproduit celui de l'édition de 1619, dont un exemplaire, le seul qui soit actuellement connu, nous a été obligeamment prêté par le Révérendissime Père Prieur de l'Abbaye de Belmont (Angleterre) : nous le prions d'agréer Texpression de notre reconnaissance. — Ce volume est un petit in-12 de 660 pages, non compris l'Oraison dédicatoire, la Préface, et, à la fin du volume, la table des chapitres et les Permis d'imprimer qui ne sont point paginés. En voici le titre : Introduction a la vie | | dévote. | | par François de Sales | | Evesque de Geneve. | | Derniere edition, | | revue, corrigée, et augmentée par l'Autheur, | | durant ses prédications à Paris, | | A Paris | | chez Joseph Gottereau, rue sainct | | Jacques à la Prudence.| | M.DC.XIX. | | Avec approbation des Docteurs.

L'édition présente n'ayant d'autre prétention que de mettre à la portée du grand public le texte intégral de l'Introduction à la vie dévote, et de lui en faciliter le plus possible la lecture, nous

avons pris le parti, tout en respectant scrupuleusement le vocabulaire du saint auteur, de rajeunir son orthographe. Le lecteur, qui ne serait pas familiarisé avec la langue du XVIe siècle, pourra se reporter au lexique dont nous avons fait suivre le texte, et où nous donnons, sans commentaire, le sens des mots dont l'acception est vieillie ou même inusitée aujourd'hui.

Àconsulter l'ouvrage de Jules Vuÿ, La Philothée de Saint François de Sales, 2 vol. in-12, Paris 1878-1879, et les œuvres de Saint François de Sales, surtout l'Introduction à la vie dévote, et la Correspondance.

Oraison dédicatoire

Odoux Jésus, mon Seigneur, mon Sauveur et mon Dieu, me voici prosterné devant votre Majesté, vouant et consacrant cet écrit à votre gloire. Animez les paroles qui y sont de votre bénédiction, à ce que les âmes pour lesquelles je l'ai fait en puissent recevoir les inspirations sacrées que je leur désire, et particulièrement celle d'implorer sur moi votre immense miséricorde, afin que, montrant aux autres le chemin de la dévotion en ce monde, je ne sois pas réprouvé et confondu éternellement en l'autre ; ains qu'avec eux je chante à jamais pour cantique de triomphe, le mot que de tout mon cœur je prononce en témoignage de fidélité, parmi les hasards de cette vie mortelle : VIVE JÉSUS, VIVE JÉSUS ! Oui, Seigneur Jésus, vivez et régnez en nos cœurs ès siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Première partie · 01

DESCRIPTION DE LA VRAIE DÉVOTION

Vous aspirez à la dévotion, très chère Philothée, parce qu'étant chrétienne, vous savez que c'est une vertu extrêmement agréable à la divine Majesté : mais, d'autant que les petites fautes que l'on commet au commencement de quelque affaire s'agrandissent infiniment au progrès et sont presque irréparables à la fin, il faut avant toutes choses que vous sachiez que c'est que la vertu de dévotion ; car, d'autant qu'il n'y en a qu'une vraie, et qu'il y en a une grande quantité de fausses et vaines, si vous ne connaissiez quelle est la vraie, vous pourriez vous tromper et vous amuser à suivre quelque dévotion impertinente et superstitieuse.

Arélius peignait toutes les faces des images qu'il faisait, à l'air et ressemblance des femmes qu'il aimait, et chacun peint la dévotion selon sa passion et fantaisie. Celui qui est adonné au jeûne se tiendra pour bien dévot pourvu qu'il jeûne, quoique son cœur soit plein de rancune ; et n'osant point tremper sa langue dedans le vin ni même dans l'eau, par sobriété, ne se feindra point de la plonger dedans le sang du prochain par la médisance et calomnie. Un autre s'estimera dévot parce qu'il dit une grande multitude d'oraisons tous les jours, quoiqu'après cela sa langue se fonde toute en paroles fâcheuses, arrogantes et injurieuses parmi ses domestiques et voisins. L'autre tire fort volontiers l'aumône de sa bourse pour la donner aux pauvres, mais il ne peut tirer la douceur de son cœur pour pardonner à ses ennemis ; l'autre pardonnera à ses ennemis, mais de tenir raison à ses créanciers, jamais qu'à vive force de justice. Tous ces gens-là sont vulgairement tenus pour dévots, et ne le sont pourtant nullement. Les

gens de Saül cherchaient David en sa maison ; Michol ayant mis une statue dedans un lit et l'ayant couverte des habillements de David, leur fit accroire que c'était David même qui dormait malade : ainsi beaucoup de personnes se couvrent de certaines actions extérieure appartenant à la sainte dévotion, et le monde croit que ce soient gens vraiment dévots et spirituels ; mais en vérité ce ne sont que des statues et fantômes de dévotion.

La vraie et vivante dévotion, ô Philothée, présuppose l'amour de Dieu, ains elle n'est autre chose qu'un vrai amour de Dieu ; mais non pas toutefois un amour tel quel : car, en tant que l'amour divin embellit notre âme, il s'appelle grâce, nous rendant agréables à sa divine Majesté ; en tant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité ; mais quand il est parvenu jusques au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, ains nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement, alors il s'appelle dévotion. Les autruches ne volent jamais ; les poules volent, pesamment toutefois, bassement et rarement ; mais les aigles, les colombes et les arondelles volent souvent, vitement et hautement. Ainsi les pécheurs ne volent point en Dieu, ains font toutes leurs courses en la terre et pour la terre ; les gens de bien qui n'ont pas encore atteint la dévotion volent en Dieu par leurs bonnes actions, mais rarement, lentement et pesamment ; les personnes dévotes volent en Dieu fréquemment, promptement et hautement. Bref, la dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément ; et comme il appartient à la charité de nous faire généralement et universellement pratiquer tous les commandements de Dieu, il appartient aussi à la dévotion de les nous faire faire promptement et diligemment. C'est

pourquoi celui qui n'observe tous les commandements de Dieu, ne peut être estimé ni bon ni dévot, puisque pour être bon il faut avoir la charité, et pour être dévot il faut avoir, outre la charité, une grande vivacité et promptitude aux actions charitables.

Et d'autant que la dévotion gît en certain degré d'excellente charité, non seulement elle nous rend prompts et actifs et diligents à l'observation de tous les commandements de Dieu ; mais outre cela, elle nous provoque à faire promptement et affectionnément le plus de bonnes œuvres que nous pouvons, encore quelles ne soient aucunement commandées, ains seulement conseillées ou inspirées. Car tout ainsi qu'un homme qui est nouvellement guéri de quelque maladie chemine autant qu'il lui est nécessaire, mais lentement et pesamment, de même le pécheur étant guéri de son iniquité, il chemine autant que Dieu lui commande, pesamment néanmoins et lentement jusques à tant qu'il ait atteint à la dévotion ; car alors, comme un homme bien sain, non seulement il chemine, mais il court et saute « en la voie des commandements de Dieu », et, de plus, il passe et court dans les sentiers des conseils et inspirations célestes. Enfin, la charité et la dévotion ne sont non plus différentes l'une de l'autre que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité étant un feu spirituel, quand elle est fort enflammée elle s'appelle dévotion : si que la dévotion n'ajoute rien au feu de la charité, sinon la flamme qui rend la charité prompte, active et diligente, non seulement à l'observation des commandements de Dieu, mais à l'exercice des conseils et inspirations célestes.

Première partie · 02

PROPRIÉTÉ ET EXCELLENCE DE LA DÉVOTION

Ceux qui décourageaient les Israélites d'aller en la terre de promission leur disaient que c'était un pays qui « dévorait les habitants », c'est-à-dire, que l'air y était si malin qu'on n'y pouvait vivre longuement, et que réciproquement les habitants étaient des gens si prodigieux qu'ils mangeaient les autres hommes comme des locustes : ainsi le monde, ma chère Philothée, diffame tant qu'il peut la sainte dévotion, dépeignant les personnes dévotes avec un visage fâcheux, triste et chagrin, et publiant que la dévotion donne des humeurs mélancoliques et insupportables. Mais, comme Josué et Caleb protestaient que non seulement la terre promise était bonne et belle, ains aussi que la possession en serait douce et agréable, de même le Saint Esprit, par la bouche de tous les saints, et Notre Seigneur par la sienne même nous assure que la vie dévote est une vie douce, heureuse et amiable.

Le monde voit que les dévots jeûnent, prient et souffrent les injures, servent les malades, donnent aux pauvres, veillent, contraignent leur colère, suffoquent et étouffent leurs passions, se privent des plaisirs sensuels et font telles et autres sortes d'actions, lesquelles en elles-mêmes et de leur propre substance et qualité sont âpres et rigoureuses ; mais le monde ne voit pas la dévotion intérieure et cordiale, laquelle rend toutes ces actions agréables, douces et faciles. Regardez les abeilles sur le thym : elles y trouvent un suc fort amer, mais en le suçant elles le convertissent en miel, parce que telle est leur propriété. Ô mondains, les âmes dévotes trouvent beaucoup d'amertume en leurs exercices de mortification, il est vrai, mais en les faisant elles les

convertissent en douceur et suavité. Les feux, les flammes, les roues et les épées semblaient des fleurs et des parfums aux martyrs, parce qu'ils étaient dévots ; que si la dévotion peut donner de la douceur aux plus cruels tourments et à la mort même, qu'est-ce qu'elle fera pour les actions de la vertu ?

Le sucre adoucit les fruits mal mûrs et corrige la crudité et nuisance de ceux qui sont bien mûrs ; or, la dévotion est le vrai sucre spirituel, qui ôte l'amertume aux mortifications et la nuisance aux consolations : elle ôte le chagrin aux pauvres et l'empressement aux riches, la désolation à l'oppressé et l'insolence au favorisé, la tristesse aux solitaires et la dissolution à celui qui est en compagnie ; elle sert de feu en hiver et de rosée en été, elle sait abonder et souffrir pauvreté, elle rend également utile l'honneur et le mépris, elle reçoit le plaisir et la douleur avec un cœur presque toujours semblable, et nous remplit d'une suavité merveilleuse.

Contemplez l'échelle de Jacob (car c'est le vrai portrait de la vie dévote) : les deux côtés entre lesquels on monte, et auxquels les échelons se tiennent, représentent l'oraison qui impètre l'amour de Dieu et les sacrements qui le confèrent ; les échelons ne sont autre chose que les divers degrés de charité par lesquels l'on va de vertu en vertu, ou descendant par l'action au secours et support du prochain, ou montant par la contemplation à l'union amoureuse de Dieu. Or voyez, je vous prie, ceux qui sont sur l'échelle : ce sont des hommes qui ont des cœurs angéliques, ou des anges qui ont des corps humains ; ils ne sont pas jeunes, mais ils le semblent être, parce qu'ils sont pleins de vigueur et agilité spirituelle ; ils ont des ailes pour voler, et s'élancent en Dieu par la sainte oraison, mais ils ont des pieds aussi pour cheminer avec

les hommes par une sainte et amiable conversation ; leurs visages sont beaux et gais, d'autant qu'ils reçoivent toutes choses avec douceur et suavité ; leurs jambes, leurs bras et leurs têtes sont tout à découvert, d'autant que leurs pensées, leurs affections et leurs actions n'ont aucun dessein ni motif que de plaire à Dieu. Le reste de leurs corps est couvert, mais d'une belle et légère robe, parce qu'ils usent voirement de ce monde et des choses mondaines, mais d'une façon toute pure et sincère, n'en prenant que légèrement ce qui est requis pour leur condition : telles sont les personnes dévotes.

Croyez-moi, chère Philothée, la dévotion est la douceur des douceurs et la reine des vertus, car c'est la perfection de la charité. Si la charité est un lait, la dévotion en est la crème ; si elle est une plante, la dévotion en est la fleur ; si elle est une pierre précieuse, la dévotion en est l'éclat ; si elle est un baume précieux, la dévotion en est l'odeur, et l'odeur de suavité qui conforte les hommes et réjouit les anges.

Première partie · 03

QUE LA DÉVOTION EST CONVENABLE À TOUTES SORTES DE VOCATIONS ET PROFESSIONS

Dieu commanda en la création aux plantes de porter leurs fruits, chacune « selon son genre » : ainsi commande-t-il aux chrétiens, qui sont les plantes vivantes de son Église, qu'ils produisent des fruits de dévotion, un chacun selon sa qualité et vacation. La dévotion doit être différemment exercée par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la veuve, par

la fille, par la mariée ; et non seulement cela, mais il faut accommoder la pratique de la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier. Je vous prie, Philothée, serait-il à propos que l'évêque voulût être solitaire comme les chartreux ? Et si les mariés ne voulaient rien amasser non plus que les capucins, si l'artisan était tout le jour à l'église comme le religieux, et le religieux toujours exposé à toutes sortes de rencontres pour le service du prochain, comme l'évêque, cette dévotion ne serait-elle pas ridicule, déréglée et insupportable ? Cette faute néanmoins arrive bien souvent, et le monde qui ne discerne pas, ou ne veut pas discerner, entre la dévotion et l'indiscrétion de ceux qui pensent être dévots, murmure et blâme la dévotion, laquelle ne peut mais de ces désordres.

Non, Philothée, la dévotion ne gâte rien quand elle est vraie, ains elle perfectionne tout, et lorsqu'elle se rend contraire à la légitime vacation de quelqu'un, elle est sans doute fausse. L'abeille, dit Aristote, tire son miel des fleurs sans les intéresser, les laissant entières et fraîches comme elle les a trouvées ; mais la vraie dévotion fait encore mieux, car non seulement elle ne gâte nulle sorte de vocation ni d'affaires, ains au contraire elle les orne et embellit. Toutes sortes de pierreries jetées dedans le miel en deviennent plus éclatantes, chacune selon sa couleur, et chacun devient plus agréable en sa vocation la conjoignant à la dévotion : le soin de la famille en est rendu paisible, l'amour du mari et de la femme plus sincère, le service du prince plus fidèle, et toutes sortes d'occupations plus suaves et amiables.

C'est une erreur, ains une hérésie, de vouloir bannir la vie dévote de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés. Il est vrai, Philo-

thée, que la dévotion purement contemplative, monastique et religieuse ne peut être exercée en ces vacations-là ; mais aussi, outre ces trois sortes de dévotion, il y en a plusieurs autres, propres à perfectionner ceux qui vivent ès états séculiers. Abraham, Isaac et Jacob, David, Job, Tobie, Sara, Rébecca et Judith en font foi pour l'ancien testament ; et quant au nouveau, saint Joseph, Lydia et saint Crépin furent parfaitement dévots en leurs boutiques ; sainte Anne, sainte Marthe, sainte Monique, Aquila, Priscilla, en leurs ménages ; Cornélius, saint Sébastien, saint Maurice, parmi les armes ; Constantin, Hélène, saint Louis, le bienheureux Amé, saint Edouard, en leurs trônes. Il est même arrivé que plusieurs ont perdu la perfection en la solitude, qui est néanmoins si désirable pour la perfection, et l'ont conservée parmi la multitude, qui semble si peu favorable à la perfection : Loth, dit saint Grégoire, qui fut si chaste en la ville, se souilla en la solitude. Où que nous soyons, nous pouvons et devons aspirer à la vie parfaite.

Première partie · 04

DE LA NÉCESSITÉ D'UN CONDUCTEUR POUR ENTRER ET FAIRE PROGRÈS EN LA DÉVOTION

Le jeune Tobie commandé d'aller en Ragès : « Je ne sais nullement le chemin, dit-il ». « Va donc, répliqua le père, et cherche quelque homme qui te conduise ». Je vous en dis de même, ma Philothée : voulez-vous à bon escient vous acheminer à la dévotion ? cherchez quelque homme de bien qui vous guide et conduise ; c'est ici l'avertissement des avertissements. Quoi que

vous cherchiez, dit le dévot Avila, vous ne trouverez jamais si assurément la volonté de Dieu que par le chemin de cette humble obéissance, tant recommandée et pratiquée par tous les anciens dévots ».

La bienheureuse mère Thérèse, voyant que madame Catherine de Cordoue faisait de grandes pénitences, désira fort de l'imiter en cela, contre l'avis de son confesseur qui le lui défendait, auquel elle était tentée de ne point obéir pour ce regard ; et Dieu lui dit : « Ma fille, tu tiens un bon et assuré chemin. Vois-tu la pénitence qu'elle fait ? mais moi, je fais plus de cas de ton obéissance ». Aussi elle aimait tant cette vertu, qu'outre l'obéissance qu'elle devait à ses supérieurs, elle en voua une toute particulière à un excellent homme, s'obligeant de suivre sa direction et conduite, dont elle fut infiniment consolée ; comme, après et devant elle, plusieurs bonnes âmes, qui pour se mieux assujettir à Dieu, ont soumis leur volonté à celle de ses serviteurs, ce que sainte Catherine de Sienne loue infiniment en ses Dialogues, La dévote princesse sainte Elisabeth se soumit avec une extrême obéissance au docteur maître Conrad ; et voici l'un des avis que le grand saint Louis fit à son fils avant que mourir : « Confesse toi souvent, élis un confesseur idoine, qui soit prud'homme et qui te puisse sûrement enseigner à faire les choses qui te sont nécessaires.

« L'ami fidèle, dit l'Écriture Sainte, est une forte protection ; celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor. L'ami fidèle est un médicament de vie et d'immortalité ; ceux qui craignent Dieu le trouvent ». Ces divines paroles regardent principalement l'immortalité, comme vous voyez, pour laquelle il faut sur toutes choses avoir cet ami fidèle qui guide nos actions par ses avis et

conseils, et par ce moyen nous garantit des embûches et tromperies du malin ; il nous sera comme un trésor de sapience en nos afflictions, tristesses et chutes ; il nous servira de médicament pour alléger et consoler nos cœurs ès maladies spirituelles ; il nous gardera du mal, et rendra notre bien meilleur ; et quand il nous arrivera quelque infirmité, il empêchera qu'elle ne soit pas à la mort, car il nous en relèvera.

Mais qui trouvera cet ami ? Le Sage répond : « Ceux qui craignent Dieu » ; c'est-à-dire, les humbles qui désirent fort leur avancement spirituel. Puisqu'il vous importe tant, Philothée, d'aller avec un bon guide en ce saint voyage de dévotion, priez Dieu avec une grande instance qu'il vous en fournisse d'un qui soit selon son cœur, et ne doutez point ; car, quand il devrait envoyer un ange du ciel, comme il fit au jeune Tobie, il vous en donnera un bon et fidèle.

Or, ce doit toujours être un ange pour vous : c'est-à-dire, quand vous l'aurez trouvé, ne le considérez pas comme un simple homme, et ne vous confiez point en icelui ni en son savoir humain, mais en Dieu, lequel vous favorisera et parlera par l'entremise de cet homme, mettant dedans le cœur et dedans la bouche d'icelui ce qui sera requis pour votre bonheur ; si que vous le devez écouter comme un ange qui descend du ciel pour vous y mener. Traitez avec lui à cœur ouvert, en toute sincérité et fidélité, lui manifestant clairement votre bien et votre mal, sans feintise ni dissimulation : et par ce moyen, votre bien sera examiné et plus assuré, et votre mal sera corrigé et remédié ; vous en serez allégée et fortifiée en vos afflictions, modérée et réglée en vos consolations. Ayez en lui une extrême confiance mêlée d'une sacrée révérence, en sorte que la révérence ne diminue point la

confiance, et que la confiance n'empêche point la révérence ; confiez-vous en lui avec le respect d'une fille envers son père, respectez-le avec la confiance d'un fils envers sa mère : bref, cette amitié doit être forte et douce, toute sainte, toute sacrée, toute divine et toute spirituelle.

Et pour cela, choisissez-en un entre mille, dit Avila ; et moi je dis entre dix mille, car il s'en trouve moins que l'on ne saurait dire qui soient capables de cet office. Il le faut plein de charité, de science et de prudence : si l'une de ces trois parties lui manque, il y a du danger. Mais je vous dis derechef, demandez-le à Dieu, et l'ayant obtenu bénissez sa divine Majesté, demeurez ferme et n'en cherchez point d'autres, ains allez simplement, humblement et confidemment, car vous ferez un très heureux voyage.

Première partie · 05

QU'IL FAUT COMMENCER PAR LA PURGATION DE L'ÂME

« Les fleurs, dit l'Époux sacré, apparaissent en notre terre, le temps d'émonder et tailler est venu ». Qui sont les fleurs de nos cœurs, ô Philothée, sinon les bons désirs ? Or, aussitôt qu'ils paraissent, il faut mettre la main à la serpe, pour retrancher de notre conscience toutes les œuvres mortes et superflues. La fille étrangère, pour épouser l'Israélite, devait ôter la robe de sa captivité, rogner ses ongles et raser ses cheveux : et l'âme qui aspire à l'honneur d'être épouse du Fils de Dieu, se doit « dépouiller du vieil homme et se revêtir du nouveau », quittant le péché ; puis, rogner et raser toutes sortes d'empêchements qui détournent de

l'amour de Dieu. C'est le commencement de notre santé que d'être purge de nos humeurs peccantes.

Saint Paul tout en un moment fut purgé d'une purgation parfaite, comme fut aussi sainte Catherine de Gênes, sainte Madeleine, sainte Pélagie et quelques autres ; mais cette sorte de purgation est toute miraculeuse et extraordinaire en la grâce, comme la résurrection des morts en la nature, si que nous ne devons pas y prétendre. La purgation et guérison ordinaire, soit des corps soit des esprits, ne se fait que petit à petit, par progrès, d'avancement en avancement, avec peine et loisir. Les anges ont des ailes sur l'échelle de Jacob, mais ils ne volent pas, ains montent et descendent par ordre, d'échelon en échelon. L'âme qui monte du péché à la dévotion est comparée à l'aube, laquelle s'élevant ne chasse pas les ténèbres en un instant, mais petit à petit. La guérison, dit l'aphorisme, qui se fait tout bellement, est toujours plus assurée ; les maladies du cœur aussi bien que celles du corps, viennent à cheval et en poste, mais elles s'en revont à pied et au petit pas.

Il faut donc être courageuse et patiente, ô Philothée, en cette entreprise. Hélas ! quelle pitié est-ce de voir des âmes lesquelles, se voyant sujettes à plusieurs imperfections après s'être exercées quelquefois en la dévotion, commencent à s'inquiéter, se troubler et décourager, laissant presque emporter leur cœur à la tentation de tout quitter et retourner en arrière. Mais aussi, de l'autre côté, n'est-ce pas un extrême danger aux âmes lesquelles, par une tentation contraire, se font accroire d'être purgées de leurs imperfections le premier jour de leur purgation, se tenant pour parfaites avant presque d'être faites, en se mettant au vol sans ailes ? Ô Philothée, qu'elles sont en grand péril de rechoir, pour s'être trop

tôt ôtées d'entre les mains du médecin ! Ah ! ne vous levez pas « avant que la lumière soit arrivée, dit le Prophète, levez-vous après que vous aurez été assis » ; et lui-même pratiquant cette leçon et ayant été déjà lavé et nettoyé, demande de l'être derechef.

L'exercice de la purgation de l'âme ne se peut ni doit finir qu'avec notre vie : ne nous troublons donc point de nos imperfections, car notre perfection consiste à les combattre, et nous ne saurions les combattre sans les voir, ni les vaincre sans les rencontrer. Notre victoire ne gît pas à ne les sentir point, mais à ne point leur consentir ; mais ce n'est point leur consentir que d'en être incommodé. Il faut bien que pour l'exercice de notre humilité, quelquefois nous soyons blessés en cette bataille spirituelle ; néanmoins nous ne sommes jamais vaincus sinon lorsque nous avons perdu ou la vie ou le courage. Or, les imperfections et péchés véniels ne nous sauraient ôter la vie spirituelle, car elle ne se perd que par le péché mortel ; il reste donc seulement qu'elles ne nous fassent point perdre le courage : « Délivre-moi, Seigneur, disait David, de la couardise et découragement ». C'est une heureuse condition pour nous en cette guerre, que nous soyons toujours vainqueurs, pourvu que nous voulions combattre.

Première partie · 06

DE LA PREMIÈRE PURGATION, QUI EST CELLE DES PÉCHÉS MORTELS

La première purgation qu'il faut faire c'est celle du péché ; le moyen de la faire c'est le saint sacrement de Pénitence. Cherchez le plus digne confesseur que vous pourrez ; prenez en main quel-

qu'un des petits livres qui ont été faits pour aider les consciences à se bien confesser, comme Grenade, Bruno, Arias, Auger ; lisez-les bien, et remarquez de point en point en quoi vous avez offensé, à prendre depuis que vous eûtes l'usage de raison jusques à l'heure présente ; et si vous vous défiez de votre mémoire, mettez en écrit ce que vous aurez remarqué. Et ayant ainsi préparé et ramassé les humeurs peccantes de votre conscience, détestez-les et les rejetez par une contrition et déplaisir aussi grand que votre cœur pourra souffrir, considérant ces quatre choses : que par le péché vous avez perdu la grâce de Dieu, quitté votre part de paradis, accepté les peines éternelles de l'enfer et renoncé à l'amour éternel de Dieu.

Vous voyez bien, Philothée, que je parle d'une confession générale de toute la vie, laquelle certes je confesse bien n'être pas toujours absolument nécessaire, mais je considère bien aussi qu'elle vous sera extrêmement utile en ce commencement : c'est pourquoi je vous la conseille grandement. Il arrive souvent que les confessions ordinaires de ceux qui vivent d'une vie commune et vulgaire sont pleines de grands défauts : car souvent on ne se prépare point ou fort peu, on n'a point la contrition requise ; ains il advient maintes fois que l'on va se confesser avec une volonté tacite de retourner au péché, d'autant qu'on ne veut pas éviter l'occasion du péché, ni prendre les expédients nécessaires à l'amendement de la vie ; et en tous ces cas ici la confession générale est requise pour assurer l'âme. Mais outre cela, la confession générale nous appelle à la connaissance de nous-mêmes, nous provoque à une salutaire confusion pour notre vie passée, nous fait admirer la miséricorde de Dieu qui nous a attendus en patience ; elle apaise nos cœurs, délasse nos esprits, excite en nous des bons propos, donne sujet à notre père spirituel de nous faire

des avis plus convenables à notre condition, et nous ouvre le cœur pour avec confiance nous bien déclarer aux confessions suivantes.

Parlant donc d'un renouvellement général de notre cœur et d'une conversion universelle de notre âme à Dieu, par l'entreprise de la vie dévote, j'ai bien raison, ce me semble, Philothée, de vous conseiller cette confession générale.

Première partie · 07

DE LA SECONDE PURGATION, QUI EST CELLE DES AFFECTIONS DU PÉCHÉ

Tous les Israélites sortirent en effet de la terre d'Égypte, mais ils n'en sortirent pas tous d'affection ; c'est pourquoi emmi le désert plusieurs d'entre eux regrettaient de n'avoir pas les oignons et les chairs d'Égypte. Ainsi il y a des pénitents qui sortent en effet du péché et n'en quittent pourtant pas l'affection : c'est-à-dire, ils proposent de ne plus pécher, mais c'est avec un certain contrecœur qu'ils ont de se priver et abstenir des malheureuses délectations du péché ; leur cœur renonce au péché et s'en éloigne, mais il ne laisse pas pour cela de se retourner souventefois de ce côté-là, comme fit la femme de Loth du côté de Sodome. Ils s'abstiennent du péché comme les malades font des melons, lesquels ils ne mangent pas parce que le médecin les menace de mort s'ils en mangent ; mais ils s'inquiètent de s'en abstenir, ils en parlent et marchandent s'il se pourrait faire, ils les veulent au moins sentir, et estiment bien heureux ceux qui en peuvent manger. Car ainsi ces faibles et lâches pénitents s'abstiennent pour quelque

temps du péché, mais c'est à regret ; ils voudraient bien pouvoir pécher sans être damnés, ils parlent avec ressentiment et goût du péché et estiment contents ceux qui les font. Un homme résolu de se venger changera de volonté en la confession, mais tôt après on le trouvera parmi ses amis qui prend plaisir à parler de sa querelle, disant que si ce n'eût été la crainte de Dieu, il eût fait ceci et cela, et que la loi divine en cet article de pardonner est difficile ; que plût à Dieu qu'il fût permis de se venger ! Ah, qui ne voit qu'encore que ce pauvre homme soit hors du péché, il est néanmoins tout embarrassé de l'affection du péché, et qu'étant hors d'Égypte en effet, il y est encore en appétit, désirant les aulx et les oignons qu'il y soûlait manger ! comme fait cette femme qui, ayant détesté ses mauvaises amours, se plaît néanmoins d'être muguetée et environnée. Hélas ! que telles gens sont en grand péril !

O Philothée, puisque vous voulez entreprendre la vie dévote, il ne vous faut pas seulement quitter le péché, mais il faut tout à fait émonder votre cœur de toutes les affections qui dépendent du péché ; car, outre le danger qu'il y aurait de faire rechute, ces misérables affections alanguiraient perpétuellement votre esprit, et l'appesantiraient en telle sorte qu'il ne pourrait pas faire les bonnes œuvres promptement, diligemment et fréquemment, en quoi gît néanmoins la vraie essence de la dévotion. Les âmes lesquelles sorties de l'état du péché ont encore ces affections et alanguissements, ressemblent à mon avis aux filles qui ont les pâles couleurs, lesquelles ne sont pas malades, mais toutes leurs actions sont malades : elles mangent sans goût, dorment sans repos, rient sans joie, et se traînent plutôt que de cheminer ; car de même, ces âmes font le bien avec des lassitudes spirituelles si

grandes, qu'elles ôtent toute la grâce à leurs bons exercices, qui sont peu en nombre et petits en effet.

Première partie · 08

DU MOYEN DE FAIRE CETTE SECONDE PURGATION

Or, le premier motif pour parvenir à cette seconde purgation, c'est la vive et forte appréhension du grand mal que le péché nous apporte, par le moyen de laquelle nous entrons en une profonde et véhémente contrition ; car tout ainsi que la contrition, pourvu qu'elle soit vraie, pour petite qu'elle soit, et surtout étant jointe à la vertu des sacrements, nous purge suffisamment du péché, de même quand elle est grande et véhémente, elle nous purge de toutes les affections qui dépendent du péché. Une haine ou rancune faible et débile nous fait avoir à contrecœur celui que nous haïssons et nous fait fuir sa compagnie ; mais si c'est une haine mortelle et violente, non seulement nous fuyons et abhorrons celui à qui nous la portons, ains nous avons à dégoût et ne pouvons souffrir la conversation de ses alliés, parents et amis, non pas même son image, ni chose qui lui appartienne. Ainsi, quand le pénitent ne hait le péché que par une légère, quoique vraie contrition, il se résout voirement bien de ne plus pécher, mais quand il le hait d'une contrition puissante et vigoureuse, non seulement il déteste le péché, ains encore toutes les affections, dépendances et acheminements du péché. Il faut donc, Philothée, agrandir tant qu'il nous sera possible notre contrition et repentance, afin qu'elle s'étende jusques aux moindres appartenances du péché. Ainsi Madeleine en sa conversion perdit telle-

ment le goût des péchés et des plaisirs qu'elle y avait pris, que jamais plus elle n'y pensa ; et David protestait de non seulement haïr le péché, mais aussi toutes les voies et sentiers d'icelui : en ce point consiste le rajeunissement de l'âme, que ce même prophète compare au renouvellement de l'aigle.

Or, pour parvenir à cette appréhension et contrition, il faut que vous vous exerciez soigneusement aux méditations suivantes, lesquelles étant bien pratiquées déracineront de votre cœur, moyennant la grâce de Dieu, le péché et les principales affections du péché ; aussi les ai-je dressées tout à fait pour cet usage. Vous les ferez l'une après l'autre selon que je les ai marquées, n'en prenant qu'une pour chaque jour, laquelle vous ferez le matin, s'il est possible, qui est le temps le plus propre pour toutes les actions de l'esprit, et la ruminerez le reste de la journée. Que si vous n'êtes encore pas duite à faire la méditation, voyez ce qui en sera dit en la seconde Partie.

Première partie · 09

Méditation I

DE LA CRÉATION

Préparation

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.

2. Suppliez-le qu'il vous inspire.

Considérations

1. Considérez qu'il n'y a que tant d'ans que vous n'étiez point au monde, et que votre être était un vrai rien. Où étions-nous, ô mon âme, en ce temps-là ? Le monde avait déjà tant duré, et de nous, il n'en était nulle nouvelle.

2. Dieu vous a fait éclore de ce rien, pour vous rendre ce que vous êtes, sans qu'il eût besoin de vous, ains par sa seule bonté.

3. Considérez l'être que Dieu vous a donné ; car c'est le premier être du monde visible, capable de vivre éternellement et de s'unir parfaitement à sa divine Majesté.

Affections et résolutions

1. Humiliez-vous profondément devant Dieu, disant de cœur avec le Psalmiste : « Ô Seigneur, je suis devant vous comme un vrai rien. Et comment eûtes-vous mémoire de moi pour me créer ? » Hélas, mon âme, teétais abîmée dans cet ancien néant, et y serais encore de présent si Dieu ne t'en eût retirée ; et que ferais-tu dedans ce rien ?

2. Rendez grâces à Dieu. Ô mon grand et bon Créateur, combien vous suis-je redevable, puisque vous m'êtes allé prendre dans mon rien, pour me rendre par votre miséricorde ce que je suis. Qu'est-ce que je ferai jamais pour dignement bénir votre saint Nom et remercier votre immense bonté ?

3. Confondez-vous. Mais hélas ! mon Créateur, au lieu de m'unir à vous par amour et service, je me suis rendue toute rebelle par mes déréglées affections, me séparant et éloignant de vous pour me joindre au péché, n'honorant non plus votre bonté que si vous n'eussiez pas été mon Créateur.

4. Abaissez-vous devant Dieu. « Ô mon âme, sache que le Seigneur est ton Dieu ; c'est lui qui t'a faite », et tu ne t'es pas faite toi-même. Ô Dieu, je suis l'ouvrage de vos mains.

5. Je ne veux donc plus désormais me complaire en moi-même, qui de ma part ne suis rien. De quoi te glorifies-tu, ô poudre et cendre ? mais plutôt, ô vrai néant, de quoi t'exaltes-tu ? Et pour m'humilier, je veux faire telle et telle chose, supporter tel ou tel mépris. Je veux changer de vie et suivre désormais mon Créateur, et m'honorer de la condition de l'être qu'il m'a donné, l'employant tout entièrement à l'obéissance de sa volonté par les moyens qui me seront enseignés, et desquels je m'enquerrai vers mon père spirituel.

Conclusion

1. Remerciez Dieu. « Bénis, ô mon âme, ton Dieu et que toutes mes entrailles louent son saint Nom » ; car sa bonté m'a tirée de rien, et sa miséricorde m'a créée.

2. Offrez. Ô mon Dieu, je vous offre l'être que vous m'avez donné, avec tout mon cœur ; je le vous dédie et consacre.

3. Priez. Ô Dieu, fortifiez-moi en ces affections et résolutions ; ô sainte Vierge, recommandez-les à la miséricorde de votre Fils, avec tous ceux pour qui je dois prier, etc.

Pater noster, Ave.

Au sortir de l'oraison, en vous promenant un peu, recueillez un petit bouquet de dévotion, des considérations que vous avez faites, pour l'odorer le long de la journée.

Première partie · 10

Méditation II

DE LA FIN POUR LAQUELLE NOUS SOMMES CRÉÉS

Préparation

1. Mettez-vous devant Dieu.

2. Priez-le qu'il vous inspire.

Considérations

1. Dieu ne vous a pas mise en ce monde pour aucun besoin qu'il eût de vous, qui lui êtes du tout inutile, mais seulement afin d'exercer en vous sa bonté, vous donnant sa grâce et sa gloire. Et pour cela il vous a donné l'entendement pour le connaître, la mémoire pour vous souvenir de lui, la volonté pour l'aimer, l'imagination pour vous représenter ses bienfaits, les yeux pour voir les merveilles de ses ouvrages, la langue pour le louer, et ainsi des autres facultés.

2. Étant créée et mise en ce monde à cette intention, toutes actions contraires à icelle doivent être rejetées et évitées, et celles qui ne servent de rien à cette fin doivent être méprisées, comme vaines et superflues,

3. Considérez le malheur du monde qui ne pense point à cela, mais vit comme s'il croyait de n'être créé que pour bâtir des maisons, planter des arbres, assembler des richesses et faire des badineries.

Affections et résolutions

1. Confondez-vous, reprochant à votre âme sa misère, qui a été si grande ci-devant qu'elle n'a que peu ou point pensé à tout ceci. Hélas ! ce direz-vous, que pensais-je, ô mon Dieu, quand je ne pensais point en vous ? de quoi me ressouvenais-je quand je vous oubliais ? qu'aimais-je quand je ne vous aimais pas ? Hélas ! je me devais repaître de la vérité, et je me remplissais de la vanité, et servais le monde qui n'est fait que pour me servir.

2. Détestez la vie passée. Je vous renonce, pensées vaines et cogitations inutiles ; je vous abjure, ô souvenirs détestables et frivoles ; je vous renonce, amitiés infidèles et déloyales, services perdus et misérables, gratifications ingrates, complaisances fâcheuses.

3. Convertissez-vous à Dieu. Et vous, ô mon Dieu, mon Sauveur, vous serez dorénavant le seul objet de mes pensées ; non, jamais je n'appliquerai mon esprit à des cogitations qui vous soient désagréables : ma mémoire se remplira tous les jours de ma vie, de la grandeur de votre débonnaireté, si doucement exercée en mon endroit ; vous serez les délices de mon cœur et la suavité de mes affections. Ah donc, tels et tels fatras et amusements auxquels je m'appliquais, tels et tels vains exercices auxquels j'employais mes journées, telles et telles affections qui engageaient mon cœur, me seront désormais en horreur ; et à cette intention j'userai de tels et tels remèdes.

Conclusion

1. Remerciez Dieu qui vous a faite pour une fin si excellente. Vous m'avez faite, ô Seigneur, pour vous, afin que je jouisse éternellement de l'immensité de votre gloire : quand sera-ce que j'en serai digne, et quand vous bénirai-je selon mon devoir ?

2. Offrez. Je vous offre, ô mon cher Créateur, toutes ces mêmes affections et résolutions, avec toute mon âme et mon cœur.

3. Priez. Je vous supplie, ô Dieu, d'avoir agréables mes souhaits et mes vœux, et de donner votre sainte bénédiction à mon âme, à cette fin qu'elle les puisse accomplir par le mérite du sang de votre Fils répandu sur la Croix, etc.

Faites le petit bouquet de dévotion.

Première partie · 11

Méditation III

DES BÉNÉFICES DE DIEU

Préparation

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.

2. Priez-le qu'il vous inspire.

Considérations

1. Considérez les grâces corporelles que Dieu vous a données : quel corps, quelles commodités de l'entretenir, quelle santé, quelles consolations loisibles pour celui, quels amis, quelles assistances. Mais cela, considérez-le avec une comparaison de tant d'autres personnes qui valent mieux que vous, lesquelles sont destituées de ces bénéfices : les uns gâtés de corps, de santé, de membres ; les autres abandonnés à la merci des opprobres, et du

mépris et déshonneur ; les autres accablés de pauvreté ; et Dieu n'a pas voulu que vous fussiez si misérable.

2. Considérez les dons de l'esprit : combien y a-t-il au monde de gens hébétés, enragés, insensés ; et pourquoi n'êtes-vous pas du nombre ? Dieu vous a favorisée. Combien y en a-t-il qui ont été nourris rustiquement et en une extrême ignorance ; et la Providence divine vous a fait élever civilement et honorablement.

3. Considérez les grâces spirituelles : o Philothée, vous êtes des enfants de l'Église ; Dieu vous a enseigné sa connaissance dès votre jeunesse. Combien de fois vous a-t-il donné ses sacrements ? combien de fois, des inspirations, des lumières intérieures, des répréhensions pour votre amendement ? combien de fois vous a-t-il pardonné vos fautes ? combien de fois, délivrée des occasions de vous perdre où vous étiez exposée ? Et ces années passées, n'étaient-ce pas un loisir et commodité de vous avancer au bien de votre âme ? Voyez un peu par le menu combien Dieu vous a été doux et gracieux.

Affections et résolutions

1. Admirez la bonté de Dieu. Oh ! que mon Dieu est bon en mon endroit ! Oh ! qu'il est bon ! Que votre cœur, Seigneur, est riche en miséricorde et libéral en débonnaireté ! O mon âme, racontons à jamais combien de grâces il nous a faites.

2. Admirez votre ingratitude. Mais que suis-je, Seigneur, que vous ayez eu mémoire de moi ? Oh ! que mon indignité est grande ! Hélas ! j'ai foulé au pied vos bénéfices ; j'ai déshonoré vos grâces, les convertissant en abus et mépris de votre souveraine bonté ; j'ai opposé l'abîme de mon ingratitude à l'abîme de votre grâce et faveur.

3. Excitez-vous à reconnaissance. Sus donc, o mon cœur, ne veuille plus être infidèle, ingrat et déloyal à ce grand bienfaiteur. Et comment mon âme ne sera-t-elle pas meshui sujette à Dieu, qui a fait tant de merveilles et de grâces en moi et pour moi ?

4. Ah donc, Philothée, retirez votre corps de telles et telles voluptés, rendez-le sujet au service de Dieu qui a tant fait pour lui ; appliquez votre âme à le connaître et reconnaître, par tels et tels exercices qui sont requis pour cela ; employez soigneusement les moyens qui sont en l'Église pour vous sauver et aimer Dieu. Oui, je fréquenterai l'oraison, les sacrements, j'écouterai la sainte parole, je pratiquerai les inspirations et conseils.

Conclusion

1. Remerciez Dieu de la connaissance qu'il vous a donnée maintenant de votre devoir, et de tous les bienfaits ci-devant reçus.

2. Offrez-lui votre cœur avec toutes vos résolutions.

3. Priez-le qu'il vous fortifie, pour les pratiquer fidèlement par le mérite de la mort de son Fils ; implorez l'intercession de la Vierge et des Saints.

Pater noster, etc.

Faites le petit bouquet spirituel.

Première partie · 12

Méditation IV

DES PÉCHÉS

Préparation

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.

2. Suppliez-le qu'il vous inspire.

Considérations

1. Pensez combien il y a que vous commencez à pécher, et voyez combien dès ce premier commencement les péchés se sont multipliés en votre cœur ; comme tous les jours vous les avez accrus contre Dieu, contre vous-même, contre le prochain, par œuvre, par parole, par désir et pensée.

2. Considérez vos mauvaises inclinations, et combien vous les avez suivies. Et par ces deux points vous verrez que vos coulpes sont en plus grand nombre que les cheveux de votre tête, voire que le sable de la mer.

3. Considérez à part le péché d'ingratitude envers Dieu, qui est un péché général, lequel s'épanche par tous les autres et les rend infiniment plus énormes : voyez donc combien de bénéfices Dieu vous a faits, et que de tous, vous avez abusé contre le donateur ; singulièrement, combien d'inspirations méprisées, combien de bons mouvements rendus inutiles. Et encore plus que tout, combien de fois avez-vous reçu les sacrements, et où en sont les fruits ? que sont devenus ces précieux joyaux dont votre cher époux vous avait ornée ? tout cela a été couvert sous vos iniquités. Avec quelle préparation les avez-vous reçus ? Pensez à cette ingratitude, que Dieu vous ayant tant couru après pour vous sauver, vous ! avez toujours fui devant lui pour vous perdre.

1. Confondez-vous en votre misère. O mon Dieu, comment osé-je comparaître devant vos yeux ? Hélas ! je ne suis qu'un apostème du monde et un égoût d'ingratitude et d'iniquité. Est-il possible que j'aie été si déloyale, que je n'aie laissé pas un seul de mes sens, pas une des puissances de mon âme, que je n'aie gâtés, violés et souillés, et que pas un jour de ma vie ne soit écoulé auquel je n'aie produit de si mauvais effets ? Est-ce ainsi que je devais contrechanger les bénéfices de mon Créateur et le sang de mon Rédempteur ?

2. Demandez pardon, et vous jetez aux pieds du Seigneur comme un enfant prodigue, comme une Madeleine, comme une femme qui aurait souillé le lit de son mariage de toutes sortes d'adultères. O Seigneur, miséricorde sur cette pécheresse ; hélas, o source vive de compassion, ayez pitié de cette misérable.

3. Proposez de vivre mieux. O Seigneur, non, jamais plus, moyennant votre grâce, non, jamais plus je ne m'abandonnerai au péché. Hélas, je ne l'ai que trop aimé ; je le déteste, et vous embrasse, o Père de miséricorde ; je veux vivre et mourir en vous.

4. Pour effacer les péchés passés, je m'en accuserai courageusement, et n'en laisserai pas un que je ne pousse dehors.

5. Je ferai tout ce que je pourrai pour en déraciner entièrement les plantes de mon cœur, particulièrement Je tels et de tels qui me sont plus ennuyeux.

6. Et pour ce faire, j'embrasserai constamment les moyens qui me seront conseillés, ne me semblant d'avoir jamais assez fait pour réparer de si grandes fautes.

Conclusion

1. Remerciez Dieu qui vous a attendue jusques à cette heure, et vous a donné ces bonnes affections.

2. Faites-lui offrande de votre cœur pour les effectuer.

3. Priez-le qu'il vous fortifie, etc.

Première partie · 13

Méditation V

DE LA MORT

Préparation

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.

2. Demandez-lui sa grâce.

3. Imaginez-vous d'être malade en extrémité dans le lit de la mort, sans espérance aucune d'en échapper.

Considérations

1. Considérez l'incertitude du jour de votre mort. O mon âme, vous sortirez un jour de ce corps. Quand sera-ce ? sera-ce en hiver ou en été ? en la ville ou au village ? de jour ou de nuit ? sera-ce à l'impourvu ou avec avertissement ? sera-ce de maladie ou d'accident ? aurez-vous le loisir de vous confesser, ou non ? serez-vous assistée de votre confesseur et père spirituel ! Hélas, de

tout cela nous n'en savons rien du tout ; seulement cela est assuré que nous mourrons, et toujours plus tôt que nous ne pensons.

2. Considérez qu'alors le monde finira pour ce qui vous regarde, il n'y en aura plus pour vous ; il renversera sans dessus dessous devant vos yeux. Oui, car alors les plaisirs, les vanités, les joies mondaines, les affections vaines nous apparaîtront comme des fantômes et nuages. Ah chétive, pour quelles bagatelles et chimères ai-je offensé mon Dieu ? Vous verrez que nous avons quitté Dieu pour néant. Au contraire, la dévotion et les bonnes œuvres vous sembleront alors si désirables et douces : et pourquoi n'ai-je suivi ce beau et gracieux chemin ? Alors les péchés qui semblaient bien petits paraîtront gros comme des montagnes, et votre dévotion bien petite.

3. Considérez les grands et langoureux adieux que votre âme dira à ce bas monde : elle dira adieu aux richesses, aux vanités et vaines compagnies, aux plaisirs, aux passetemps, aux amis et voisins, aux parents, aux enfants, au mari, à la femme, bref, à toute créature ; et, en fin finale, à son corps, qu'elle délaissera pâle, hâve, défait, hideux et puant.

4. Considérez les empressements qu'on aura pour lever ce corps-là et le cacher en terre, et que, cela fait, le monde ne pensera plus guère en vous, ni n'en sera plus mémoire, non plus que vous n'avez guère pensé aux autres : Dieu lui fasse paix, dira-t-on, et puis, c'est tout. O mort, que tu es considérable, que tu es impiteuse !

5. Considérez qu'au sortir du corps, l'âme prend son chemin ou à droite ou à gauche. Hélas, où ira la vôtre ? quelle voie tien-

dra-t-elle ? non autre que celle qu'elle aura commencée en ce monde.

Affections et résolutions

1. Priez Dieu et vous jetez entre ses bras. Las ! Seigneur, recevez-moi en votre protection pour ce jour effroyable ; rendez-moi cette heure heureuse et favorable, et que plutôt toutes autres de ma vie me soient tristes et d'affliction.

2. Méprisez le monde. Puisque je ne sais l'heure en laquelle il te faut quitter, o monde, je ne me veux point attacher à toi. O mes chers amis, mes chères alliances, permettez-moi que je ne vous affectionne plus que par une amitié sainte, laquelle puisse durer éternellement ; car, pourquoi m'unir à vous en sorte qu'il faille quitter et rompre la liaison ?

3. Je me veux préparer à cette heure, et prendre le soin requis pour faire ce passage heureusement ; je veux assurer l'état de ma conscience de tout mon pouvoir, et veux mettre ordre à tels et tels manquements.

Conclusion

Remerciez Dieu de ces résolutions qu'il vous a données ; offrez-les à sa Majesté ; suppliez-la derechef qu'elle vous rende votre mort heureuse par le mérite de celle de son Fils. Implorez l'aide de la Vierge et des saints.

Pater, Ave Maria.

Faites un bouquet de myrrhe.

Première partie · 14

Méditation VI

DU JUGEMENT

Préparation

1. Mettez-vous devant Dieu.

2. Suppliez-le qu'il vous inspire.

Considérations

1. Enfin, après le temps que Dieu a marqué pour la durée de ce monde, et après une quantité de signes et présages horribles pour lesquels les hommes sécheront d'effroi et de crainte, le feu venant comme un déluge brûlera et réduira en cendre toute la face de la terre, ains qu'aucune des choses que nous voyons sur icelle en soit exempte.

2. Après ce déluge de flammes et de foudres, tous les hommes ressusciteront de la terre, excepté ceux qui sont déjà ressuscités, et à la voix de l'archange comparaîtront à la vallée de Josaphat. Mais hélas ! avec quelle différence ! car les uns y seront en corps glorieux et resplendissants, et les autres en corps hideux et horribles.

3. Considérez la majesté avec laquelle le souverain juge comparaîtra, environné de tous les anges et saints, étant devant soi sa croix plus reluisante que le soleil, enseigne de grâce pour les bons, et de rigueur pour les mauvais.

4. Ce souverain Juge, par son commandement redoutable et qui sera soudain exécuté, séparera les bons de mauvais, mettant les uns à sa droite, les autres à sa gauche ; séparation éternelle, et après laquelle jamais plus ces deux bandes ne se trouveront ensemble.

5. La séparation faite et les livres des consciences ouverts, on verra clairement la malice des mauvais et le mépris dont ils ont usé contre Dieu ; et d'ailleurs, la pénitence des bons et les effets de la grâce de Dieu qu'ils ont reçue, et rien ne sera caché. O Dieu, quelle confusion pour les uns, quelle consolation pour les autres !

6. Considérez la dernière sentence des mauvais : « Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au diable et à ses compagnons ». Pesez ces paroles pesantes. « Allez », dit-il : c'est un mot d'abandonnement perpétuel que Dieu fait de tels malheureux, les bannissant pour jamais de sa face. Il les appelle « maudits » : o mon âme, quelle malédiction ! malédiction générale, qui comprend tous les maux ; malédiction irrévocable, qui comprend tous les temps et l'éternité. Il ajoute, « au feu éternel » : regarde, o mon cœur, cette grande éternité. O éternelle éternité des peines, que tu es effroyable !

7. Considérez la sentence contraire des bons : « Venez ! dit le Juge ; ah, c'est le mot agréable de salut, par lequel Dieu nous tire à soi et nous reçoit dans le giron de sa bonté ; « bénis de mon Père » : o chère bénédiction, qui comprend toute bénédiction ! « possédez le royaume qui vous est préparé dès la constitution du monde ». O Dieu, quelle grâce, car ce royaume n'aura jamais fin !

Affections et résolutions

1. Tremble, o mon âme, à ce souvenir. O Dieu, qui me peut assurer pour cette journée, en laquelle les colonnes du ciel trembleront de frayeur ?

2. Détestez vos péchés, qui seuls vous peuvent perdre en cette journée épouvantable.

3. Ah ! je me veux juger moi-même maintenant, afin que je ne sois pas jugée ; je veux examiner ma conscience et me condamner, m'accuser et me corriger, afin que le juge ne me condamne en ce jour redoutable : je me confesserai donc, j'accepterai les avis nécessaires, etc.

Conclusion

1. Remerciez Dieu qui vous a donné moyen de vous assurer pour ce jour-là, et le temps de faire pénitence.

2. Offrez-lui votre cœur pour la faire.

3. Priez-le qu'il vous fasse la grâce de vous en bien acquitter.

Pater noster, Ave.

Faites un bouquet.

Première partie · 15

Méditation VII

DE L'ENFER

Préparation

1. Mettez-vous en la présence divine.

2. Humiliez-vous et demandez son assistance.

3. Imaginez-vous une ville ténébreuse, toute brûlante de soufre et de poix puante, pleine de citoyens qui n'en peuvent sortir.

Considérations

1. Les damnés sont dedans l'abîme infernal comme dedans cette ville infortunée, en laquelle ils souffrent des tourments indicibles en tous leurs sens et en tous leurs membres, parce que, comme ils ont employé tous leurs sens et leurs membres pour pécher, ainsi souffriront-ils en tous leurs membres et en tous leurs sens les peines dues au péché : les yeux, pour leurs faux et mauvais regards, souffriront l'horrible vision des diables et de l'enfer ; les oreilles, pour avoir pris plaisir aux discours vicieux, n'ouïront jamais que pleurs, lamentations et désespoirs ; et ainsi des autres.

2. Outre tous ces tourments, il y en a encore un plus grand, qui est la privation et perte de la gloire de Dieu laquelle ils sont forclos de jamais voir. Que si Absalon trouva que la privation de la face amiable de son père David était plus ennuyeuse que son exil, o Dieu ! que regret d'être à jamais privé de voir votre doux et suave visage !

3. Considérez surtout l'éternité de ces peines, laquelle seule rend l'enfer insupportable. Hélas ! si une puce en notre oreille, si la chaleur d'une petite fièvre nous rend une courte nuit si longue et ennuyeuse, combien sera épouvantable la nuit de l'éternité

avec tant de tourments ! De cette éternité, naissent le désespoir éternel, les blasphèmes et rages infinies.

Affections et résolutions

1. Épouvantez votre âme par les paroles de Job : « O jmon âme, pourrais-tu bien « vivre éternellement avec ces ardeurs perdurables et emmi ce feu dévorant ? » Veux-tu bien quitter ton Dieu pour jamais ?

2. Confessez que vous l'avez mérité, mais combien de fois ! Or, désormais je veux prendre parti au chemin contraire ; pourquoi descendrais-je en cet abîme ?

3. Je ferai donc tel et tel effort pour éviter le péché, qui seul peut me donner cette mort éternelle.

Remerciez, offrez, priez.

Première partie · 16

Méditation VIII

DU PARADIS

Préparation

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.

2. Faites l'invocation.

Considérations

1. Considérez une belle nuit bien sereine, et pensez combien il fait bon voir le ciel avec cette multitude et variété d'étoiles. Or, joignez maintenant cette beauté avec celle d'un beau jour, en sorte que la clarté du soleil n'empêche point la claire vue des étoiles ni de la lune ; et puis après, dites hardiment que toute cette beauté mise ensemble n'est rien au prix de l'excellence du grand paradis. Oh ! que ce lieu est désirable et amiable, que cette cité est précieuse !

2. Considérez la noblesse, la beauté et la multitude des citoyens et habitants de cet heureux pays : ces millions de millions d'anges, de chérubins et séraphins, cette troupe d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, de saintes dames ; la multitude est innumérable, Oh ! que cette compagnie est heureuse ! Le moindre de tous est plus beau à voir que tout le monde ; que sera-ce de les voir tous ? Mais, mon Dieu, qu'ils sont heureux ! toujours ils chantent le doux cantique de l'amour éternel ; toujours ils jouissent d'une constante allégresse ; ils s'entredonnent les uns aux autres des contentements indicibles, et vivent en la consolation d'une heureuse et indissoluble société.

3. Considérez enfin quel bien ils ont tous de jouir de Dieu qui les gratifie pour jamais de son amiable regard, et par icelui répand dedans leurs cœurs un abîme de délices. Quel bien d'être à jamais uni à son principe ! Ils sont là comme des heureux oiseaux, qui volent et chantent à jamais dedans l'air de la divinité qui les environne de toutes parts de plaisirs incroyables ; là, chacun à qui mieux mieux, et sans envie, chante les louanges du Créateur. Béni soyez-vous à jamais, o notre doux et souverain Créateur et Sauveur, qui nous êtes si bon, et nous communiquez si libéralement votre gloire. Et réciproquement, Dieu bénit d'une

bénédiction perpétuelle tous ses saints : « Bénies soyez-vous à jamais, dit-il, mes chères créatures, qui m'avez servi et qui me louez éternellement avec si grand amour et courage ».

Affections et résolutions

1. Admirez et louez cette patrie céleste. Oh ! que vous êtes belle, ma chère Jérusalem, et que bienheureux sont vos habitants !

2. Reprochez à votre cœur le peu de courage qu'il a eu jusques à présent, de s'être tant détourné du chemin de cette glorieuse demeure. Pourquoi me suis-je tant éloignée de mon souverain bonheur ? Ah ! misérable, pour ces plaisirs si déplaisants et légers, j'ai mille et mille fois quitté ces éternelles et infinies délices. Quel esprit avais-je de mépriser des biens si désirables, pour des désirs si vains et méprisables ?

3. Aspirez néanmoins avec véhémence à ce séjour tant délicieux. Oh ! puisqu'il vous a plu, mon bon et souverain Seigneur, redresser mes pas en vos voies, non, jamais plus je ne retournerai en arrière. Allons, o ma chère âme, allons en ce repos infini, cheminons à cette bénite terre qui nous est promise ; que faisons-nous en cette Égypte ?

4. Je m'empêcherai donc de telles choses, qui me détournent ou retardent de ce chemin.

5. Je ferai donc telles et telles choses qui m'y peuvent conduire.

Remerciez, offrez, priez.

Méditation IX

PAR MANIÈRE D'ÉLECTION ET CHOIX DU PARADIS

Préparation

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.

2. Humiliez-vous devant lui, priant qu'il vous inspire.

Considérations

Imaginez-vous d'être en une rase campagne, toute seule avec votre bon ange, comme était le jeune Tobie allant en Ragès, et qu'il vous fait voir en haut le paradis ouvert, avec les plaisirs représentés en la méditation du paradis que vous avez faite ; puis, du côté d'en bas, il vous fait voir l'enfer ouvert, avec tous les tourments décrits en la méditation de l'enfer. Vous étant colloquée ainsi par imagination, et mise à genoux devant votre bon ange :

1. Considérez qu'il est très vrai que vous êtes au milieu du paradis et de l'enfer, et que l'un et l'autre est ouvert pour vous recevoir, selon le choix que vous en ferez.

2. Considérez que le choix que l'on fait de l'un ou de l'autre en ce monde, durera éternellement en l'autre.

3. Et encore que l'un et l'autre soit ouvert pour vous recevoir, selon que vous le choisirez, si est-ce que Dieu, qui est appareillé de vous donner, ou l'un par sa justice ou l'autre par sa miséricorde, désire néanmoins d'un désir nonpareil que vous choisissiez le paradis ; et votre bon ange vous en presse de tout son pou-

voir, vous offrant de la part de Dieu mille grâces et mille secours pour vous aider à la montée.

4. Jésus-Christ, du haut du ciel, vous regarde en sa débonnaireté et vous invite doucement : « Viens, o ma chère âme, au repos éternel entre les bras de ma bonté, qui t'a préparé les délices immortelles en l'abondance de son amour ». Voyez de vos yeux intérieurs la sainte Vierge qui vous convie maternellement : « Courage, ma fille, ne veuille pas mépriser les désirs de mon Fils, ni tant de soupirs que je jette pour toi, respirant avec lui ton salut éternel ». Voyez les saints qui vous exhortent, et un million de saintes âmes qui vous convient doucement ne désirant que de voir un jour votre cœur joint au leur, pour louer Dieu à jamais, et vous assurant que le chemin du ciel n'est point si malaisé que le monde le fait : « Hardiment, vous disent-elles, très chère amie ; qui considérera bien le chemin de la dévotion par lequel nous sommes montées, il verra que nous sommes venues en ces délices, par des délices incomparablement plus souèves que celles du monde.

Élection

1. O enfer, je te déteste maintenant et éternellement ; je déteste tes tourments et tes peines ; je déteste ton infortunée et malheureuse éternité, et surtout ces éternels blasphèmes et malédictions que tu vomis éternellement contre mon Dieu. Et retournant mon cœur et mon âme de ton côté, o beau paradis, gloire éternelle, félicité perdurable, je choisis à jamais irrévocablement mon domicile et mon séjour dedans tes belles et sacrées, maisons, et en les saints et désirables tabernacles. Je bénis, o mon Dieu, votre miséricorde et accepte l'offre qu'il vous plaît de m'en faire. O Jésus, mon Sauveur, j'accepte votre amour éternel, et

avoue l'acquisition que vous avez faite pour moi d'une place et logis en cette bienheureuse Jérusalem, non tant pour aucune autre chose, comme pour vous aimer et bénir à jamais.

2. Acceptez les faveurs que la Vierge et les saints vous présentent ; promettez-leur que vous vous acheminerez à eux ; tendez la main à votre bon ange afin qu'il vous y conduise ; encouragez votre âme à ce choix.

Première partie · 18

Méditation X

PAR MANIÈRE D'ÉLECTION ET CHOIX QUE L'AME FAIT DE LA VIE DÉVOTE

Préparation

1. Mettez-vous en la présence de Dieu.

2. Abaissez-vous devant sa face ; requérez son aide.

Considérations

1. Imaginez-vous d'être derechef en une rase campagne, avec votre bon ange toute seule, et à côté gauche, vous voyez le diable assis sur un grand trône haut élevé, avec plusieurs des esprits infernaux auprès de lui, et tout autour de lui, une grande troupe de mondains qui tous à tête nue le reconnaissent et lui font hommage, les uns par un péché, les autres par un autre. Voyez la contenance de tous les infortunés courtisans de cet abominable roi : regardez les uns furieux de haine, d'envie et de colère ; les

autres qui s'entretuent ; les autres hâves, pensifs et empressés à faire des richesses ; les autres attentifs à la vanité, sans aucune sorte de plaisir qui ne soit inutile et vain ; les autres vilains, perdus, pourris en leurs brutales affections. Voyez comme ils sont tous sans repos, sans ordre et sans contenance ; voyez comme ils se méprisent les uns les autres et comme ils ne s'aiment que par des faux semblants. Enfin, vous verrez une calamiteuse république, tyrannisée de ce roi maudit, qui vous fera compassion.

2. Du côté droit, voyez Jésus-Christ crucifié, qui, avec un amour cordial, prie pour ces pauvres endiablés, afin qu'ils sortent de cette tyrannie, et qui les appelle à soi ; voyez une grande troupe de dévots qui sont autour de lui avec leurs anges. Contemplez la beauté de ce royaume de dévotion. Qu'il fait beau voir cette troupe de vierges, hommes et femmes, plus blanche que le lys ; cette assemblée de veuves, pleines d'une sacrée mortification et humilité ! Voyez le rang de plusieurs personnes mariées qui vivent si doucement ensemble avec respect mutuel, qui ne peut être sans une grande charité : voyez comme ces dévotes âmes marient le soin de leur maison extérieure avec le soin de l'intérieure, l'amour du mari avec celui de l'Époux céleste. Regardez généralement partout, vous les verrez tous en une contenance sainte, douce, amiable, qu'ils écoutent Notre Seigneur, et tous le voudraient planter au milieu de leur cœur. Ils se réjouissent, mais d'une joie gracieuse, charitable et bien réglée ; ils s'entr'aiment, mais d'un amour sacré et très pur. Ceux qui ont des afflictions en ce peuple dévot, ne se tourmentent pas beaucoup et n'en perdent point contenance. Bref, voyez les yeux du Sauveur qui les console, y et que tous ensemblement aspirent à lui.

3. Vous avez meshui quitté Satan avec sa triste et malheureuse troupe, par les bonnes affections que vous avez conçues, et néanmoins vous n'êtes pas encore arrivée au Roi Jésus, ni jointe à son heureuse et sainte compagnie de dévots, ains vous avez été toujours entre l'un et l'autre.

4. La Vierge sainte avec saint Joseph, saint Louis, sainte Monique, et cent mille autres qui sont en l'escadron de ceux qui ont vécu emmi le monde, vous invitent et encouragent.

5. Le Roi crucifié vous appelle par votre nom propre : « Venez, o ma bien aimée, venez afin que je vous couronne ».

Élection

1. O monde, o troupe abominable, non, jamais vous ne me verrez sous votre drapeau : j'ai quitté pour jamais vos forceneries et vanités. Roi d'orgueil, o roi de malheur, esprit infernal, je te renonce avec toutes tes vaines pompes ; je te déteste avec toutes tes œuvres.

2. Et me convertissant à vous, mon doux Jésus, Roi de bonheur et de gloire éternel, je vous embrasse de toutes les forces de mon âme, je vous adore de tout mon cœur, je vous choisis, maintenant et pour jamais, pour mon roi, et par mon inviolable fidélité je vous fais un hommage irrévocable ; je me soumets à l'obéissance de vos saintes lois et ordonnances.

3. O Vierge sainte, ma chère Dame, je vous choisis pour mon guide, je me rends sous votre enseigne, je vous offre un particulier respect et une révérence spéciale. O mon saint ange, présentez-moi à cette sacrée assemblée ; ne m'abandonnez point jusques à ce que j'arrive avec cette heureuse compagnie, avec la-

quelle je dis et dirai à jamais pour témoignage de mon choix : « Vive Jésus, vive Jésus ! »

Première partie · 19

COMME IL FAUT FAIRE LA CONFESSION GÉNÉRALE

Voilà donc, ma chère Philothée, les méditations requises à notre intention. Quand vous les aurez faites, allez courageusement en esprit d'humilité faire votre confession générale ; mais, je vous prie, ne vous laissez point troubler par aucune sorte d'appréhension. Le scorpion qui nous a piqués est vénéneux en nous piquant, mais étant réduit en huile c'est un grand médicament contre sa propre piqûre : le péché n'est honteux que quand nous le faisons, mais étant converti en confession et pénitence, il est honorable et salutaire. La contrition et confession sont si belles et de si bonne odeur, qu'elles effacent la laideur et dissipent la puanteur du péché. Simon le lépreux disait que Madeleine était pécheresse ; mais Notre Seigneur dit que non, et ne parle plus sinon des parfums qu'elle répandit et de la grandeur de sa charité. Si nous sommes bien humbles, Philothée, notre péché nous déplaira infiniment parce que Dieu en est offensé, mais l'accusation de notre péché nous sera douce et agréable, parce que Dieu en est honoré : ce nous est une sorte d'allégement de bien dire au médecin ce qui nous tourmente. Quand vous serez arrivée devant votre père spirituel, imaginez-vous d'être en la montagne de Calvaire sous les pieds de Jésus-Christ crucifié, duquel le sang précieux distille de toutes parts pour vous laver de vos iniquités ; car, bien que ce ne soit pas le propre sang du Sauveur, c'est néanmoins le

mérite de son sang répandu qui arrose abondamment les pénitents autour des confessionnaux. Ouvrez donc bien votre cœur pour en faire sortir les péchés par la confession ; car à mesure qu'ils en sortiront, le précieux mérite de la passion divine y entrera pour le remplir de bénédiction.

Mais dites bien tout, simplement et naïvement ; contentez bien votre conscience en cela pour une bonne fois. Et cela fait, écoutez l'avertissement et les ordonnances du serviteur de Dieu, et dites en votre cœur : « Parlez, Seigneur, car votre servante vous écoute ». Oui, c'est Dieu, Philothée, que vous écoutez, puisqu'il a dit à ses vicaires : « Qui vous écoute, m'écoute ». Prenez, par après, en main la protestation suivante, laquelle sert de conclusion à toute votre contrition, et que vous devez avoir premièrement méditée et considérée ; lisez-la attentivement et avec le plus de ressentiment qu'il vous sera possible.

Première partie · 20

PROTESTATION AUTHENTIQUE POUR GRAVER EN L'AME LA RÉSOLUTION DE SERVIR DIEU ET CONCLURE LES ACTES DE PÉNITENCE

Je soussignée, constituée et établie en la présence de Dieu éternel et de toute la cour céleste, ayant considéré l'immense miséricorde de sa divine bonté envers moi, très indigne et chétive créature, qu'elle a créée de rien, conservée, soutenue, délivrée de tant de dangers, et comblée de tant de bienfaits ; mais surtout ayant considéré cette incompréhensible douceur et clémence avec laquelle ce très bon Dieu m'a si bénignement tolérée en mes

iniquités, si souvent et si amiablement inspirée, me conviant à m'amender, et si patiemment attendue à pénitence et repentance jusques à cette N. année de mon âge, nonobstant toutes mes ingratitudes, déloyautés et infidélités par lesquelles, différant ma conversion et méprisant ses grâces, je l'ai si impudemment offensé ; après avoir encore considéré qu'au jour de mon sacré baptême je fus si heureusement et saintement vouée et dédiée à mon Dieu pour être sa fille, et que, contre la profession qui fut alors faite en mon nom, j'ai tant et tant de fois si malheureusement et détestablement profané et violé mon esprit, l'appliquant et l'employant contre la divine Majesté ; enfin, revenant maintenant à moi-même, prosternée de cœur et d'esprit devant le trône de la justice divine, je me reconnais, avoue et confesse pour légitimement atteinte et convaincue du crime de lèse-majesté divine, et coupable de la mort et passion de Jésus-Christ, à raison des péchés que]'ai commis, pour lesquels il est mort et a souffert le tourment de la croix, si que je suis digne, par conséquent, d'être à jamais perdue et damnée.

Mais me retournant devers le trône de l'infinie miséricorde de ce même Dieu éternel, après avoir détesté de tout mon cœur et de toutes mes forces les iniquités de ma vie passée, je demande et requiers humblement grâce et pardon et merci, avec entière absolution de mon crime, en vertu de la mort et passion de ce même Seigneur et Rédempteur de mon âme, sur laquelle m'appuyant comme sur l'unique fondement de mon espérance, j'avoue derechef et renouvelle la sacrée profession de la fidélité faite de ma part à mon Dieu en mon baptême, renonçant au diable, au monde et à la chair, détestant [leurs malheureuses suggestions, vanités et concupiscences, pour tout le temps de ma vie

présente et de toute l'éternité. Et me convertissant à mon Dieu débonnaire

|et pitoyable, je désire, propose, délibère et me résous

[irrévocablement de le servir et aimer maintenant et éternellement, lui donnant à ces fins, dédiant et consacrant mon esprit avec toutes ses facultés, mon âme avec toutes ses puissances, mon cœur avec toutes ses affections, mon corps avec tous ses sens ; protestant de ne jamais plus abuser d'aucune partie de mon être contre sa divine volonté et souveraine Majesté, à laquelle je me sacrifie et immole en esprit, pour lui être à jamais loyale, obéissante et fidèle créature, sans que je veuille onques m'en dédire ni repentir. Mais hélas, si par suggestion de l'ennemi ou par quelque infirmité humaine, il m'arrivait de contrevenir en chose quelconque à cette mienne résolution et consécration, je proteste dès maintenant, et me propose, moyennant la grâce du Saint-Esprit, de m'en relever si tôt que je m'en apercevrai, me convertissant derechef à la miséricorde divine, sans retardation ni dilation quelconque.

Ceci est ma volonté, mon intention et ma résolution inviolable et irrévocable, laquelle j'avoue et confirme sans réserve ni exception, en la même présence sacrée de mon Dieu et à la vue de l'Église militante ma Mère, qui entend cette mienne déclaration en la personne de celui qui, comme officier d'icelle, m'écoute en cette action. Plaise vous, o mon Dieu éternel, tout puissant et tout bon, Père, Fils et Saint-Esprit, confirmer en moi cette résolution, et accepter ce mien sacrifice cordial et intérieur en odeur de suavité ; et comme il vous a plu me donner l'inspiration et volonté de le faire, donnez-moi aussi la force et la grâce requise pour le parfaire. O mon Dieu, vous êtes mon Dieu, Dieu de mon

cœur. Dieu de mon âme, Dieu de mon esprit ; ainsi je vous reconnais et adore maintenant et pour toute l'éternité. Vive Jésus !

Première partie · 21

CONCLUSION POUR CETTE PREMIÈRE PURGATION

Cette protestation faite, soyez attentive et ouvrez les oreilles de votre cœur pour ouïr en esprit la parole de votre absolution, que le Sauveur même de votre âme, assis sur le trône de sa miséricorde, prononcera là-haut au ciel devant tous les anges et les saints, à même temps qu'en son nom le prêtre vous absout ici-bas en terre. Si que toute cette troupe des bienheureux se réjouissant de votre bonheur, chantera le cantique spirituel d'une allégresse nonpareille, et tous donneront le baiser de paix et de société à votre cœur remis en grâce et sanctifié.

O Dieu, Philothée, que voilà un contrat admirable par lequel vous faites un heureux traité avec sa divine Majesté, puisqu'en vous donnant vous-même à elle, vous la gagnez et vous-même aussi pour la vie éternelle ! Il ne reste plus sinon que, prenant la plume en main, vous signiez de bon cœur l'acte de votre protestation, et que par après vous alliez à l'autel, où Dieu réciproquement signera et scellera votre absolution et la promesse qu'il vous fera de son paradis, se mettant lui-même par son sacrement comme un cachet et sceau sacré sur votre cœur renouvelé. En cette sorte, ce me semble, Philothée, votre âme sera purgée de péché et de toutes les affections du péché.

Mais d'autant que ces affections renaissent aisément en l'âme, à raison de notre infirmité et de notre concupiscence, qui peut être mortifiée mais qui ne peut mourir pendant que nous vivons ici-bas en terre, je vous donnerai des avis, lesquels étant bien pratiqués vous préserveront désormais du péché mortel et de toutes les affecions d'icelui, afin que jamais il ne puisse avoir place en votre cœur. Et d'autant que les mêmes avis servent encore pour une purification plus parfaite, avant que de les vous donner, je vous veux dire quelque chose de cette plus absolue pureté à laquelle je désire vous conduire.

Première partie · 22

QU'IL FAUT SE PURGER DES AFFECTIONS QUE L'ON A AUX PÉCHÉS VÉNIELS

Amesure que le jour se fait, nous voyons plus clairement dans le miroir les taches et souillures de notre visage ; ainsi, à mesure que la lumière intérieure du Saint-Esprit éclaire nos consciences, nous voyons plus distinctement et plus clairement les péchés, inclinations et imperfections qui nous peuvent empêcher d'atteindre à la vraie dévotion ; et la même lumière qui nous fait voir ces lares et déchets, nous échauffe au désir de nous en nettoyer et purger.

Vous découvrirez donc, ma chère Philothée, qu'outre les péchés mortels et affections des péchés mortels, dont vous avez été purgée par les exercices marqués ci-devant, vous avez encore en votre âme plusieurs inclinations et affections aux péchés véniels. Je ne dis pas que vous découvrirez des péchés véniels, mais je dis

que vous découvrirez des affections et inclinations à iceux ; or, l'un est bien différent de l'autre : car nous ne pouvons jamais être du tout purs des péchés véniels, au moins pour persister longtemps en cette pureté ; mais nous pouvons bien n'avoiraucune affection aux péchés véniels. Certes, c'est autre chose de mentir une fois ou deux de gaîté de cœur en chose de peu d'importance, et autre chose de se plaire à mentir et d'être affectionné à cette sorte de péché.

Et je dis maintenant qu'il faut purger son âme de toutes les affections qu'elle a aux péchés véniels, c'est-à-dire qu'il ne faut point nourrir volontairement la volonté de continuer et persévérer en aucune sorte de péché véniel ; car aussi serait-ce une lâcheté trop grande de vouloir, tout à notre escient, garder en notre conscience une chose si déplaisante à Dieu comme est la volonté de lui vouloir déplaire. Le péché véniel, pour petit qu'il soit, déplaît à Dieu, bien qu'il ne lui déplaise pas tant que pour icelui il nous veuille damner ou perdre. Que si le péché véniel lui déplaît, la volonté et l'affection que l'on a au péché véniel n'est autre chose qu'une résolution de vouloir déplaire à sa divine Majesté. Est-il bien possible qu'une âme bien née veuille non seulement déplaire à son Dieu, mais affectionner de lui déplaire ?

Ces affections, Philothée, sont directement contraires à la dévotion, comme les affections au péché mortel le sont à la charité : elles alanguissent les forces de l'esprit, empêchent les consolations divines, ouvrent la porte aux tentations ; et bien qu'elles ne tuent pas l'âme, elles la rendent extrêmement malade. « Les mouches mourantes, dit le Sage, perdent et gâtent la suavité de l'onguent » : il veut dire que les mouches, ne s'arrêtant guère sur l'onguent, mais le mangeant en passant, ne gâtent que ce qu'elles

prennent, le reste demeurant en son entier ; mais quand elles meurent emmi l'onguent, elles lui ôtent son prix et le mettent à dédain. Et de même, les péchés véniels, arrivant en une âme dévote et ne s'y arrêtant pas longtemps, ne l'endommagent pas beaucoup ; mais si ces mêmes péchés demeurent dans l'âme pour l'affection qu'elle y met, ils lui font perdre sans doute la suavité de l'onguent, c'est-à-dire la sainte dévotion.

Les araignes ne tuent pas les abeilles, mais elles gâtent et corrompent leur miel, et embarrassent leurs rayons des toiles qu'elles y font, en sorte que les abeilles ne peuvent plus faire leur ménage ; et cela s'entend quand elles y font du séjour. Ainsi le péché véniel ne tue pas notre âme, mais il gâte pourtant la dévotion, et embarrasse si fort de mauvaises habitudes et inclinations les puissances de l'âme, qu'elle ne peut plus exercer la promptitude de la charité, en laquelle gît la dévotion ; mais cela s'entend quand le péché véniel séjourne en notre conscience par l'affection que nous y mettons. Ce n'est rien, Philothée, de dire quelque petit mensonge, de se dérégler un peu en paroles, en actions, en regards, en habits, en jolivetés, en jeux, en danses, pourvu que tout aussitôt que ces araignes spirituelles sont entrées en notre conscience, nous les en rechassions et bannissions, comme les mouches à miel font les araignes corporelles. Mais si nous leur permettons d'arrêter dans nos cœurs, et non seulement cela, mais que nous nous affectionnions à les y retenir et multiplier, bientôt nous verrons notre miel perdu, et la ruche de notre conscience empestée et défaite. Mais je dis encore une fois, quelle apparence y a-t-il qu'une âme généreuse se plaise à déplaire à son Dieu, s'affectionne à lui être désagréable, et veuille vouloir ce qu'elle sait lui être ennuyeux.

QU'IL SE FAUT PURGER DE L'AFFECTION AUX CHOSES INUTILES ET DANGEREUSES

Les jeux, les bals, les festins, les pompes, les comédies, en leur substance ne sont nullement choses mauvaises ains indifférentes, pouvant être bien et mal exercées ; toujours néanmoins ces choses-là sont dangereuses, et de s'y affectionner, cela est encore plus dangereux. Je dis donc, Philothée, qu'encore qu'il soit loisible de jouer, danser, se parer, ouïr des honnêtes comédies, banqueter, si est-ce que d'avoir de l'affection à cela, c'est chose contraire à la dévotion et extrêmement nuisible et périlleuse. Ce n'est pas mal de le faire, mais oui bien de s'y affectionner. C'est dommage de semer en la terre de notre cœur des affections si vaines et sottes : cela occupe le lieu des bonnes impressions, et empêche que le suc de notre âme ne soit employé ès bonnes inclinations.

Ainsi les anciens Nazariens s'abstenaient non seulement de tout ce qui pouvait enivrer, mais aussi des raisins et du verjus ; non point que le raisin et le verjus enivre, mais parce qu'il y avait danger en mangeant du verjus d'exciter le désir de manger des raisins, et en mangeant des raisins, de provoquer l'appétit à boire du moût et du vin. Or, je ne dis pas que nous ne puissions user de ces choses dangereuses ; mais je dis bien pourtant que nous ne pouvons jamais y mettre de l'affection sans intéresser la dévotion. Les cerfs ayant pris trop de venaison s'écartent et retirent dedans leurs buissons, connaissant que leur graisse les charge en sorte qu'ils ne sont pas habiles à courir, si d'aventure ils étaient attaqués : le cœur de l'homme se chargeant de ces affections in-

utiles, superflues et dangereuses, ne peut sans doute promptement, aisément et facilement courir après son Dieu, qui est le vrai point de la dévotion. Les petits enfants s'affectionnent et s'échauffent après les papillons ; nul ne le trouve mauvais, parce qu'ils sont enfants. Mais n'est-ce pas une chose ridicule, ains plutôt lamentable, de voir des hommes faits s'empresser et s'affectionner après des bagatelles si indignes, comme sont les choses que j'ai nommées, lesquelles, outre leur inutilité, nous mettent en péril de nous dérégler et désordonner à leur poursuite ? C'est pourquoi, ma chère Philothée, je vous dis qu'il se faut purger de ces affections ; et, bien que les actes ne soient pas toujours contraires à la dévotion, les affections néanmoins lui sont toujours dommageables.

Première partie · 24

QU'IL SE FAUT PURGER DES MAUVAISES INCLINATIONS

Nous avons encore, Philothée, certaines inclinations naturelles lesquelles, pour n'avoir pris leur origine de nos péchés particuliers, ne sont pas proprement péché, ni mortel ni véniel, mais s'appellent imperfections, et leurs actes, défauts Et manquements. Par exemple, sainte Paule, selon le récit de saint Jérôme, avait une grande inclination aux tristesses et regrets, si qu'en la mort de ses enfants et de son mari elle couRut toujours fortune de mourir de déplaisir : cela était une imperfection et non point un péché, puisque c'était contre son gré et sa volonté. Il y en a qui de leur naturel sont légers, les autres rébarbatifs, les autres durs à recevoir les opinions d'autrui, les autres sont inclinés à l'indi-

gnation, les autres à la colère, les autres à l'amour ; et en somme, il se trouve peu de personnes esquelles on ne puisse remarquer quelques sortes de telles imperfections. Or, quoiqu'elles soient comme propres et naturelles à un chacun, si est-ce que par le soin et affection contraire on les peut corriger et modérer, et même on peut s'en délivrer et purger : et je vous dis, Philothée, qu'il le faut faire. On a bien trouvé le moyen de changer les amandiers amers en amandiers doux, en les perçant seulement au pied pour en faire sortir le suc ; pourquoi est-ce que nous ne pourrons pas faire sortir nos inclinations perverses pour devenir meilleurs ? Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse être rendu mauvais par les habitudes vicieuses ; il n'y a point aussi de naturel si revêche qui, par la grâce de Dieu premièrement, puis par l'industrie et diligence, ne puisse être dompté et surmonté. Je m'en vais donc maintenant donner des avis et proposer des exercices par le moyen desquels vous purgerez votre âme des affections dangereuses, des imperfections et de toutes affections aux péchés véniels, et si assurerez de plus en plus votre conscience contre tout péché mortel. Dieu vous fasse la grâce de les bien pratiquer.

Seconde partie · 01

DE LA NÉCESSITÉ DE L'ORAISON

1. L'oraison mettant notre entendement en la clarté et lumière divine, et exposant notre volonté à la chaleur de l'amour céleste, il n'y a rien qui purge tant notre entendement de ses ignorances et notre volonté de ses affections dépravées : c'est l'eau de béné-

diction qui, par son arrosement, fait reverdir et fleurir les plantes de nos bons désirs, lave nos âmes de leurs imperfections et désaltère nos cœurs de leurs passions.

2. Mais surtout je vous conseille la mentale et cordiale, et particulièrement celle qui se fait autour de la vie et passion de Notre Seigneur : en le regardant souvent par la méditation, toute votre âme se remplira de lui ; vous apprendrez ses contenances, et formerez vos actions au modèle des siennes. Il est la lumière du monde : c'est donc en lui, par lui et pour lui que nous devons être éclairés et illuminés ; c'est l'arbre de désir à l'ombre duquel nous nous devons rafraîchir ; c'est la vive fontaine de Jacob pour le lavement de toutes nos souillures. Enfin, les enfants à force d'ouïr leurs mères et de bégayer avec elles, apprennent à parler leur langage ; et nous, demeurant près du Sauveur par la méditation, et observant ses paroles, ses actions et ses affections, nous apprendrons, moyennant sa grâce, à parler, faire et vouloir comme lui.

Il faut s'arrêter là, Philothée, et croyez-moi, nous ne saurions aller à Dieu le Père que par cette porte ; car tout ainsi que la glace d'un miroir ne saurait arrêter notre vue si elle n'était enduite d'étain ou de plomb par derrière, aussi la Divinité ne pourrait être bien contemplée par nous en ce bas monde, si elle ne se fût jointe à la sacrée humanité du Sauveur, duquel la vie et la mort sont l'objet le plus proportionné, souef, délicieux et profitable que nous puissions choisir pour notre méditation ordinaire. Le Sauveur ne s'appelle pas pour néant le pain descendu du ciel ; car, comme le pain doit être mangé avec toutes sortes de viandes, aussi le Sauveur doit être médité, considéré et recherché en toutes nos oraisons et actions. Sa vie et mort a été disposée et distribuée en divers points pour servir à la méditation, par plu-

sieurs auteurs : ceux que je vous conseille son saint Bonaventure, Bellintani, Bruno, Capilia, Grenade Du Pont.

3. Employez-y chaque jour une heure devant dîner, s'il se peut au commencement de votre matinée, parce que vous aurez votre esprit moins embarrassé et plus frais après le repos de la nuit. N'y mettez pas aussi davantage d'une heure, si votre père spirituel ne le vous dit expressément.

4. Si vous pouvez faire cet exercice dans l'église, et que vous y trouviez assez de tranquillité, ce vous sera une chose fort aisée et commode parce que nul, ni père, ni mère, ni femme, ni mari, ni autre quelconque ne pourra vous bonnement empêcher de demeurer une heure dans l'église, là où étant en quelque sujétion vous ne pourriez peut-être pas vous promettre d'avoir une heure si franche dedans votre maison.

5. Commencez toutes sortes d'oraisons, soit mentale soit vocale, par la présence de Dieu, et tenez cette règle sans exception, et vous verrez dans peu de temps combien elle vous sera profitable.

6. Si vous me croyez, vous direz votre Pater, votre Ave Maria et le Credo en latin ; mais vous apprendrez aussi à bien entendre les paroles qui y sont, en votre langage, afin que, les disant au langage commun de l'Église, vous puissiez néanmoins savourer le sens admirable et délicieux de ces saintes oraisons, lesquelles il faut dire fichant profondément votre pensée et excitant vos affections sur le sens d'icelles, et ne vous hâtant nullement pour en dire beaucoup, mais vous étudiant de dire ce que vous direz, cordialement ; car un seul Pater dit avec sentiment vaut mieux que plusieurs récités vitement et couramment.

7. Le chapelet est une très utile manière de prier, pourvu que vous le sachiez dire comme il convient : et pour ce faire, ayez quelqu'un des petits livres qui enseignent la façon de le réciter. Il est bon aussi de dire les litanies de Notre Seigneur, de Notre Dame et des saints, et toutes les autres prières vocales qui sont dedans les Manuels et Heures approuvées, à la charge néanmoins que si vous avez le don de l'oraison mentale, vous lui gardiez toujours la principale place ; en sorte que si après icelle, ou pour la multitude des affaires ou pour quelque autre raison, vous ne pouvez point faire de prière vocale, vous ne vous en mettiez point en peine pour cela, vous contentant de dire simplement, devant ou après la méditation, l'oraison dominicale, la salutation angélique et le symbole des apôtres.

8. Si faisant l'oraison vocale, vous sentez votre cœur tiré et convié à l'oraison intérieure ou mentale, ne refusez point d'y aller, mais laissez tout doucement couler votre esprit de ce côté-là, et ne vous souciez point de n'avoir pas achevé les oraisons vocales que vous vous étiez proposées ; car la mentale que vous aurez faite en leur place est plus agréable à Dieu et plus utile à votre âme. J'excepte l'office ecclésiastique si vous êtes obligée de le dire ; car en ce cas-là, il faut rendre le devoir.

9. S'il advenait que toute votre matinée se passât sans cet exercice sacré de l'oraison mentale, ou pour la multiplicité des affaires, ou pour quelque autre cause (ce que vous devez procurer n'advenir point, tant qu'il vous sera possible), tâchez de réparer ce défaut l'après-dînée, en quelque heure la plus éloignée du repas, parce que ce faisant sur icelui, et avant que la digestion soit fort acheminée, il vous arriverait beaucoup d'assoupissement, et votre santé en serait intéressée. Que si en toute la journée vous

ne pouvez la faire, il faut réparer cette perte, multipliant les oraisons jaculatoires, et par la lecture de quelque livre de dévotion, avec quelque pénitence qui empêche la suite de ce défaut ; et, avec cela, faites une forte résolution de vous remettre en train le jour suivant.

Seconde partie · 02

BRIÈVE MÉTHODE POUR LA MÉDITATION ET PREMIÈREMENT DE LA PRÉSENCE DE DIEU PREMIER POINT DE LA PRÉPARATION

Mais vous ne savez peut-être pas, Philothée, comme il faut faire l'oraison mentale ; car c'est une chose laquelle, par malheur, peu de gens savent en notre âge. C'est pourquoi je vous présente une simple et brève méthode pour cela, en attendant que, par la lecture de plusieurs beaux livres qui ont été composés sur ce sujet, et surtout par l'usage, vous en puissiez être plus amplement instruite. Je vous marque premièrement la préparation, laquelle consiste en deux points, dont le premier est de se mettre en la présence de Dieu, et le second, d'invoquer son assistance. Or, pour vous mettre en la présence de Dieu, je vous propose quatre principaux moyens, desquels vous vous pourrez servir à ce commencement.

Le premier gît en une vive et attentive appréhension de la toute présence de Dieu, c'est-à-dire que Dieu est en tout et partout, et qu'il n'y a lieu ni chose en ce monde où il ne soit d'une très véritable présence ; de sorte que, comme les oiseaux, où qu'ils volent, rencontrent toujours l'air, ainsi, où que nous al-

lions, où que nous soyons, nous trouvons Dieu présent. Chacun sait cette vérité, mais chacun n'est pas attentif à l'appréhender. Les aveugles ne voyant pas un prince qui leur est présent, ne laissent pas de se tenir en respect s'ils sont avertis de sa présence ; mais la vérité est que d'autant qu'ils ne le voient pas, ils s'oublient aisément qu'il soit présent, et s'en étant oubliés, ils perdent encore plus aisément le respect et la révérence. Hélas, Philothée, nous ne voyons pas Dieu qui nous est présent ; et, bien que la foi nous avertisse de sa présence, si est-ce que ne le voyant pas de nos yeux, nous nous en oublions bien souvent, et nous comportons comme si Dieu était bien loin de nous ; car encore que nous sachions bien qu'il est présent à toutes choses, si est-ce que n'y pensant point, c'est tout autant comme si nous ne le savions pas. C'est pourquoi toujours, avant l'oraison, il faut provoquer notre âme à une attentive pensée et considération de cette présence de Dieu. Ce fut l'appréhension de David, quand il s'écriait : « Si je monte au ciel, o mon Dieu, vous y êtes ; si je descends aux enfers, vous y êtes » ; et ainsi nous devons user des paroles de Jacob, lequel ayant vu l'échelle sacrée : « Oh ! que ce lieu, dit-il, est redoutable ! Vraiment Dieu est ici, et je n'en savais rien ». Il veut dire qu'il n'y pensait pas ; car au reste il ne pouvait ignorer que Dieu ne fût en tout et partout. Venant donc à la prière, il vous faut dire de tout votre cœur et à votre cœur : « O mon cœur, mon cœur, Dieu est vraiment ici ».

Le second moyen de se mettre en cette sacrée présence, c'est de penser que non seulement Dieu est au lieu où vous êtes, mais qu'il est très particulièrement en votre cœur et au fond de votre esprit, lequel il vivifie et anime de sa divine présence, étant là comme le cœur de votre cœur et l'esprit de votre esprit ; car, comme l'âme étant répandue par tout le corps se trouve présente

en toutes les parties d'icelui, et réside néanmoins au cœur d'une spéciale résidence, de même Dieu étant très présent à toutes choses, assiste toutefois d'une spéciale façon à notre esprit : et pour cela David appelait Dieu, « Dieu de son cœur », et saint Paul disait que « nous vivons, nous nous mouvons et sommes en Dieu ». En la considération donc de cette vérité, vous exciterez une grande révérence en votre cœur à l'endroit de Dieu, qui lui est si intimement présent.

Le troisième moyen, c'est de considérer notre Sauveur, lequel en son humanité regarde dès le ciel toutes les personnes du monde, mais particulièrement les chrétiens qui sont ses enfants, et plus spécialement ceux qui sont en prière, desquels il remarque les actions et déportements. Or, ceci n'est pas une simple imagination, mais une vraie vérité ; car encore que nous ne le voyions pas, si est-ce que de là-haut il nous considère : saint Etienne le vit ainsi au temps de son martyre. Si que nous pouvons bien dire avec l'épouse : « Le voilà qu'il est derrière la paroi, voyant par les fenêtres, regardant par les treillis ».

La quatrième façon consiste à se servir de la simple imagination, nous représentant le Sauveur en son humanité sacrée comme s'il était près de nous, ainsi que nous avons accoutumé de nous représenter nos amis et de dire : je m'imagine de voir un tel qui fait ceci et cela, il me semble que je le vois, ou chose semblable. Mais si le très saint Sacrement de l'autel était présent, alors cette présence serait réelle et non purement imaginaire ; car les espèces et apparences du pain seraient comme une tapisserie, derrière laquelle Notre Seigneur réellement présent nous voit et considère, quoi que nous ne le voyions pas en sa propre forme.

Vous userez donc de l'un de ces quatre moyens, pour mettre votre âme en la présence de Dieu avant l'oraison ; et ne faut pas les vouloir employer tous ensemblement, mais seulement un à la fois, et cela brièvement et simplement.

Seconde partie · 03

DE L'INVOCATION, SECOND POINT DE LA PRÉPARATION

L'invocation se fait en cette manière : votre âme se sentant en la présence de Dieu, se prosterne en une extrême révérence, se connaissant très indigne de demeurer devant une si souveraine Majesté, et néanmoins, sachant que cette même bonté le veut, elle lui demande la grâce de la bien servir et adorer en cette méditation. Que si vous le voulez, vous pourrez user de quelques paroles courtes et enflammées, comme sont celles ici de David : « Ne me rejetez point, o mon Dieu, de devant votre face, et ne m'ôtez point la faveur de votre Saint Esprit. Éclairez votre face sur votre servante, et je considérerai vos merveilles. Donnez-moi l'entendement, et je regarderai votre loi et la garderai de tout mon cœur. Je suis votre servante, donnez-moi l'esprit » ; et telles paroles semblables à cela. Il vous servira encore d'ajouter l'invocation de votre bon ange et des sacrées personnes qui se trouveront au mystère que vous méditez ; comme en celui de la mort de Notre Seigneur, vous pourrez invoquer Notre Dame, saint Jean, la Madeleine, le bon larron, afin que les sentiments et mouvements intérieurs qu'ils y reçurent vous soient communiqués ; et en la méditation de votre mort, vous pourrez invoquer votre bon

ange, qui se trouvera présent, afin qu'il vous inspire des considérations convenables ; et ainsi des autres mystères.

Seconde partie · 04

DE LA TROISIÈME PROPOSITION DU MYSTÈRE TROISIÈME POINT DE LA PRÉPARATION

Après ces deux points ordinaires de la méditation, il y en a un troisième qui n'est pas commun à toutes sortes de méditations : c'est celui que les uns appellent fabrication du lieu, et les autres, leçon intérieure. Or, ce n'est autre chose que de proposer à son imagination le corps du mystère que l'on veut méditer, comme s'il se passait réellement et de fait en notre présence. Par exemple, si vous voulez méditer Notre Seigneur, en la façon que les Évangélistes le décrivent. J'en dis de même quand vous méditerez la mort, ainsi que je l'ai marqué en la méditation d'icelle, comme aussi à celle de l'enfer, et en tous semblables mystères où il s'agit de choses visibles et sensibles ; car, quant aux autres mystères, de la grandeur de Dieu, de l'excellence des vertus, de la fin pour laquelle nous sommes créés, qui sont des choses invisibles, il n'est pas question de vouloir se servir de cette sorte d'imagination. Il est vrai que l'on peut bien employer quelque similitude et comparaison pour aider à la considération ; mais cela est aucunement difficile à rencontrer, et je ne veux traiter avec vous que fort simplement, et en sorte que votre esprit ne soit pas beaucoup travaillé à faire des inventions.

Or, par le moyen de cette imagination, nous enfermons notre esprit dans le mystère que nous voulons méditer, afin qu'il n'aille

pas courant çà et là, ni plus ni moins que l'on enferme un oiseau dans une cage, ou bien comme l'on attache l'épervier à ses longes, afin qu'il demeure dessus le poing. Quelques-uns vous diront néanmoins qu'il est mieux d user de la simple pensée de la foi, et d'une simple appréhension toute mentale et spirituelle, en la représentation de ces mystères, ou bien de considérer que les choses se font en votre propre esprit ; mais cela est trop subtil pour le commencement, et jusques à ce que Dieu vous élève plus haut, je vous conseille, Philothée, de vous retenir en la basse vallée que je vous montre.

Seconde partie · 05

DES CONSIDÉRATIONS SECONDE PARTIE DE LA MÉDITATION

Après l'action de l'imagination, s'ensuit l'action de l'entendement que nous appelons méditation, qui n'est autre chose qu'une ou plusieurs considérations faites afin d'émouvoir nos affections en Dieu et aux choses divines : en quoi la méditation est différente de l'étude et des autres pensées et considérations, lesquelles ne se font pas pour acquérir la vertu ou l'amour de Dieu, mais pour quelques autres fins et intentions, comme pour devenir savant, pour en écrire ou disputer. Ayant donc enfermé votre esprit, comme j'ai dit, dans l'enclos du sujet que vous voulez méditer, ou par l'imagination, si le sujet est sensible, ou par la simple proposition, s'il est insensible, vous commencerez à faire sur icelui des considérations, dont vous verrez des exemples tout formés ès méditations que je vous ai données. Que si votre esprit

trouve assez de goût, de lumière et de fruit sur l'une des considérations, vous vous y arrêterez sans passer plus outre, faisant comme les abeilles qui ne quittent point la fleur tandis qu'elles y trouvent du miel à recueillir. Mais si vous ne rencontrez pas selon votre souhait en l'une des considérations, après avoir un peu marchandé et essayé, vous passerez à une autre ; mais allez tout bellement et simplement en cette besogne, sans vous y empresser.

Seconde partie · 06

DES AFFECTIONS ET RÉSOLUTIONS TROISIÈME PARTIE DE LA MÉDITATION

La méditation répand des bons mouvements en la volonté ou partie affective de notre âme, comme sont l'amour de Dieu et du prochain, le désir du paradis et de la gloire, le zèle du salut des âmes, l'imitation de la vie de Notre Seigneur, la compassion, l'admiration, la réjouissance, la crainte de la disgrâce de Dieu, du jugement et de l'enfer, la haine du péché, la confiance en la bonté et miséricorde de Dieu, la confusion pour notre mauvaise vie passée : et en ces affections, notre esprit se doit épancher et étendre le plus qu'il lui sera possible. Que si vous voulez être aidée pour cela, prenez en main le premier tome des Méditations de dom André Capilia, | et voyez sa préface, car en icelle il montre la façon avec laquelle il faut dilater ses affections ; et plus amplement, le Père Arias en son Traité de l'Oraison.

Il ne faut pas pourtant, Philothée, s'arrêter tant à ces affections générales, que vous ne les convertissiez en des résolutions

spéciales et particulières pour votre correction et amendement. Par exemple, la première parole que Notre Seigneur dit sur la croix répandra sans doute une bonne affection d'imitation en votre âme, à savoir, le désir de pardonner à vos ennemis et de les aimer. Or, je dis maintenant que cela est peu de chose, si vous n'y ajoutez une résolution spéciale en cette sorte : or sus donc, je ne me piquerai plus de telles paroles fâcheuses qu'un tel ou une telle, mon voisin ou ma voisine, mon domestique ou ma domestique disent de moi, ni de tel et tel mépris qui m'est fait par cestui-ci ou cestui-là ; au contraire, je dirai et ferai telle et telle chose pour le gagner et adoucir, et ainsi des autres. Par ce moyen, Philothée, vous corrigerez vos fautes en peu de temps, là où par les seules affections vous le ferez tard et malaisément.

Seconde partie · 07

DE LA CONCLUSION ET BOUQUET SPIRITUEL

Enfin il faut conclure la méditation par trois actions, qu'il faut faire avec le plus d'humilité que l'on peut. La première, c'est l'action de grâces, remerciant Dieu des affections et résolutions qu'il nous a données, et de sa bonté et miséricorde que nous avons, découvertes au mystère de la méditation. La seconde, c'est l'action d'offrande, par laquelle nous offrons à Dieu sa même bonté et miséricorde, la mort, le sang, les vertus de son Fils, et, conjointement avec icelles, nos affections et résolutions. La troisième action est celle de la supplication » par laquelle nous demandons à Dieu et le conjurons de nous communiquer les grâces et vertus de son Fils, et de donner la bénédiction à nos affections et résolu-

tions, afin que nous les puissions fidèlement exécuter ; puis nous prions de même pour l'Église, pour nos pasteurs, parents, amis et autres, employant à cela l'intercession de Notre Dame, des anges, des saints. Enfin j'ai remarqué qu'il fallait dire le Pater noster et Ave Maria, qui est la générale et nécessaire prière de tous les fidèles.

Atout cela, j'ai ajouté qu'il fallait cueillir un petit bouquet de dévotion ; et voici que je veux dire. Ceux qui se sont promenés en un beau jardin n'en sortent pas volontiers sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odorer et tenir le long de la journée : ainsi notre esprit ayant discouru sur quelque mystère par la méditation, nous devons choisir un ou deux ou trois points que nous aurons trouvés plus à notre goût, et plus propres à notre avancement, pour nous en ressouvenir le reste de la journée et les odorer spirituellement.

Or, cela se fait sur le lieu même auquel nous avons fait la méditation, en nous y entretenant ou promenant solitairement quelque temps après.

Seconde partie · 08

QUELQUES AVIS UTILES SUR LE SUJET DE LA MÉDITATION

Il faut surtout, Philothée, qu'au sortir de votre méditation vous reteniez les résolutions et délibérations que vous aurez prises, pour les pratiquer soigneusement ce jour-là. C'est le grand fruit de la méditation, sans lequel elle est bien souvent, non

seulement inutile, mais nuisible, parce que les vertus méditées et non pratiquées enflent quelquefois l'esprit et le courage, nous étant bien avis que nous sommes tels que nous avons résolu et délibéré d'être, ce qui est sans doute véritable si les résolutions sont vives et solides ; mais elles ne sont pas telles, ains vaines et dangereuses, si elles ne sont pratiquées. Il faut donc par tous moyens s'essayer de les pratiquer, et en chercher les occasions petites ou grandes : par exemple, si j'ai résolu de gagner par douceur l'esprit de ceux qui m'offensent, je chercherai ce jour-là de les rencontrer pour les saluer amiablement ; et si je ne les puis rencontrer, au moins de dire bien d'eux, et prier Dieu en leur faveur.

Au sortir de cette oraison cordiale, il vous faut prendre garde de ne point donner de secousse à votre cœur, car vous épancheriez le baume que vous avez reçu par le moyen de l'oraison ; je veux dire qu'il faut garder, s'il est possible, un peu de silence, et remuer tout doucement votre cœur, de l'oraison aux affaires, retenant le plus longtemps qu'il vous sera possible le sentiment et les affections que vous aurez conçues. Un homme qui aurait reçu dans un vaisseau de belle porcelaine, quelque liqueur de grand prix pour l'apporter dans sa maison, il irait doucement, ne regardant point à côté, mais tantôt devant soi, de peur de heurter à quelque pierre ou faire quelque mauvais pas, tantôt à son vase pour voir s'il penche point. Vous en devez faire de même au sortir de la méditation : ne vous distrayez pas tout à coup, mais regardez simplement devant vous ; comme serait à dire, s'il vous faut rencontrer quelqu'un que vous soyez obligée d'entretenir ou ouïr, il n'y a remède, il faut s'accommoder à cela, mais en telle sorte que vous regardiez aussi à votre cœur, afin que la liqueur de la sainte oraison ne s'épanche que le moins qu'il sera possible.

Il faut même que vous vous accoutumiez à savoir passer de l'oraison à toutes sortes d'actions que votre vacation et profession requiert justement et légitimement de vous, quoiqu'elles semblent bien éloignées des affections que nous avons reçues en l'oraison. Je veux dire, un avocat doit savoir passer de l'oraison à la plaidoirie ; le marchand, au trafic ; la femme mariée, au devoir de son mariage et au tracas de son ménage, avec tant de douceur et de tranquillité que pour cela son esprit n'en soit point troublé ; car, puisque l'un et l'autre est selon la volonté de Dieu, il faut faire le passage de l'un à l'autre en esprit d'humilité et dévotion.

Il vous arrivera quelquefois qu'incontinent après la préparation, votre affection se trouvera toute émue en Dieu : alors, Philothée, il lui faut lâcher la bride, sans vouloir suivre la méthode que je vous ai donnée ; car bien que pour l'ordinaire, la considération doive précéder les affections et résolutions, si est-ce que le Saint-Esprit vous donnant les affections avant la considération, vous ne devez pas rechercher la considération, puisqu'elle ne se fait que pour émouvoir l'affection. Bref, toujours quand les affections se présenteront à vous, il les faut recevoir et leur faire place, soit qu'elles arrivent avant ou après toutes les considérations. Et quoique j'aie mis les affections après toutes les considérations, je ne l'ai fait que pour mieux distinguer les parties de l'oraison ; car au demeurant, c'est une règle générale qu'il ne faut jamais retenir les affections, ains les laisser toujours sortir quand elles se présentent. Ce que je dis non seulement pour les autres affections, mais aussi pour l'action de grâces, l'offrande et la prière qui se peuvent faire parmi les considérations ; car il ne les faut non plus retenir que les autres affections, bien que, par après, pour la conclusion de la méditation, il faille les répéter et reprendre. Mais quant aux résolutions, il les faut faire après les affections et

sur la fin de toute la méditation, avant la conclusion, d'autant qu'ayant à nous représenter des objets particuliers et familiers, elles nous mettraient en danger, si nous les faisions parmi les affections, d'entrer en des distractions.

Emmi les affections et résolutions, il est bon d'user de colloque, et parler tantôt à Notre Seigneur, tantôt aux anges et aux personnes représentées aux mystères, aux saints et à soi-même, à son cœur, aux pécheurs et même aux créatures insensibles, comme l'on voit que David fait en ses psaumes, et les autres saints, en leurs méditations et oraisons.

Seconde partie · 09

POUR LES SÉCHERESSES QUI ARRIVENT EN LA MÉDITATION

S'il vous arrive, Philothée, de n'avoir point de goût ni de consolation en la méditation, je vous conjure de ne vous point troubler, mais quelquefois ouvrez la porte aux paroles vocales : lamentez-vous de vous-même à Notre Seigneur, confessez votre indignité, priez-le qu'il vous soit en aide, baisez son image si vous l'avez, dites-lui ces paroles de Jacob : « Si ne vous laisserai-je point. Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction » ; ou celles de la Chananée : « Oui, Seigneur, je suis une chienne, mais les chiens mangent des miettes de la table de leur maître ». Autres fois, prenez un livre en main, et le lisez avec attention jusques à ce que votre esprit soit réveillé et remis en vous ; piquez quelquefois votre cœur par quelque contenance et mouvement de dévotion extérieure, vous prosternant en terre, croisant

les mains sur l'estomac, embrassant un crucifix : cela s'entend si vous êtes en quelque lieu retiré.

Que si après tout cela vous n'êtes point consolée, pour grande que soit votre sécheresse, ne vous troublez point, mais continuez à vous tenir en une contenance dévote devant votre Dieu. Combien de courtisans y a-t-il qui vont cent fois l'année en la chambre du prince sans espérance de lui parler, mais seulement pour être vus de lui et rendre leur devoir. Ainsi devons-nous venir, ma chère Philothée, à la sainte oraison, purement et simplement pour rendre notre devoir et témoigner notre fidélité. Que s'il plaît à la divine Majesté de nous parler et s'entretenir avec nous par ses saintes inspirations et consolations intérieures, ce nous sera sans doute un grand honneur et un plaisir délicieux ; mais s'il ne lui plaît pas de nous faire cette grâce, nous laissant là sans nous parler, non plus que s'il ne nous voyait pas et que nous ne fussions pas en sa présence, nous ne devons pourtant pas sortir, ains au contraire nous devons demeurer là, devant cette souveraine bonté, avec un maintien dévotieux et paisible ; et lors infailliblement il agréera notre patience, et remarquera notre assiduité et persévérance, si qu'une autre fois, quand nous reviendrons devant lui, il nous favorisera et s'entretiendra avec nous par ses consolations, nous faisant voir l'aménité de la sainte oraison. Mais quand il ne le ferait pas, contentons-nous, Philothée, que ce nous est un honneur trop plus grand d'être auprès de lui et à sa vue.

Seconde partie · 10

EXERCICE POUR LE MATIN

Outre cette oraison mentale entière et formée, et les autres oraisons vocales que vous devez faire une fois le jour, il y a cinq autres sortes d'oraisons plus courtes, et qui sont comme agencements et surgeons de l'autre grande oraison, entre lesquelles, la première est celle qui se fait le matin, comme une préparation générale à toutes les œuvres de la journée. Or, vous la ferez en cette sorte :

1. Remerciez et adorez Dieu profondément pour la grâce qu'il vous a faite de vous avoir conservée la nuit précédente ; et si vous aviez en icelle commis quelque péché, vous lui demanderez pardon.

2. Voyez que le jour présent vous est donné afin qu'en icelui vous puissiez gagner le jour à venir de l'éternité, et ferez un ferme propos de bien employer la journée à cette intention.

3. Prévoyez quelles affaires, quels commerces et quelles occasions vous pouvez rencontrer cette journée-là pour servir Dieu, et quelles tentations vous pourront survenir de l'offenser, ou par colère, ou par vanité, ou par quelque autre dérèglement ; et, par une sainte résolution, préparez-vous à bien employer les moyens qui se doivent offrir à vous de servir Dieu et avancer votre dévotion ; comme au contraire, disposez-vous à bien éviter, combattre et vaincre ce qui peut se présenter contre votre salut et la gloire de Dieu. Et ne suffit pas de faire cette résolution, mais il faut préparer les moyens pour la bien exécuter. Par exemple, si je prévois de devoir traiter de quelque affaire avec une personne passionnée

et prompte à la colère, non seulement je me résoudrai de ne point me relâcher à l'offenser, mais je préparerai des paroles de douceur pour la prévenir, ou l'assistance de quelque personne qui la puisse contenir. Si je prévois de pouvoir visiter un malade, je disposerai l'heure et les consolations et secours que j'ai à lui faire ; et ainsi des autres.

4. Cela fait, humiliez-vous devant Dieu, reconnaissant que de vous-même vous ne sauriez rien faire de ce que vous avez délibéré, soit pour fuir le mal, soit pour exécuter le bien. Et comme si vous teniez votre cœur en vos mains, offrez-le avec tous vos bons desseins à la divine Majesté, la suppliant de le prendre en sa protection et le fortifier pour bien réussir en son service, et ce par telles ou semblables paroles intérieures : « O Seigneur, voilà ce pauvre et misérable cœur qui, par votre bonté, a conçu plusieurs bonnes affections ; mais hélas ! il est trop faible et chétif pour effectuer le bien qu'il désire, si vous ne lui départez votre céleste bénédiction, laquelle à cette intention je vous requiers, o Père débonnaire, par le mérite de la Passion de votre Fils, à l'honneur duquel je consacre cette journée et le reste de ma vie ». Invoquez Notre Dame, votre bon ange et les saints, afin qu'ils vous assistent à cet effet.

Mais toutes ces actions spirituelles se doivent faire brièvement et vivement, devant que l'on sorte de la chambre s'il est possible, afin que, par le moyen de cet exercice, tout ce que vous ferez le long de la journée soit arrosé de la bénédiction de Dieu ; mais je vous prie, Philothée, de n'y manquer jamais.

Seconde partie · 11

DE L'EXERCICE DU SOIR ET DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE

Comme devant votre dîner temporel vous ferez le dîner spirituel parle moyen de la méditation, ainsi avant votre souper il vous faut faire un petit souper, au moins une collation dévote et spirituelle. Gagnez donc quelque loisir un peu devant l'heure du souper, et, prosternée devant Dieu, ramassant votre esprit auprès de Jésus-Christ crucifié (que vous vous représenterez par une simple considération et œillade intérieure), rallumez le feu de votre méditation du matin en votre cœur, par une douzaine de vives aspirations, humiliations et élancements amoureux que vous ferez sur ce divin Sauveur de votre âme ; ou bien en répétant les points que vous aurez plus savourés en la méditation du matin, ou bien vous excitant par quelque autre nouveau sujet, selon que vous aimerez mieux.

Quant à l'examen de conscience qui se doit toujours faire avant qu'aller coucher, chacun sait comme il le faut pratiquer.

1. On remercie Dieu de la conservation qu'il a faite de nous en la journée passée.

2. On examine comme on s'est comporté en toutes les heures du jour ; et pour faire cela plus aisément, on considérera où, avec qui, et en quelle occupation on a été.

3. Si l'on trouve d'avoir fait quelque bien, on en fait action de grâces à Dieu ; si au contraire l'on a fait quelque mal, en pensées, en paroles ou en œuvres, on en demande pardon à sa divine Ma-

jesté, avec résolution de s'en confesser à la première occasion et de s'en amender soigneusement.

4. Après cela, on recommande à la Providence divine son corps, son âme, l'Eglise, les parents, les amis ; on prie Notre Dame, le bon ange et les saints de veiller sur nous et pour nous ; et avec la bénédiction de Dieu, on va prendre le repos qu'il a voulu nous être requis.

Cet exercice ici ne doit jamais être oublié, non plus que celui du matin ; car par celui du matin vous ouvrez les fenêtres de votre âme au Soleil de justice, et par celui du soir, vous les fermez aux ténèbres de l'enfer.

Seconde partie · 12

DE LA RETRAITE SPIRITUELLE

C'est ici, chère Philothée, où je vous souhaite fort affectionnée à suivre mon conseil ; car en cet article consiste l'un des plus assurés moyens de votre avancement spirituel.

Rappelez le plus souvent que vous pourrez parmi la journée votre esprit en la présence de Dieu par l'une des quatre façons que je vous ai remarquées ; regardez ce que Dieu fait et ce que vous faites : vous verrez ses yeux tournés de votre côté, et perpétuellement fichés sur vous par un amour incomparable. O Dieu, ce direz-vous, pourquoi ne vous regardé-je toujours, comme toujours vous me regardez ? Pourquoi pensez-vous en moi si souvent, mon Seigneur, et pourquoi pensé-je si peu souvent en

vous ? Où sommes-nous, o mon âme ? notre vraie place, c'est Dieu, et où est-ce que nous nous trouvons ?

Comme les oiseaux ont des nids sur les arbres pour faire leur retraite quand ils en ont besoin, et les cerfs ont leurs buissons et leurs forts dans lesquels ils se recèlent et mettent à couvert, prenant la fraîcheur de l'ombre en été ; ainsi, Philothée, nos cœurs doivent prendre et choisir quelque place chaque jour, ou sur le mont de Calvaire, ou ès plaies de Notre Seigneur, ou en quelque autre lieu proche de lui, pour y faire leur retraite à toutes sortes d'occasions, et là s'alléger et recréer entre les affaires extérieures, et pour y être comme dans un fort, afin de se défendre des tentations. Bienheureuse sera l'âme qui pourra dire en vérité à Notre Seigneur : « Vous êtes ma maison de refuge, mon rempart assuré, mon toit contre la pluie et mon ombre contre la chaleur ».

Ressouvenez-vous donc, Philothée, de faire toujours plusieurs retraites en la solitude de votre cœur, pendant que corporellement vous êtes parmi les conversations et affaires ; et cette solitude mentale ne peut nullement être empêchée par la multitude de ceux qui vous sont autour, car ils ne sont pas autour de votre cœur, ains autour de votre corps, si que votre cœur demeure lui tout seul en la présence de Dieu seul. C'est l'exercice que faisait le roi David parmi tant d'occupations qu'il avait, ainsi qu'il le témoigne par mille traits de ses psaumes, comme quand il dit : « O Seigneur, et moi je suis toujours avec vous. Je vois mon Dieu toujours devant moi. J'ai élevé mes yeux à vous, o mon Dieu, qui habitez au ciel. Mes yeux sont toujours à Dieu ». Et aussi les conversations ne sont pas ordinairement si sérieuses qu'on ne puisse de temps en temps en retirer le cœur pour le remettre en cette divine solitude.

Les père et mère de sainte Catherine de Sienne lui ayant ôté toute commodité du lieu et de loisir pour prier et méditer, Notre Seigneur l'inspira de faire un petit oratoire intérieur en son esprit, dedans lequel se retirant mentalement, elle pût parmi les affaires extérieures vaquer à cette sainte solitude cordiale. Et depuis, quand le monde l'attaquait, elle n'en recevait nulle incommodité, parce, disait-elle, qu'elle s'enfermait dans son cabinet intérieur, où elle se consolait avec son céleste Époux. Aussi dès lors elle conseillait à ses enfants spirituels de se faire une chambre dans le cœur et d*y demeurer.

Retirez donc quelquefois votre esprit dedans votre cœur, où, séparée de tous les hommes, vous puissiez traiter cœur à cœur de votre âme avec son Dieu, pour dire avec David : « J'ai veillé et ai été semblable au pélican de la solitude ; j'ai été fait comme le chat-huant ou le hibou dans les masures, et comme le passereau solitaire au toit ». Lesquelles paroles, outre leur sens littéral (qui témoigne que ce grand roi prenait quelques heures pour se tenir solitaire en la contemplation des choses spirituelles), nous montrent en leur sens mystique trois excellentes retraites et comme trois hermitages, dans lesquels nous pouvons exercer notre solitude à l'imitation de notre Sauveur, lequel sur le mont de Calvaire fut comme le pélican de la solitude, qui de son sang ravive ses poussins morts ; en sa Nativité dans une établerie déserte, il fut comme le hibou dedans la masure, plaignant et pleurant nos fautes et péchés ; et au jour de son Ascension, il fut comme le passereau, se retirant et volant au ciel qui est comme le toit du monde ; et en tous ces trois lieux, nous pouvons faire nos retraites emmi le tracas des affaires. Le bienheureux Elzéar, comte d'Arian en Provence, ayant été longuement absent de sa dévote et chaste Delfine, elle lui envoya un homme exprès pour

savoir de sa santé, et il lui fit réponse : « Je me porte fort bien, ma chère femme ; que si vous me voulez voir, cherchez-moi en la plaie du côté de notre doux Jésus, car c'est là où j'habite et où vous me trouverez ; ailleurs, vous me chercherez pour néant ». C'était un chevalier chrétien, celui-là !

Seconde partie · 13

DES ASPIRATIONS, ORAISONS JACULATOIRES ET BONNES PENSÉES

On se retire en Dieu parce qu'on aspire à lui, et on y aspire pour s'y retirer ; si que l'aspiration en Dieu et la retraite spirituelle s'entretiennent l'une l'autre. et toutes deux proviennent et naissent des bonnes pensées.

Aspirez donc bien souvent en Dieu, Philothée, par des courts mais ardents élancements de votre cœur : admirez sa beauté, invoquez son aide, jetez-vous en esprit au pied de la croix, adorez sa bonté, interrogez-le souvent sur votre salut, donnez-lui mille fois le jour votre âme, fichez vos yeux intérieurs sur sa douceur, tendez-lui la main, comme un petit enfant à son père, afin qu'il vous conduise, mettez-le sur votre poitrine comme un bouquet délicieux, plantez-le en votre âme comme un étendard, et faites mille sortes de divers mouvements de votre cœur pour vous donner de l'amour de Dieu, et vous exciter à une passionnée et tendre dilection de ce divin Époux.

On fait ainsi les oraisons jaculatoires, que le grand saint Augustin conseille si soigneusement à la dévote dame Proba. Philo-

thée, notre esprit s'adonnant à la hantise, privauté et familiarité de son Dieu, se parfumera tout de ses perfections ; et si, cet exercice n'est point malaisé, car il se peut entrelacer en toutes nos affaires et occupations, sans aucunement les incommoder, d'autant que, soit en la retraite spirituelle, soit en ces élancements intérieurs, on ne fait que des petits et courts divertissements qui n'empêchent nullement, ains servent de beaucoup à la poursuite de ce que nous faisons. Le pèlerin qui prend un peu de vin pour réjouir son cœur et rafraîchir sa bouche, bien qu'il s'arrête un peu pour cela, ne rompt pourtant pas son voyage, ains prend de la force pour le plus vitement et aisément parachever, ne s'arrêtent que pour mieux aller.

Plusieurs ont ramassé beaucoup d'aspirations vocales, qui vraiment sont fort utiles ; mais par mon avis, vous ne vous astreindrez point à aucune sorte de paroles, ains prononcerez ou de cœur ou de bouche celles que l'amour vous suggérera sur le champ, car il vous en fournit tant que vous voudrez. Il est vrai qu'il y a certains mots qui ont une force particulière pour contenter le cœur en cet endroit, comme sont les élancements semés si dru dedans les psaumes de David, les invocations diverses du nom de Jésus, et les traits d'amour qui sont imprimés au Cantique des Cantiques. Les chansons spirituelles servent encore à même intention, pourvu qu'elles soient chantées avec attention.

Enfin, comme ceux qui sont amoureux d'un amour humain et naturel ont presque toujours leurs pensées tournées du côté de la chose aimée, leur cœur plein d'affection envers elle, leur bouche remplie de ses louanges, et qu'en son absence ils ne perdent point d'occasion de témoigner leurs passions par lettres, et ne trouve point d'arbre sur l'écorce duquel ils n'écrivent le nom de

ce qu'ils aiment ; ainsi ceux qui aiment Dieu ne peuvent cesser dé penser en lui, respirer pour lui, aspirer à lui et parler de lui, et voudraient, s'il était possible, graver sur la poitrine de toutes les personnes du monde le saint et sacré nom de Jésus. A quoi même toutes choses les invitent, et n'y a créature qui ne leur annonce la louange de leur bien-aimé ; et, comme dit saint Augustin après saint Antoine, tout ce qui est au monde leur parle d'un langage muet mais fort intelligible en faveur de leur amour ; toutes choses les provoquent à des bonnes pensées, desquelles par après naissent force saillies et aspirations en Dieu. Et voici quelques exemples : Saint Grégoire, évêque de Nazianze, ainsi que lui-même racontait à son peuple, se promenant sur le rivage de la mer, considérait comme les ondes s'avançant sur la (grève laissaient des coquilles et petits cornets, tiges d'herbes, petites huîtres et semblables brouilleries que la mer rejetait, et par manière de dire crachait dessus le bord ; puis, revenant par des autres vagues, elle repreliait et engloutissait derechef une partie de cela, tandis que les rochers des environs demeuraient fermes et immobiles, quoique les eaux vinssent rudement battre contre iceux. Or sur cela, il fit cette belle pensée : que les faibles, comme coquilles, cornets et tiges d'herbes, se laissent emporter tantôt à l'affliction, tantôt à la consolation, à la merci des ondes et vagues de la fortune, mais que les grands courages demeurent fermes et immobiles à toutes sortes d'orages ; et de cette pensée, il fit naître ces élancements de David : « O Seigneur, sauvez-moi, car les eaux ont pénétré jusques à mon âme ! O Seigneur, délivrez-moi du profond des eaux ! Je suis porté au profond de la mer et la tempête m'a submergé ». Car alors il était en affliction pour la malheureuse usurpation que Maximus avait entreprise sur son évêché. Saint Fulgence, évêque de Ruspe, se trouvant en une as-

semblée générale de la noblesse romaine que Théodoric roi des Goths haranguait, et voyant la splendeur de tant de seigneurs qui étaient en rang chacun selon sa qualité : « O Dieu, dit-il, combien doit être belle la Jérusalem céleste, puisqu'ici-bas on voit si pompeuse Rome la terrestre ! Et si en ce monde tant de splendeur est concédée aux amateurs de la vanité, quelle gloire doit être réservée en l'autre monde aux contemplateurs de la vérité ! »

On dit que saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, duquel la naissance a grandement honoré nos montagnes, était admirable en cette pratique des bonnes pensées. Un levraut pressé des chiens accourut sous le cheval de ce saint prélat, qui pour lors voyageait, comme à un refuge que le péril éminent de la mort lui suggérait ; et les chiens clabaudant tout autour n'osaient entreprendre de violer l'immunité à laquelle leur proie avait eu recours ; spectacle certes extraordinaire, qui faisait rire tout le train, tandis que le grand Anselme, pleurant et gémissant : « Ah ! vous riez, disait-il, mais la pauvre bête ne rit pas ; les ennemis de l'âme, poursuivie et malmenée par divers détours en toutes sortes de péchés, l'attendent au détroit de la mort pour la ravir et dévorer, et elle, tout effrayée, cherche partout secours et refuge ; que si elle n'en trouve point, ses ennemis s'en moquent et s'en rient ». Ce qu'ayant dit, il s'en alla soupirant. Constantin le Grand écrivit honorablement à saint Antoine ; de quoi les religieux qui étaient autour de lui furent fort| étonnés, et il leur dit : « Comme admirez-vous qu'un roi écrive à un homme ? Admirez plutôt de quoi Dieu éternel a écrit sa loi aux mortels, ains leur a parlé bouche à bouche en la personne de son Fils ». Saint François voyant une brebis toute seule emmi un troupeau de boucs : « Regardez, dit-il à son compagnon, comme cette pauvre petite brebis est douce parmi ces chèvres ; Notre Seigneur allait ainsi

doux et humble entre les Pharisiens ». Et voyant une autre fois un petit agnelet, nangé par un pourceau : « Eh ! petit agnelet, dit-il tout en pleurant, que tu représentes vivement la mort de mon sauveur ! »

Ce grand personnage de notre âge, François Borgia, pour lors encore duc de Candie, allant à la chasse faisait mille dévotes conceptions : « J'admirais, disait-il lui-même par après, comme les faucons reviennent sur le poing, se laissent couvrir les yeux et attacher à la perche, et que les hommes se rendent si revêches à la voix de Dieu ». Le grand saint Basile dit que la rose emmi les épines fait cette remontrance aux hommes : « Ce qui est de plus agréable en ce monde, o mortels, est mêlé de tristesse ; rien n'y est pur : le regret est toujours collé à l'allégresse, la viduité au mariage, le soin à la fertilité, l'ignominie à la gloire, la dépense aux honneurs, le dégoût aux délices et la maladie à la santé. C'est une belle fleur, dit ce saint personnage, que la rose ; mais elle me donne une grande tristesse, m'avertissant de mon péché, pour lequel la terre a été condamnée de porter les épines ». Une âme dévote regardant un ruisseau, et y voyant le ciel représenté avec les étoiles en une nuit bien sereine : « O mon Dieu, dit-elle, ces mêmes étoiles seront dessous mes pieds quand vous m'aurez logée dans vos saints tabernacles ; et comme les étoiles du ciel sont représentées en la terre, ainsi les hommes de la terre sont représentés au ciel en la vive fontaine de la charité divine ». L'autre, voyant un fleuve flotter, s'écriait ainsi : « Mon âme n'aura jamais repos qu'elle ne se soit abîmée dedans la mer de la Divinité qui est son origine » ; et sainte Françoise, considérant un agréable ruisseau sur le rivage duquel elle s'était agenouillée pour prier, fut ravie en extase, répétant plusieurs fois ces paroles tout bellement : « La grâce de mon Dieu coule ainsi doucement et souève-

ment comme ce petit ruisseau ». Un autre voyant les arbres fleuris soupirait : « Pourquoi suis-je seul défleuri au jardin de l'Église ? » Un autre voyant des petits poussins ramassés sous leur mère : « O Seigneur, dit-il, conservez-nous sous l'ombre de vos ailes ». L'autre, voyant le tourne-soleil, dit : « Quand sera-ce, mon Dieu, que mon âme suivra les attraits de votre bonté ? » Et voyant des pensées de jardin, belles à la vue mais sans odeur : « Eh ! dit-il, telles sont mes cogitations, belles à dire, mais sans effet ni production ».

Voilà, ma Philothée, comme l'on tire les bonnes pensées et saintes aspirations de ce qui se présente en variété de cette vie mortelle. Malheureux sont ceux qui détournent les créatures de leur Créateur pour les contourner au péché ; bienheureux sont ceux qui contournent les créatures à la gloire de leur Créateur, et emploient leur vanité à l'honneur de la vérité. « Certes dit saint Grégoire Nazianzène, j'ai accoutumé de rapporter toutes choses à mon profit spirituel ». Lisez la dévote épitaphe que saint Jérôme a faite de sa sainte Paule car c'est belle chose à voir comme elle est toute parsemée des aspirations et conceptions sacrées qu'elle faisait en toutes sortes de rencontres.

Or, cet exercice de la retraite spirituelle et de oraisons jaculatoires gît la grande œuvre de la dévotion : il peut suppléer au défaut de toutes les autres oraisons, mais le manquement d'icelui ne peut presque point être réparé par aucun autre moyen. Sans icelui, on ne peut pas bien faire la vie contemplative, et ne saurait-on que mal faire la vie active ; sans icelui, le repos n'est qu'oisiveté, et le travail, qu'embarrassement ; c'est pourquoi je vous conjure de l'embrasser de tout votre cœur, sans jamais vous en départir.

Seconde partie · 14

DE LA TRÈS SAINTE MESSE ET COMME IL LA FAUT OUÏR

1. Je ne vous ai encore point parlé du soleil des exercices spirituels, qui est le très saint, sacré et très souverain sacrifice et sacrement de la messe, centre de la religion chrétienne, cœur de la dévotion, âme de la piété ? mystère ineffable qui comprend l'abîme de la charité divine, et par lequel Dieu s'appliquant réellement à nous, nous communique magnifiquement ses grâces et faveurs.

2. L'oraison faite en l'union de ce divin sacrifice a une force indicible, de sorte, Philothée, que par icelui, l'âme abonde en célestes faveurs, comme appuyée sur son bien-aimé, qui la rend si pleine d'odeurs et suavités spirituelles, qu'elle ressemble à une colonne de fumée de bois aromatique, de la myrrhe, de l'encens et de toutes les poudres du parfumeur, comme il est dit ès Cantiques.

3. Faites donc toutes sortes d'efforts pour assister tous les jours à la sainte messe, afin d'offrir avec le prêtre le sacrifice de votre Rédempteur à Dieu son Père, pour vous et pour toute l'Église. Toujours les anges en grand nombre s'y trouvent présents, comme dit saint Jean Chrysostôme, pour honorer ce saint mystère ; et nous y trouvant avec eux et avec une même intention, nous ne pouvons que recevoir beaucoup d'influences propices par une telle société. Les chœurs de l'Église triomphante et ceux de l'Église militante se viennent attacher et joindre à Notre Seigneur en cette divine action, pour avec lui, en lui et par lui ravir le cœur de Dieu le Père et rendre sa miséricorde toute nôtre.

Quel bonheur a une âme de contribuer dévotement ses affections pour un bien si précieux et désirable !

4. Si, par quelque force forcée, vous ne pouvez pas vous rendre présente à la célébration de ce souverain sacrifice, d'une présence réelle, au moins faut-il que vous y portiez votre cœur pour y assister d'une présence spirituelle. À quelque heure donc du matin, allez en esprit, si vous ne pouvez autrement, en l'église ; unissez votre intention à celle de tous les chrétiens, et faites les mêmes actions intérieures au lieu où vous êtes, que vous feriez si vous étiez réellement présente à l'office de la sainte messe en quelque église.

5. Or pour ouïr, ou réellement ou mentalement, la| sainte messe comme il est convenable : 1. Dès le commencement jusques à ce que le prêtre se soit mis à l'autel, faites avec lui la préparation, laquelle consiste à se mettre en la présence de Dieu, reconnaître votre indignité et demander pardon de vos fautes. 2. Depuis que le prêtre est à l'autel jusques à l'évangile, considérez la venue et la vie de de Notre Seigneur en ce monde, par une simple et générale considération. 3. Depuis l'évangile jusques après le Credo, considérez la prédication de notre Sauveur ; protestez de vouloir vivre et mourir en la foi et obéissance de sa sainte parole et en l'union de la sainte Église catholique. 4. Depuis le Credo jusques au Pater noster, appliquez votre cœur aux mystères de la mort et passion de notre Rédempteur, qui sont actuellement et essentiellement représentés en ce saint sacrifice, lequel avec le prêtre et avec le reste du peuple, vous offrirez à Dieu le Père pour son honneur et pour votre salut. 5. Depuis le Pater noster jusques à la communion, efforcez-vous de faire mille désirs de votre cœur, souhaitant ardemment d'être à jamais jointe et

unie à notre Sauveur par amour éternel. 6. Depuis la communion jusques à la fin, remerciez sa divine Majesté de son incarnation, de sa vie, de sa mort, de sa passion et de l'amour qu'il nous témoigne en ce saint sacrifice, le conjurant par icelui de vous être à jamais propice, à vos parents, à vos amis et à toute l'Église ; et vous humiliant de tout votre cœur, recevez dévotement la bénédiction divine que Notre Seigneur vous donne par l'entremise de son officier.

Mais si vous voulez pendant la messe faire votre méditation sur les mystères que vous allez suivant de jour en jour, il ne sera pas requis que vous vous divertissiez à faire ces particulières actions ; ains suffira qu'au commencement vous dressiez votre intention à vouloir adorer et offrir ce saint sacrifice par l'exercice de votre méditation et oraison, puis qu'en toute méditation se trouvent les actions susdites, ou expressément ou tacitement et virtuellement.

Seconde partie · 15

DES AUTRES EXERCICES PUBLICS ET COMMUNS

Outre cela, Philothée, les fêtes et dimanches il faut assister à l'office des heures et des vêpres, tant que votre commodité le permettra ; car ces jours-là sont dédiés à Dieu, et faut bien faire plus d'actions à son honneur et gloire en iceux que non pas ès autres jours. Vous sentirez mille douceurs de dévotion par ce moyen, comme faisait saint Augustin, qui témoigne en ses Confessions que oyant les divins offices au commencement de sa conversion, son cœur se fondait en suavité, et ses yeux, en larmes de piété. Et

puis (afin que je le dise une fois pour toutes), il y a toujours plus de bien et de consolation aux offices publics de l'Église, que non pas aux actions particulières, Dieu ayant ainsi ordonné que la communion soit préférée à toute sorte de particularité.

Entrez volontiers aux confréries du lieu où vous êtes, et particulièrement en celles desquelles les exercices apportent plus de fruit et d'édification ; car en cela vous ferez une sorte d'obéissance fort agréable à Dieu, d'autant qu'encore que les confréries ne soient pas commandées, elles sont néanmoins recommandées par l'Église, laquelle, pour témoigner qu'elle désire que plusieurs s'y enrôlent, donne des indulgences et autres privilèges aux confrères. Et puis, c'est toujours une chose fort charitable de concourir avec plusieurs et coopérer aux autres pour leurs bons desseins. Et, bien qu'il puisse arriver que l'on fît d'aussi bons exercices à part soi comme l'on fait aux confréries en commun, et que peut-être l'on goûtât plus de les faire en particulier, si est-ce que Dieu est plus glorifié de l'union et contribution que nous faisons de nos bienfaits avec nos frères et prochains.

J'en dis le même de toutes sortes de prières et dévotions publiques, auxquelles, tant qu'il nous est possible, nous devons porter notre bon exemple pour l'édification du prochain, et notre affection pour la gloire de Dieu et l'intention commune.

Seconde partie · 16

QU'IL FAUT HONORER ET INVOQUER LES SAINTS

Puisque Dieu nous envoie bien souvent les inspirations par ses anges, nous devons aussi lui renvoyer fréquemment nos aspirations par la même entremise. Les saintes âmes des trépassés qui sont en paradis avec les anges et, comme dit Notre Seigneur, égales et pareilles aux anges et, font aussi le même office, d'inspirer en nous et d'aspirer pour nous par leurs saintes oraisons. Ma Philothée, joignons nos cœurs à ces célestes esprits et âmes bienheureuses ; comme les petits rossignols apprennent à chanter avec les grands, ainsi, par le sacré commerce que nous ferons avec les saints, nous saurons bien mieux prier et chanter les louanges divines : « Je psalmodierai, disait David, à la vue des Anges ».

Honorez, révérez et respectez d'un amour spécial la sacrée et glorieuse Vierge Marie : elle est mère de notre souverain Père, et par conséquent notre grand'mère. Recourons donc à elle, et, comme ses petits-enfants, jetons-nous à son giron avec une confiance parfaite ; à tous moments, à toutes occurrences réclamons cette douce Mère, invoquons son amour maternel, et, tâchant d'imiter ses vertus, ayons en son endroit un vrai cœur filial.

Rendez-vous fort familière avec les anges ; voyez-les souvent invisiblement présents à votre vie, et surtout aimez et révérez celui du diocèse auquel vous êtes, ceux des personnes avec lesquelles vous vivez, et spécialement le vôtre ; suppliez-les souvent, louez-les ordinairement, et employez leur aide et secours en toutes vos affaires, soit spirituelles soit temporelles, afin qu'ils coopèrent à vos intentions.

Le grand Pierre Favre, premier prêtre, premier prédicateur, premier lecteur de théologie de la sainte Compagnie du nom de Jésus, et premier compagnon du bienheureux Ignace, fondateur

d'icelle, venant un jour d'Allemagne, où il avait fait des grands services à la gloire de Notre Seigneur, et passant en ce diocèse, lieu de sa naissance, racontait qu'ayant traversé plusieurs lieux hérétiques, il avait reçu mille consolations d'avoir salué en abordant chaque paroisse les anges protecteurs d'icelles, lesquels il avait connu sensiblement lui avoir été propices, soit pour le garantir des embûches des hérétiques, soit pour lui rendre plusieurs âmes douces et dociles à recevoir la doctrine de salut. Et disait cela avec tant de recommandation, qu'une damoiselle, lors jeune, l'ayant ouï de sa bouche, le récitait il n'y a que quatre ans, c'est-à-dire plus de soixante ans après, avec un extrême sentiment. Je fus consolé cette année passée de consacrer un autel sur la place en laquelle Dieu fit naître ce bienheureux homme, au petit village du Villaret, entre nos plus âpres montagnes.

Choisissez quelques saints particuliers, la vie desquels vous puissiez mieux savourer et imiter ? et en l'intercession desquels vous ayez une particulière confiance : celui de votre nom vous est déjà tout assigné dès votre baptême.

Seconde partie · 17

COMME IL FAUT OUÏR ET LIRE LA PAROLE DE DIEU

Soyez dévote à la parole de Dieu : soit que vous l'écoutiez en devis familiers avec vos amis spirituels, soit que vous l'écoutiez au sermon, oyez-la toujours avec attention et révérence ; faites-en bien votre profit et ne permettez pas qu'elle tombe à terre, ains recevez-la comme un précieux baume dans votre cœur, à

l'imitation de la très sainte Vierge, qui conservait soigneusement dedans le sien toutes les paroles que l'on disait à la louange de son Enfant. Et souvenez-vous que Notre Seigneur recueille les paroles que nous lui disons en nos prières, à mesure que nous recueillons celles qu'il nous dit par la prédication.

Ayez toujours auprès de vous quelque beau livre de dévotion, comme sont ceux de saint Bonaventure, de Gerson, de Denis le Chartreux, de Louis Blosius, de Grenade, de Stella, d'Arias, de Pinelli, de Du Pont, d'Avila, le Combat spirituel, les Confessions de saint Augustin, les épîtres de saint Jérôme, et semblables ; et lisez-en tous les jours un peu avec grande dévotion, comme si vous lisiez des lettres missives que les saints vous eussent envoyées du ciel, pour vous montrer le chemin et vous donner le courage d'y aller.

Lisez aussi les histoires et Vies des Saints, esquelles, comme dans un miroir, vous verrez le portrait de la vie chrétienne ; et accommodez leurs actions à votre profit selon votre vacation, Car bien que beaucoup des actions des saints ne soient pas absolument imitables par ceux qui vivent emmi le monde, si est-ce que toutes peuvent être suivies ou de près ou de loin ; la solitude de saint Paul, premier ermite, est imitée en vos retraites spirituelles et réelles, desquelles nous parlerons, et avons parlé ci-dessus ; l'extrême pauvreté de saint François, par les pratiques de la pauvreté telles que nous les marquerons, et ainsi des autres. Il est vrai qu'il y a certaines histoires qui donnent plus de lumière pour la conduite de notre vie que d'autres, comme la vie de la bienheureuse mère Thérèse, laquelle est admirable pour cela, les vies des premiers Jésuites, celle de saint Charles Borromée, archevêque de Milan, de saint Louis, de saint Bernard, les Chroniques de

saint François et autres pareilles. Il y en a d'autres où il y a plus de sujet d'admiration que d'imitation, comme celle de sainte Marie Égyptienne, de saint Siméon Stylite, des deux saintes Catherine de Sienne et de Gênes, de sainte Angèle et autres telles, lesquelles ne laissent pas néanmoins de donner un grand goût général du saint amour de Dieu.

Seconde partie · 18

COMME IL FAUT RECEVOIR LES INSPIRATIONS

Nous appelons inspirations tous les attraits, mouvements, reproches et remords intérieurs, lumières et connaissances que Dieu fait en nous, prévenant notre cœur en ses bénédictions par son soin et amour paternel, afin de nous réveiller, exciter, pousser et attirer aux saintes vertus, à l'amour céleste, aux bonnes résolutions, bref, à tout ce qui nous achemine à notre bien éternel. C'est ce que l'Époux appelle heurter à la porte et parler au cœur de son Épouse, la réveiller quand elle dort, la crier et réclamer quand elle est absente, l'inviter à son miel et à cueillir des pommes et des fleurs en son jardin, et à chanter et faire résonner sa douce voix à ses oreilles.

Pour l'entière résolution d'un mariage, trois actions doivent entrevenir quant à la damoiselle que l'on veut marier : car premièrement, on lui propose le parti ; secondement, elle agrée la proposition, et en troisième lieu, elle consent. Ainsi Dieu voulant faire en nous, par nous et avec nous, quelque action de grande charité, premièrement, il nous la propose par son inspiration ; secondement, nous l'agréons ; tiercement, nous y consentons ;

car, comme pour descendre au péché il y a trois degrés, la tentation, la délectation et le consentement, aussi y en a-t-il trois pour monter à la vertu : l'inspiration, qui est contraire à la tentation, la délectation en l'inspiration, qui est contraire à la délectation de la tentation, et le consentement à l'inspiration, qui est contraire au consentement à la tentation.

Quand l'inspiration durerait tout le temps de notre vie, nous ne serions pourtant nullement agréables à Dieu si nous n'y prenions plaisir ; au contraire, sa divine Majesté en serait offensée, comme il le fut contre les Israélites auprès desquels il fut quarante ans, comme il dit, les sollicitant à se convertir, sans que jamais ils y voulussent entendre ; dont il jura contre eux en son ire qu'onques ils n'entreraient en son repos. Aussi le gentilhomme qui aurait longuement servi une damoiselle, serait bien fort désobligé si, après cela, elle ne voulait aucunement entendre au mariage qu'il désire.

Le plaisir qu'on prend aux inspirations est un grand acheminement à la gloire de Dieu, et déjà on commence à plaire par icelui à sa divine Majesté ; car si bien cette délectation n'est pas encore un entier consentement, c'est une certaine disposition à icelui. Et si c'est un bon signe et chose fort utile de se plaire à ouïr la parole de Dieu, qui est comme une inspiration extérieure, c'est chose bonne aussi et agréable à Dieu de se plaire en l'inspiration intérieure : c'est ce plaisir, duquel parlant l'Épouse sacrée, elle dit : « Mon âme s'est fondue d'aise, quand mon bien-aimé a parlé ». Aussi le gentilhomme est déjà fort content de la damoiselle qu'il sert et se sent favorisé, quand il voit qu'elle se plaît en son service.

Mais enfin c'est le consentement qui parfait l'acte vertueux ; car si étant inspirés et nous étant plu en l'inspiration, nous refusons néanmoins par après le consentement à Dieu, nous sommes extrêmement méconnaissants et offensons grandement sa divine Majesté, car il semble bien qu'il y ait plus de mépris. Ce fut ce qui arriva à l'Épouse ; car, quoique la douce voix de son bien-aimé lui eût touché le cœur d'une sainte aise, si est-ce néanmoins qu'elle ne lui ouvrit pas la porte, mais s'en excusa d'une excuse frivole ; de quoi l'Époux justement indigné, passa outre et la quitta. Aussi le gentilhomme qui après avoir longuement recherché une damoiselle et lui avoir rendu son service agréable, enfin serait rejeté et méprisé, aurait bien plus de sujet de mécontentement que si la recherche n'avait point été agréée ni favorisée. Résolvez-vous, Philothée, d'accepter de bon cœur toutes les inspirations qu'il plaira à Dieu de vous faire ; et quand elles arriveront, recevez-les comme les ambassadeurs du Roi céleste, qui désire contracter mariage avec vous. Oyez paisiblement leurs propositions ; considérez l'amour avec lequel vous êtes inspirée, et caressez la sainte inspiration. Consentez, mais d'un consentement plein, amoureux et constant à la sainte inspiration ; car en cette sorte, Dieu, que vous ne pouvez obliger, se tiendra pour fort obligé à votre affection. Mais avant que de consentir aux inspirations des choses importantes ou extraordinaires, afin de n'être point trompée, conseillez-vous toujours à votre guide, à ce qu'il examine si l'inspiration est vraie ou fausse ; d'autant que l'ennemi voyant une âme prompte à consentir aux inspirations, lui en propose bien souvent des fausses pour la tromper, ce qu'il ne peut jamais faire tandis qu'avec humilité elle obéira à son conducteur.

Le consentement étant donné, il faut avec un grand soin procurer les effets, et venir à l'exécution de l'inspiration, qui est le

comble de la vraie vertu ; car d'avoir le consentement dedans le cœur sans venir à l'effet d'icelui, ce serait comme de planter une vigne sans vouloir qu'elle fructifiât.

Or, à tout ceci sert merveilleusement de bien pratiquer l'exercice du matin et les retraites spirituelles que j'ai marquées ci-dessus ; car par ce moyen, nous nous préparons à faire le bien, d'une préparation non seulement générale, mais aussi particulière.

Seconde partie · 19

DE LA SAINTE CONFESSION

Notre Sauveur a laissé à son Église le sacrement de pénitence et de confession afin qu'en icelui nous nous lavions de toutes nos iniquités, toutes fois et quantes que nous en serons souillés. Ne permettez donc jamais, Philothée, que votre cœur demeure longtemps infecté du péché, puisque vous avez un remède si présent et facile. La lionne qui a été accostée du léopard va vitement se laver pour ôter la puanteur que cette accointance lui a laissée, afin que le lion venant n'en soit point offensé et irrité : l'âme qui a consenti au péché doit avoir horreur de soi-même, et se nettoyer au plus tôt, pour le respect qu'elle doit porter aux yeux de sa divine Majesté qui la regarde. Mais pourquoi mourrons-nous de la mort spirituelle, puisque nous avons un remède si souverain ?

Confessez-vous humblement et dévotement tous les huit jours, et toujours s'il se peut quand vous communierez, encore que vous ne sentiez point en votre conscience aucun reproche de

péché mortel ; car par la confession vous ne recevrez pas seulement l'absolution des péchés véniels que vous confesserez, mais aussi une grande force pour les éviter à l'avenir, une grande lumière pour les bien discerner, et une grâce abondante pour réparer toute la perte qu'ils vous avaient apportée. Vous pratiquerez la vertu d'humilité, d'obéissance, de simplicité et de charité ; et en cette seule action de confession, vous exercerez plus de vertu qu'en nulle autre.

Ayez toujours un vrai déplaisir des péchés que vous confesserez, pour petits qu'ils soient, avec une ferme résolution de vous en corriger à l'avenir. Plusieurs se confessant, par coutume, des péchés véniels et comme par manière d'agencement, sans penser nullement à s'en corriger, en demeurent toute leur vie chargés, et par ce moyen perdent beaucoup de biens et profits spirituels. Si donc vous vous confessez d'avoir menti, quoique sans nuisance, ou d'avoir dit quelque parole déréglée, ou d'avoir trop joué, repentez-vous-en et ayez ferme propos de vous en amender ; car c'est un abus de se confesser de quelque sorte de péché, soit mortel, soit véniel, sans vouloir s'en purger, puisque la confession n'est instituée que pour cela.

Ne faites pas seulement ces accusations superflues que plusieurs font par routine : je n'ai pas aimé Dieu tant que je devais ; je n'ai pas prié avec tant de dévotion que je devais ; je n'ai pas chéri le prochain comme je devais ; je n'ai pas reçu les sacrements avec la révérence que je devais, et telles semblables : la raison est, parce qu'en disant cela vous ne direz rien de particulier qui puisse faire entendre au confesseur l'état de votre conscience, d'autant que tous les saints de paradis et tous les hommes de la terre pourraient dire les même choses s'ils se confessaient. Re-

gardez donc quel sujet particulier vous avez de faire ces accusations-là, et lorsque vous l'aurez découvert, accusez-vous du manquement que vous aurez commis, tout simplement et naïvement. Par exemple, vous vous accusez de n'avoir pas chéri le prochain comme vous deviez; c'est peut-être parce qu'ayant vu quelque pauvre fort nécessiteux, lequel vous pouviez secourir et consoler, vous n'en avez eu nul soin. Eh bien accusez-vous de cette particularité et dites:ayant vu un pauvre nécessiteux, je ne l'ai pas secouru comme je pouvais, par négligence, ou par dureté de cœur, ou par mépris selon que vous connaîtrez l'occasion de cette faute. De même, ne vous accusez pas de n'avoir pas prié Dieu avec telle dévotion comme vous devez; mais si vous avez eu des distractions volontaires, ou que vous ayez négligé de prendre le lieu, le temps et la contenance requise pour avoir l'attention en la prière, accusez-vous-en tout simplement, selon que vous trouverez y avoir manqué, sans alléguer cette généralité, qui ne fait ni froid ni chaud en la confession.

Ne vous contentez pas de dire vos péchés véniels quant au fait, mais accusez-vous du motif qui vous a induite à les commettre. Par exemple, ne vous contentez pas de dire que vous avez menti sans intéresser personne ; mais dites si ç'a été ou par vaine gloire, afin de vous louer et excuser, ou par vaine joie, ou par opiniâtreté. Si vous avez péché à jouer, expliquez si ç'a été pour le plaisir de la conversation, et ainsi des autres. Dites si vous vous êtes longuement arrêtée en votre mal, d'autant que la longueur du temps accroît pour l'ordinaire de beaucoup le péché, y ayant bien de la différence entre une vanité passagère, qui se sera écoulée en notre esprit l'espace d'un quart d'heure, et celle en laquelle notre cœur aura trempé un jour, deux jours, trois jours. Il faut donc dire le fait, le motif et la durée de nos péchés ; car encore que

communément on ne soit pas obligé d'être si pointilleux en la déclaration des péchés véniels, et que même on ne soit pas tenu absolument de les confesser, si est-ce que ceux qui veulent bien épurer leurs âmes pour mieux atteindre à la sainte dévotion, doivent être soigneux de bien faire connaître au médecin spirituel le mal, pour petit qu'il soit, duquel il veulent être guéris.

N'épargnez point de dire ce qui est requis pour bien faire entendre la qualité de votre offense, comme le sujet que vous avez eu de vous mettre en colère, ou de supporter quelqu'un en son vice. Par exemple, un homme lequel me déplaît, me dira quelque légère parole pour rire, je le prendrai en mauvaise part et me mettrai en colère ; que si un autre qui m'eût été agréable en eût dit une plus âpre, je l'eusse prise en bonne part. Je n'épargnerai donc point de dire : je me suis relâchée à dire des paroles de courroux contre une personne, ayant pris de lui en mauvaise part quelque chose qu'il m'a dit, non point pour la qualité des paroles, mais parce que celui-là m'était désagréable. Et s'il est encore besoin de particulariser les paroles pour vous bien déclarer, je pense qu'il serait bon de les dire ; car s'accusant ainsi naïvement, on ne découvre pas seulement les péchés qu'on a faits, mais aussi les mauvaises inclinations, coutumes, habitudes et autres racines du péché, au moyen de quoi le père spirituel prend une plus entière connaissance du cœur qu'il traite et des remèdes qui lui sont propres. Il faut néanmoins toujours tenir couvert le tiers qui aura coopéré à votre péché, tant qu'il sera possible.

Prenez garde à une quantité de péchés qui vivent et règnent bien souvent insensiblement dedans la conscience, afin que vous les confessiez et que vous puissiez vous en purger ; et à cet effet

lisez attentivement les chapitres xxvii, xxviii, xxix, xxxv et xxxvi de la troisième Partie et le chapitre viii de la quatrième Partie.

Ne changez pas aisément de confesseur, mais en ayant choisi un, continuez à lui rendre compte de votre conscience aux jours qui sont destinés pour cela, lui disant naïvement et franchement les péchés que vous aurez commis ; et de temps en temps, comme serait de mois en mois ou de deux mois en deux mois, dites-lui encore l'état de vos inclinations, quoique par icelles vous n'ayez pas péché, comme si vous étiez tourmentée de la tristesse, du chagrin, ou si vous êtes portée à la joie, aux désirs d'acquérir des biens, et semblables inclinations.

Seconde partie · 20

DE LA FRÉQUENTE COMMUNION

On dit que Mithridate, roi du Pont, ayant inventé le tnithridat renforça tellement son corps par icelui, que s'essayant par après de s'empoisonner pour éviter la servitude des Romains, jamais il ne lui fut possible. Le Sauveur a institué ce sacrement très auguste de l'Eucharistie qui contient réellement sa chair et son sang, afin que qui le mange vive éternellement ; c'est pourquoi, quiconque en use souvent avec dévotion affermit tellement la santé et la vie de son âme, qu'il est presque impossible qu'il soit empoisonné d'aucune sorte de mauvaise affection. On ne peut être nourri de cette chair et vivre des affections de mort ; si que, comme les hommes demeurant au paradis terrestre pouvaient ne mourir point selon le corps, par la force de ce fruit vital que Dieu y avait mis, ainsi peuvent-ils ne point mourir spirituellement, par

la vertu de ce sacrement de vie. Que si les fruits les plus tendres et sujets à corruption, comme sont les cerises, les abricots et les fraises, se conservent aisément toute l'année étant confits au sucre et au miel, ce n'est pas merveille si nos cœurs, quoique frêles et imbéciles, sont préservés de la corruption du péché lorsqu'ils sont sucrés et emmiellés de la chair et du sang incorruptible du Fils de Dieu. O Philothée ! les chrétiens qui seront damnés demeureront sans réplique lorsque le juste Juge leur fera voir le tort qu'ils ont eu de mourir spirituellement, puisqu'il leur était si aisé de se maintenir en vie et en santé par la manducation de son Corps qu'il leur avait laissé à cette intention « Misérables, dira-t-il, pourquoi êtes-vous mort, ayant à commandement le fruit et la viande de la vie ? »

« De recevoir la communion de l'Eucharistie tous les jours, ni je ne le loue ni je ne le vitupère ; mais de communier tous les jours de dimanche, je le suade et en exhorte un chacun, pourvu que l'esprit soit sans aucune affection de pécher ». Ce sont les propres paroles de saint Augustin, avec lequel je ne vitupère ni loue absolument que l'on communie tous les jours, mais laisse cela à la discrétion du père spirituel de celui qui se voudra résoudre sur ce point ; car la disposition requise pour une si fréquente communion devant être fort exquise, il n'est pas bon de le conseiller généralement ; et parce que cette disposition-là, quoiqu'exquise, se peut trouver en plusieurs bonnes âmes, il n'est pas bon non plus d'en divertir et dissuader généralement un chacun, ains cela se doit traiter par la considération de l'état intérieur d'un chacun en particulier. Ce serait imprudence de conseiller indistinctement à tous cet usage si fréquent ; mais ce serait aussi imprudence de blâmer aucun pour icelui, et surtout quand il suivrait l'avis de quelque digne directeur. La réponse de sainte Ca-

therine de Sienne fut gracieuse, quand lui étant opposé, à raison de sa fréquente communion, que saint Augustin ne louait ni ne vitupérait de communier tous les jours : « Eh bien ! dit-elle, puisque saint Augustin ne le vitupère pas, je vous prie que vous ne le vitupériez pas non plus, et je me contenterai ».

Mais, Philothée, vous voyez que saint Augustin exhorte et conseille bien fort que l'on communie tous les dimanches ; faites le donc, tant qu'il vous sera possible. Puisque, comme je présuppose, vous n'avez nulle sorte d'affection du péché mortel, ni aucune affection au péché véniel, vous êtes en la vraie disposition que saint Augustin requiert, et encore plus excellente, parce que non seulement vous n'avez pas même l'affection du péché ; si que, quand votre père spirituel le trouverait bon, vous pourriez utilement communier encore plus souvent que tous les dimanches.

Plusieurs légitimes empêchements peuvent néanmoins vous arriver, non point de votre côté mais de la part de ceux avec lesquels vous vivez, qui donneraient occasion au sage conducteur de vous dire que vous ne communiiez pas si souvent. Par exemple, si vous êtes en quelque sorte de sujétion, et que ceux à qui vous devez de l'obéissance ou de la révérence soient si mal instruits ou si bizarres qu'ils s'inquiètent et troublent de vous voir si souvent communier, à l'aventure, toutes choses considérées, sera-t-il bon de condescendre en quelque sorte à leur infirmité, et ne communier que de quinze jours en quinze jours ; mais cela s'entend en cas qu'on ne puisse aucunement vaincre la difficulté. On ne peut pas bien arrêter ceci en général, il faut faire ce que le père spirituel dira ; bien que je puisse dire assurément que la plus grande

distance des communions est celle de mois à mois, entre ceux qui veulent servir Dieu dévotement.

Si vous êtes bien prudente, il n'y a ni mère, ni femme, ni mari, ni père qui vous empêche de communier souvent : car, puisque le jour de votre communion, vous ne laisserez pas d'avoir le soin qui est convenable à votre condition, que vous en serez plus douce et plus gracieuse en leur endroit et que vous ne leur refuserez nulle sorte de devoirs, il n'y a pas de l'apparence qu'ils veuillent vous détourner de cet excercice, qui ne leur apportera aucune incommodité, sinon qu'ils fussent d'un esprit extrêmement coquilleux et déraisonnable ; en ce cas, comme j'ai dit, à l'aventure que votre directeur voudra que vous usiez de condescendance.

Il faut que je dise ce mot pour les gens mariés : Dieu trouvait mauvais en l'ancienne Loi que les créanciers fissent exaction de ce qu'on leur devait ès jours des fêtes, mais il ne trouva jamais mauvais que les débiteurs payassent et rendissent leurs devoirs à ceux qui les exigeaient. C'est chose indécente, bien que non pas grand péché, de solliciter le paiement du devoir nuptial le jour que l'on s'est communié, mais ce n'est pas chose malséante, ains plutôt méritoire de le payer. C'est pourquoi, pour la reddition de ce devoir-là, aucun ne doit être privé de la communion, si d'ailleurs sa dévotion le provoque à la désirer. Certes, en la primitive Église, les chrétiens communiaient tous les jours, quoiqu'ils fussent mariés et bénis de la génération des enfants ; c'est pourquoi j'ai dit que la fréquente communion ne donnait nulle sorte d'incommodité ni aux pères, ni aux femmes, ni aux maris, pourvu que l'âme qui communie soit prudente et discrète. Quant aux maladies corporelles, il n'y en a point qui soit empêchement

légitime à cette sainte participation, si ce n'est celle qui provoquerait fréquemment au vomissement.

Pour communier tous les huit jours, il est requis de n'avoir ni péché mortel ni aucune affection au péché véniel, et d'avoir un grand désir de se communier ; mais pour communier tous les jours, il faut, outre cela, avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations, et que ce soit par avis du père spirituel.

Seconde partie · 21

COMME IL FAUT COMMUNIER

Commencez le soir précédent à vous préparer à la sainte communion par plusieurs aspirations et élancements d'amour, vous retirant un peu de meilleure heure afin de vous pouvoir aussi lever plus matin. Que si la nuit vous vous réveillez, remplissez soudain votre cœur et votre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyen desquelles votre âme soit parfumée pour recevoir l'Époux, lequel, veillant pendant que vous dormez, se prépare à vous apporter mille grâces et faveurs, si de votre part vous êtes disposée à les recevoir. Le matin levez-vous avec grande joie, pour le bonheur que vous espérez, et vous étant confessée, allez avec grande confiance, mais aussi avec grande humilité, prendre cette viande céleste qui vous nourrit à l'immortalité. Et après que vous aurez dit les paroles sacrées : « Seigneur, je ne suis pas digne », ne remuez plus votre tête ni vos lèvres, soit pour prier soit pour soupirer, mais ouvrant doucement et médiocrement votre bouche, et élevant votre tête autant qu'il faut pour donner commodité au prêtre de voir ce qu'il fait, recevez pleine de foi,

d'espérance et de charité Celui lequel, auquel, par lequel et pour lequel vous croyez, espérez et aimez. O Philothée ! imaginez-vous que comme l'abeille ayant recueilli sur les fleurs la rosée du ciel et le suc plus exquis de la terre, et l'ayant réduit en miel, le porte dans sa ruche, ainsi le prêtre ayant pris sur l'autel le Sauveur du monde, vrai Fils de Dieu, qui comme une rosée est descendu du ciel, et vrai Fils de la Vierge, qui comme fleur est sorti de la terre de notre humanité, il le met en viande de suavité dedans votre bouche et dedans votre corps. L'ayant reçu,excitez votre cœur à venir faire hommage à ce Roi de salut ; traitez avec lui de vos affaires intérieures, considérez-le dedans vous, où il s'est mis pour votre bonheur ; enfin, faites-lui tout l'accueil qu'il vous sera possible, et comportez-vous en sorte que l'on connaisse en toutes vos actions que Dieu est avec vous.

Mais quand vous ne pourrez pas avoir ce bien de communier réellementà la sainte messe, communiez au moins de cœur et d'esprit, vous unissant par un ardent désir à cette chair vivifiante du Sauveur.

Votre grande intention en la communion doit être de vous avancer, fortifier et consoler en l'amour de Dieu ; car vous devez recevoir pour l'amour ce que le seul amour vous fait donner. Non, le Sauveur ne peut être considéré en une action ni plus amoureuse ni plus tendre que celle-ci, en laquelle il s'anéantit, par manière de dire, et se réduit en viande afin de pénétrer nos âmes et s'unir intimement au cœur et au corps de ses fidèles.

Si les mondains vous demandent pourquoi vous comiinuniez si souvent, dites-leur que c'est pour apprendre à aimer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous consoler en vos afflictions, pour vous appuyer en vos faiblesses. Dites-leur

que deux sortes de gens doivent souvent communier : les parfaits, parce qu'étant bien disposés, ils auraient grand tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection, et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection ; les forts, afin qu'ils ne deviennent faibles, et les faibles, afin qu'ils deviennent forts ; les malades, afin d'être guéris ; les sains, afin qu'ils ne tombent en maladie ; et que pour vous, comme imparfaite, faible et malade, vous avez besoin de souvent communiquer avec votre perfection, votre force et votre médecin. Dites-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doivent souvent communier parce qu'ils en ont la commodité, et ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines, parce qu'ils en ont nécessité, et que celui qui travaille beaucoup et qui est chargé de peines doit aussi manger les viandes solides et souventefois. Dites-leur que vous recevez le Saint Sacrement pour apprendre à le bien recevoir, parce que l'on ne fait guère bien une action à laquelle on ne s'exerce pas souvent.

Communiez souvent, Philothée, et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre père spirituel ; et croyez-moi, les lièvres deviennent blancs parmi nos montagnes en hiver parce qu'ils ne voient ni mangent que la neige, et à force d'adorer et manger la beauté, la bonté et la pureté même en ce divin Sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure.

Quatrième partie · 01

QU'IL NE FAUT PAS S'AMUSER AUX PAROLES DES ENFANTS DU MONDE

Tout aussitôt que les mondains s'apercevront que vous voulez suivre la vie dévote, ils décocheront sur vous mille traits de leur cajolerie et médisance : les plus malins calomnieront votre changement d'hypocrisie, bigoterie et artifices ; ils diront que le monde vous a fait mauvais visage, et qu'à son refus vous recourez à Dieu ; vos amis s'empresseront à vous faire un monde de remontrances, fort prudentes et charitables à leur avis : « Vous tomberez, diront-ils, en quelque humeur mélancolique, vous perdrez crédit au monde, vous vous rendrez insupportable, vous envieillirez devant le temps, vos affaires domestiques en pâtiront ; il faut vivre au monde comme au monde ; on peut bien faire son salut sans tant de mystères ; et mille telles bagatelles.

Ma Philothée, tout cela n'est qu'un sot et vain babil ; ces gens-là n'ont nul soin ni de votre santé ni de vos affaires. « Si vous étiez du monde, dit le Sauveur, le monde aimerait ce qui est sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, partant il vous hait ». Nous avons vu des gentilshommes et des dames passer la nuit entière, ains plusieurs nuits de suite, à jouer aux échecs et aux cartes. Y a-t-il une attention plus chagrine, plus mélancolique et plus sombre que celle-là ? les mondains néanmoins ne disaient mot, les amis ne se mettaient point en peine ; et pour la méditation d'une heure, ou pour nous voir lever un peu plus malin qu'à l'ordinaire pour nous préparer à la communion, chacun court au médecin, pour nous faire guérir de l'humeur hypocondriaque et de la jaunisse. On passera trente nuits à danser : nul ne s'en plaint ; et pour la veille seule de la nuit de Noël, chacun tousse et crie au ventre le jour suivant. Qui ne voit que le monde est un juge inique, gracieux et favorable pour ses enfants, mais âpre et rigoureux aux enfants de Dieu ?

Nous ne saurions être bien avec le monde, qu'en nous perdant avec lui. Il n'est pas possible que nous le contentions, car il est trop bizarre : « Jean est venu, dit le Sauveur, ne mangeant ni buvant, et vous dites qu'il est endiablé ; le Fils de l'homme est venu en mangeant et buvant, et vous dites qu'il est Samaritain ». Il est vrai, Philothée ; si nous nous relâchons par condescendance à rire, jouer, danser avec le monde, il s'en scandalisera ; si nous ne le faisons pas, il nous accusera d'hypocrisie ou mélancolie ; si nous nous parons, il l'interprétera à quelque dessein ; si nous nous démettons, ce sera pour lui vileté de cœur ; nos gaîtés seront par lui nommées dissolutions, et nos mortifications tristesses ; et nous regardant ainsi de mauvais œil, Jamais nous ne pouvons lui être agréables. Il agrandit nos imperfections et publie que ce sont des péchés ; de nos péchés véniels, il en fait des mortels ; et nos péchés d'infirmité, il les convertit en péchés de malice. En lieu que, comme dit saint Paul, « la charité est bénigne », au contraire le monde est malin ; au lieu que « la charité ne pense point de mal », au contraire le monde pense toujours mal ; et quand il ne peut accuser nos actions, il accuse nos intentions. Soit que les moutons aient des cornes ou qu'ils n'en aient point, qu'ils soient blancs ou qu'ils soient noirs, le loup ne laissera pas de les manger, s'il peut.

Quoi que nous fassions, le monde nous fera toujours la guerre : si nous sommes longuement devant le confesseur, il demandera que c'est que nous pouvons tant dire ; si nous y sommes peu, il dira que nous ne disons pas tout. Il épiera tous nos mouvements, et pour une seule petite parole de colère, il protestera que nous sommes insupportables ; le soin de nos affaires lui semblera avarice, et notre douceur, niaiserie ; et quant aux enfants du monde, leurs colères sont générosités, leurs avarices,

ménages ; leurs privautés, entretiens honorables : les araignes gâtent toujours l'ouvrage des abeilles.

Laissons cet aveugle, Philothée : qu'il crie tant qu'il voudra, comme un chat-huant, pour inquiéter les oiseaux du jour. Soyons fermes en nos desseins, invariables en nos résolutions ; la persévérance fera bien voir si c'est à certes et tout de bon que nous sommes sacrifiés à Dieu et rangés à la vie dévote. Les comètes et les planètes sont presque également lumineuses en apparence ; mais les comètes disparaissent en peu de temps, n'étant que de certains feux passagers, et les planètes ont une clarté perpétuelle : ainsi l'hypocrisie et la vraie vertu ont beaucoup de ressemblance en l'extérieur ; mais on reconnaît aisément l'une d'avec l'autre, parce que l'hypocrisie n'a point de durée et se dissipe comme la fumée en montant, mais la vraie vertu est toujours ferme et constante. Ce ne nous est pas une petite commodité pour bien assurer le commencement de notre dévotion, que d'en recevoir de l'opprobre et de la calomnie ; car nous évitons par ce moyen le péril de la vanité et de l'orgueil, qui sont comme les sages-femmes d'Égypte, auxquelles le Pharaon infernal a ordonné de tuer les enfants mâles d'Israël, le jour même de leur naissance. Nous sommes crucifiés au monde et le monde nous doit être crucifié ; il nous tient pour fols : tenons-le pour insensé.

Quatrième partie · 02

QU'IL FAUT AVOIR BON COURAGE

La lumière, quoique belle et désirable à nos yeux, les éblouit néanmoins, après qu'ils ont été en des longues ténèbres ; et de-

vant que l'on se voie apprivoisé avec les habitants de quelques pays, pour courtois et gracieux qu'ils soient, on s'y trouve aucunement étonné. Il se pourra bien faire, ma chère Philothée, qu'à ce changement de vie plusieurs soulèvements se feront en votre intérieur, et que ce grand et général adieu que vous avez dit aux folies et niaiseries du monde vous donnera quelque ressentiment de tristesse et découragement. Si cela vous arrive, ayez un peu de patience, je vous prie, car ce ne sera rien : ce n'est qu'un peu d'étonnement que la nouveauté vous apporte ; passé cela, vous recevrez dix mille consolations. Il vous fâchera peut-être d'abord de quitter la gloire que les fols et moqueurs vous donnaient en vos vanités ; mais, o Dieu, voudriez-vous bien perdre l'éternelle, que Dieu vous donnera en vérité ? Les vains amusements et passe-temps, èsquels vous avez employé les années passées, se représenteront encore à votre cœur pour l'appâter et faire retourner de leur côté ; mais auriez-vous bien le courage de renoncer à cette heureuse éternité pour des si trompeuses légèretés ? Croyez-moi, si vous persévérez, vous ne tarderez pas de recevoir des douceurs cordiales si délicieuses et agréables, que vous confesserez que le monde n'a que du fiel en comparaison de ce miel, et qu'un seul jour de dévotion vaut mieux que mille années de la vie mondaine.

Mais vous voyez que la montagne de la perfection chrétienne est extrêmement haute : « Eh ! mon Dieu, ce dites-vous, comment pourrai-je monter ? » Courage ! Philothée quand les petits mouchons des abeilles commencent à prendre forme, on les appelle nymphes : et lors, ils ne sauraient encore voler sur les fleurs, ni sur les monts, ni sur les collines voisines, pour amasser le miel ; mais petit à petit, se nourrissant du miel que leurs mères ont préparé, ces petites nymphes prennent des ailes et se forti-

fient, en sorte que par après ils volent à la quête par tout le paysage. Il est vrai, nous sommes encore de petits mouchons en la dévotion : nous ne saurions monter selon notre dessein, qui n'est rien moindre que d'atteindre à la cime de la perfection chrétienne ; mais si commençons-nous à prendre forme par nos désirs et résolutions ; les ailes nous commencent à sortir : il faut donc espérer qu'un jour nous serons abeilles spirituelles et que nous volerons ; et tandis, vivons du miel de tant d'enseignements que les anciens dévots nous ont laissés, et prions Dieu qu'il nous donne des plumes comme de colombe, afin que non seulement nous puissions voler au temps de la vie présente, mais aussi nous reposer en l'éternité de la future.

Quatrième partie · 03

DE LA NATURE DES TENTATIONS ET DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE SENTIR LA TENTATION ET CONSENTIR A ICELLE

Imaginez-vous, Philothée, une jeune princesse extrêmement aimée de son époux ; et quelque méchant, pour la débaucher et souiller son lit nuptial, lui envoie quelque infâme messager d'amour, pour traiter avec elle son malheureux dessein, Premièrement, ce messager propose à cette princesse l'intention de son maître ; secondement, la princesse agrée ou désagrée la proposition et l'ambassade ; en troisième lieu, ou elle consent ou elle refuse. Ainsi Satan, le monde et la chair, voyant une âme épousée au Fils de Dieu, lui envoient des tentations et suggestions par lesquelles : 1. le péché lui est proposé ; 2. sur quoi, elle se plaît ou

elle se déplaît ; 3. enfin elle consent ou elle refuse ; qui sont en somme les trois degrés pour descendre à l'iniquité : la tentation, la délectation et le consentement ; et bien que ces trois actions ne se connaissent pas si manifestement en toutes autres sortes de péchés, si est-ce qu'elles se connaissent palpablement aux grands et énormes péchés.

Quand la tentation, de quelque péché que ce soit, durerait toute notre vie, elle ne saurait nous rendre désagréables à la divine Majesté, pourvu qu'elle ne nous plaise pas et que nous n'y consentions pas ; la raison est, parce qu'en la tentation nous n'agissons pas, mais nous souffrons ; et puisque nous n'y prenons point plaisir, nous ne pouvons aussi en avoir aucune sorte de coulpe. Saint Paul souffrit longuement les tentations de la chair, et tant s'en faut que pour cela il fût désagréable à Dieu, qu'au contraire Dieu était glorifié par icelles ; la bienheureuse Angèle de Foligny sentait des tentations charnelles si cruelles, qu'elle fait pitié quand elle les raconte ; grandes furent aussi les tentations que souffrit saint François et saint Benoît, lorsque l'un se jeta dans les épines et l'autre dans la neige, pour les mitiger ; et néanmoins ils ne perdirent rien de la grâce de Dieu pour tout cela, ains l'augmentèrent de beaucoup.

Il faut donc être fort courageuse, Philothée, emmi les tentations, et ne se tenir jamais pour vaincue pendant qu'elles vous déplairont, en bien observant cette différence qu'il y a entre sentir et consentir, qui est qu'on les peut sentir, encore qu'elles nous déplaisent, mais on ne peut consentir sans qu'elles nous plaisent, puisque le plaisir, pour l'ordinaire, sert de degré pour venir au consentement. Que donc les ennemis de notre salut nous présentent tant qu'ils voudront d'amorces et d'appas ; qu'ils de-

meurent toujours à la porte de notre cœur pour entrer, qu'ils nous fassent tant de propositions qu'ils voudront ; mais tandis que nous aurons résolution de ne point nous plaire en tout cela, il n'est pas possible que nous offensions Dieu ; non plus que le prince, époux de la princesse que j'ai représentée, ne lui peut savoir mauvais gré du message qui lui est envoyé, si elle n'y a pris aucune sorte de plaisir. Il y a néanmoins cette différence entre l'âme et cette princesse pour ce sujet, que la princesse, ayant ouï la proposition déshonnête, peut si bon lui semble, chasser le messager et ne le plus ouïr ; mais il n'est pas toujours au pouvoir de l'âme de ne point sentir la tentation, bien qu'il soit toujours en son pouvoir de ne point y consentir ; c'est pourquoi, encore que la tentation dure et persévère longtemps, elle ne peut nous nuire, tandis qu'elle nous est désagréable.

Mais quant à la délectation qui peut suivre la tentation, pour autant que nous avons deux parties en notre âme, l'une inférieure et l'autre supérieure, et que l'inférieure ne suit pas toujours la supérieure ains fait son cas à part, il arrive maintes fois que la partie inférieure se plaît en la tentation, sans le consentement, ains contre le gré de la supérieure : c'est la dispute et la guerre que l'apôtre saint Paul décrit, quand il dit que « sa chair convoite contre son esprit », qu'il y a « une loi des membres et une loi de l'esprit », et semblables choses.

Avez-vous jamais vu, Philothée, un grand brasier de feu couvert de cendres ? Quand on vient dix ou douze heures après pour y chercher du feu, on n'en trouve qu'un peu au milieu du foyer, et encore on a peine de le trouver ; il y était néanmoins, puisqu'on l'y trouve, et avec icelui on peut rallumer tous les autres charbons déjà éteints. C'en est de même de la charité, qui est notre vie spi-

rituelle, parmi les grandes et violentes tentations : car la tentation jetant sa délectation en la partie inférieure, couvre, ce semble, toute l'âme de cendres, et réduit l'amour de Dieu au petit pied, car il ne paraît plus en nulle part sinon au milieu du cœur, au fin fond de l'esprit ; encore semble-t-il qu'il n'y soit pas, et a-t-on peine de le trouver. Il y est néanmoins en vérité, puisque, quoique tout soit en trouble en notre âme et en notre corps, nous avons la résolution de ne point consentir au péché ni à la tentation, et que la délectation qui plaît à notre homme extérieur déplaît à l'intérieur, et quoiqu'elle soit tout autour de notre volonté, si n'est-elle pas dans icelle : en quoi l'on voit que telle délectation est involontaire, et étant telle ne peut être péché.

Quatrième partie · 04

DEUX BEAUX EXEMPLES SUR CE SUJET

Il vous importe tant de bien entendre ceci, que je ne ferai nulle difficulté de m'étendre à l'expliquer. Le jeune homme, duquel parle saint Jérôme, qui couché et attaché avec des écharpes de soie bien délicatement sur un lit mollet, était provoqué par toutes sortes de vilains attouchements et attraits d'une impudique femme, qui était couchée avec lui exprès pour ébranler sa constance, ne devait-il pas sentir d'étranges accidents ? ses sens ne devaient-ils pas être saisis de la délectation, et son imagination extrêmement occupée de cette présence des objets voluptueux ? Sans doute, et néanmoins parmi tant de troubles, emmi un si terrible orage de tentations et entre tant de voluptés qui sont tout autour de lui, il témoigne que son cœur n'est point vain-

cu et que sa volonté n'y consent nullement, puisque son esprit voyant tout rebellé contre lui, et n'ayant plus aucune des parties de son corps à son commandement sinon la langue, il se la coupa avec les dents et la cracha sur le visage de cette vilaine âme, qui tourmentait la sienne plus cruellement par la volupté, que les bourreaux n'eussent jamais su faire par les tourments ; aussi le tyran, qui se défiait de la vaincre par les douleurs, pensait la surmonter par ces plaisirs.

L'histoire du combat de sainte Catherine de Sienne en un pareil sujet est du tout admirable : en voici le sommaire. Le malin esprit eut congé de Dieu d'assaillir la pudicité de cette sainte vierge, avec la plus grande rage qu'il pourrait, pourvu toutefois qu'il ne la touchât point. Il fit donc toutes sortes d'impudiques suggestions à son cœur, et pour tant plus l'émouvoir, venant avec ses compagnons en forme d'hommes et de femmes, il faisait mille et mille sortes de charnalités et lubricités à sa vue, ajoutant des paroles et semonces très déshonnêtes ; et bien que toutes ces choses fussent extérieures, si est-ce que par le moyen des sens elles pénétraient bien avant dedans le cœur de la vierge, lequel, comme elle confessait elle-même, en était tout plein, ne lui restant plus que la fine pure volonté supérieure, qui ne fût agitée de cette tempête de vilenie et délectation charnelle. Ce qui dura fort longuement, jusques à tant qu'un jour Notre Seigneur lui apparut, et elle lui dit : « Où étiez-vous, mon doux Seigneur, quand mon cœur était plein de tant de ténèbres et d'ordures ? » A quoi il répondit : « J'étais dedans ton cœur, ma fille », — « Et comment, répliqua-t-elle, habitez-vous dedans mon cœur, dans lequel il y avait tant de vilenies ? habitez-vous donc en des lieux si déshonnêtes ? » Et Notre Seigneur lui dit : « Dis-moi, ces tiennes sales cogitations de ton cœur te donnaient-elles plaisir ou

tristesse, amertume ou délectation ? » Et elle dit : « Extrême amertume et tristesse ». Et lui répliqua : « Qui était celui qui mettait cette grande amertume et tristesse dedans ton cœur, sinon moi qui demeurais caché dedans le milieu de ton âme ? Crois, ma fille, que si je n'eusse pas été présent, ces pensées, qui étaient autour de ta volonté et ne pouvaient l'expugner, l'eussent sans doute surmontée et seraient entrées dedans, eussent été reçues avec plaisir par ton libéral arbitre, et ainsi eussent donné la mort à ton âme ; mais parce que j'étais dedans, je mettais ce déplaisir et cette résistance en ton cœur, par laquelle il se refusait tant qu'il pouvait à la tentation, et ne pouvant pas tant qu'il voulait, il en sentait un plus grand déplaisir et une plus grande haine contre icelle et contre soi-même ; et ainsi ces peines étaient un grand mérite et un grand gain pour toi, et un grand accroissement de ta vertu et de ta force ».

Voyez-vous, Philothée, comme ce feu était couvert de la cendre, et que la tentation et délectation était même entrée dedans le cœur et avait environné la volonté, laquelle seule, assistée de son Sauveur, résistait par des amertumes, des déplaisirs et détestations du mal qui lui était suggéré, refusant perpétuellement son consentement au péché qui l'environnait. O Dieu, quelle détresse a une âme qui aime Dieu, de ne savoir seulement pas s'il est en elle ou non, et si l'amour divin, pour lequel elle combat, est du tout éteint en elle, ou non ! Mais c'est la fine fleur de la perfection de l'amour céleste que de faire souffrir et combattre Tamant pour l'amour, sans savoir s'il a l'amour pour lequel et par lequel il combat.

Quatrième partie · 05

ENCOURAGEMENT A L'AME QUI EST ÈS TENTATIONS

Ma Philothée, ces grands assauts et ces tentations si puissantes ne sont jamais permises de Dieu que contre les âmes, lesquelles il veut élever à son pur et excellent amour ; mais il ne s'ensuit pas pourtant, qu'après cela elles soient assurées d'y parvenir, car il est arrivé maintes fois, que ceux qui avaient été constants en des si violentes attaques, ne correspondant pas par après fidèlement à la faveur divine, se sont trouvés vaincus en des bien petites tentations. Ce que je dis, afin que, s'il vous arrive jamais d'être affligée de si grande tentation, vous sachiez que Dieu vous favorise d'une faveur extraordinaire, par laquelle il déclare qu'il vous veut agrandir devant sa face, et que néanmoins vous soyez toujours humble et craintive, ne vous assurant pas de pouvoir vaincre les menues tentations après avoir surmonté les grandes, sinon par une continuelle fidélité à l'endroit de sa Majesté.

Quelques tentations donc qui vous arrivent et quelque délectation qui s'ensuive, tandis que votre volonté refusera son consentement, non seulement à la tentation mais encore à la délectation, ne vous troublez nullement, car Dieu n'en est point offensé,

Quand un homme est pâmé, et qu'il ne rend plus aucun témoignage de vie, on lui met la main sur le cœur, et pour peu que l'on y sente de mouvement, on juge qu'il est en vie et que, par le moyen de quelque eau précieuse et de quelque épithème, on peut lui faire reprendre force et sentiment. Ainsi arrive-t-il quelquefois que, par la violence des tentations, il semble que notre âme est tombée en une défaillance totale de ses forces, et que comme

pâmée elle n'a plus ni vie spirituelle ni mouvement ; mais si nous voulons connaître ce que c'en est, mettons la main sur le cœur : considérons si le cœur et la volonté ont encore leur mouvement spirituel, c'est-à-dire s'ils font leur devoir à refuser de consentir et suivre la tentation et délectation ; car pendant que le mouvement du refus est dedans notre cœur, nous sommes assurés que la charité, vie de notre âme, est en nous, et que Jésus-Christ notre Sauveur se trouve dans notre âme, quoique caché et couvert ; si que, moyennant l'exercice continuel de l'oraison, des sacrements et de la confiance en Dieu, nos forces reviendront en nous et nous vivrons d'une vie entière et délectable.

Quatrième partie · 06

COMME LA TENTATION ET DÉLECTATION PEUVENT ÊTRE PÉCHÉ

La princesse de laquelle nous avons parlé ne peut mais de la recherche déshonnête qui lui est faite, puisque, comme nous avons présupposé, elle lui arrive contre son gré ; mais si au contraire elle avait par quelques attraits donné sujet à la recherche, ayant voulu donner de l'amour à celui qui la muguette, indubitablement elle serait coupable de la recherche même ; et quoiqu'elle en fît la délicate, elle ne laisserait pas d'en mériter du blâme et de la punition. Ainsi arrive-t-il quelquefois, que la seule tentation nous met en péché, parce que nous sommes cause d'icelle. Par exemple, je sais que jouant j'entre volontiers en rage et blasphème, et que le jeu me sert de tentation à cela : je pèche toutes fois et quantes que je jouerai, et suis coupable de toutes les

tentations qui m'arriveront au jeu. De même, si je sais que quelque conversation m'apporte de la tentation et de la chute, et j'y vais volontairement, je suis indubitablement coupable de toutes les tentations que j'y recevrai.

Quand la délectation qui arrive de la tentation peut être évitée, c'est toujours péché de la recevoir, selon que le plaisir que l'on y prend et le consentement que l'on y donne est grand ou petit, de longue et de petite durée. C'est toujours chose blâmable à la jeune princesse, de laquelle nous avons parlé, si non seulement elle écoute la proposition sale et déshonnête qui lui est faite, mais encore, après l'avoir ouïe, elle prend plaisir en icelle, entretenant son cœur avec contentement sur cet objet ; car bien qu'elle ne veuille pas consentir à l'exécution réelle de ce qui lui est proposé, elle consent néanmoins à l'application spirituelle de son cœur par le contentement qu'elle y prend, et c'est toujours chose déshonnête d'appliquer ou le cœur ou le corps à chose déshonnête ; ains la déshonnêteté consiste tellement à l'application du cœur, que sans icelle l'application du corps ne peut être péché.

Quand donc vous serez tentée de quelque péché, considérez si vous avez donné volontairement sujet d'être tentée, et lors la tentation même vous met en état de péché, pour le hasard auquel vous vous êtes jetée. Et cela s'entend, si vous avez pu éviter commodément l'occasion, et que vous ayez prévu ou dû prévoir l'arrivée de la tentation ; mais si vous n'avez donné nul sujet à la tentation, elle ne peut aucunement vous être imputée à péché.

Quand la délectation qui suit la tentation a pu être évitée, et que néanmoins on ne l'a pas évitée, il y a toujours quelque sorte de péché, selon que l'on y a peu ou prou arrêté, et selon la cause du plaisir que nous y avons pris. Une femme, laquelle n'ayant

point donné de sujet d'être muguetée, prend néanmoins plaisir à l'être, ne laisse pas d'être blâmable, si le plaisir qu'elle y prend n'a point d'autre cause que la muguetterie. Par exemple, si le galant qui lui veut donner de l'amour sonnait exquisement bien du luth et qu'elle prît plaisir, non pas à la recherche qui est faite de son amour, mais à l'harmonie et douceur du son du luth, il n'y aurait point de péché, bien qu'elle ne devrait pas continuer longuement en ce plaisir, de peur de faire passage d'icelui à la délectation de la recherche. De même donc, si quelqu'un me propose quelque stratagème plein d'invention et d'artifice pour me venger de mon ennemi, et que je ne prenne pas plaisir ni ne donne aucun consentement à la vengeance qui m'est proposée, mais seulement à la subtilité de l'invention de l'artifice, sans doute je ne pèche point, bien qu'il ne soit pas expédient que je m'amuse beaucoup à ce plaisir, de peur que petit à petit il ne me porte à quelque délectation de la vengeance même.

On est quelquefois surpris de quelque chatouillement de délectation qui suit immédiatement la tentation, devant que bonnement on s'en soit pris garde ; et cela ne peut être pour le plus qu'un bien léger péché véniel, lequel se rend plus grand si, après que l'on s'est aperçu du mal où l'on est, on demeure par négligence quelque temps à marchander avec la délectation, si l'on doit l'accepter ou la refuser ; et encore plus grand si, en s'en apercevant, on demeure en icelle quelque temps par vraie négligence, sans nulle sorte de propos de la rejeter. Mais lorsque volontairement et de propos délibéré nous sommes résolus de nous plaire en telles délectations, ce propos même délibéré est un grand péché, si l'objet pour lequel nous avons délectation est notablement mauvais. C'est un grand vice à une femme de vouloir entretenir

de mauvaises amours, quoiqu'elle ne veuille jamais s'adonner réellement à l'amoureux.

Quatrième partie · 07

REMÈDES AUX GRANDES TENTATIONS

Sitôt que vous sentez en vous quelques tentations, faites comme les petits enfants, quand ils voient le loup ou l'ours en la campagne ; car tout aussitôt, ils courent entre les bras de leur père et de leur mère, ou pour le moins les appellent à leur aide et secours. Recourez de même à Dieu, réclamant sa miséricorde et son secours : c'est le remède que Notre Seigneur enseigne : « Priez, afin que vous n'entriez point en tentation ».

Si vous voyez que néanmoins la tentation persévère ou qu'elle accroisse, courez en esprit embrasser la sainte Croix, comme si vous voyiez Jésus-Christ crucifié devant vous ; protestez que vous ne consentirez point à la tentation et demandez-lui secours contre icelle, et continuez toujours à protester de ne vouloir point consentir, tandis que la tentation durera.

Mais en faisant ces protestations et ces refus de consentement, ne regardez point au visage de la tentation, ains seulement regardez Notre Seigneur ; car si vous regardez la tentation, principalement quand elle est forte, elle pourrait ébranler votre courage.

Divertissez votre esprit par quelques occupations bonnes et louables ; car ces occupations, entrant dedans votre cœur et prenant place, elles chasseront les tentations et suggestions malignes.

Le grand remède contre toutes tentations, grandes ou petites, c'est de déployer son cœur, et de communiquer les suggestions, ressentiments et affections que nous avons, à notre directeur ; car notez que la première condition que le malin fait avec l'âme qu'il veut séduire, c'est du silence, comme font ceux qui veulent séduire les femmes et les filles, qui de prime abord défendent qu'elles ne communiquent point les propositions aux pères ni aux maris : où au contraire Dieu, en ses inspirations, demande sur toutes choses que nous les fassions reconnaître par nos supérieurs et conducteurs.

Que si, après tout cela, la tentation s'opiniâtre à nous travailler et persécuter, nous n'avons rien à faire, sinon à nous opiniâtrer de notre côté en la protestation de ne vouloir point consentir ; car, comme les filles ne peuvent être mariées, pendant qu'elles disent que non, ainsi l'âme, quoique troublée, ne peut jamais être offensée, pendant qu'elle dit que non.

Ne disputez point avec votre ennemi et ne lui répondez jamais une seule parole, sinon celle que Notre Seigneur lui répondit, avec laquelle il le confondit : « Arrière, O Satan, tu adoreras le Seigneur ton Dieu et à lui seul serviras ». Et comme la chaste femme ne doit répondre un seul mot, ni regarder en face le vilain poursuivant, qui lui propose quelque deshonnêteté, mais le quittant tout court, doit à même instant retourner son cœur du côté de son époux, et rejurer la fidélité qu'elle lui a promise, sans s'amuser à barguigner, ainsi la dévote âme, se voyant assaillie de quelque tentation, ne doit nullement s'amuser à disputer ni répondre, mais tout simplement se retourner du côté de Jésus-Christ son époux, et lui protester derechef de sa fidélité, et de vouloir être à jamais uniquement toute sienne.

Quatrième partie · 08

QU'IL FAUT RÉSISTER AUX MENUES TENTATIONS

Quoiqu'il faille combattre les grandes tentations avec un courage invincible, et que la victoire que nous en rapportons nous soit extrêmement utile, si est-ce néanmoins qu'à l'aventure on fait plus de profit à bien combattre les petites ; car, comme les grandes surpassent en qualité, les petites aussi surpassent si démesurément en nombre, que la victoire d'icelles peut être comparable à celle des plus grandes. Les loups et les ours sont sans doute plus dangereux que les mouches, mais si nous ne font-ils pas tant d'importunité et d'ennui, ni n'exercent pas tant notre patience. C'est chose bien aisée que de s'empêcher du meurtre, mais c'est chose difficile d'éviter les menues colères, desquelles les occasions se présentent à tout moment. C'est chose bien aisée à un homme ou à une femme de s'empêcher de l'adultère, mais ce n'est pas chose si facile de s'empêcher des œillades, de donner ou recevoir de l'amour, de procurer des grâces et menues faveurs, de dire et recevoir des paroles de cajolerie. Il est bien aisé de ne point donner de corrival au mari ni de corrivale à la femme, quant au corps, mais il n'est pas si aisé de n'en point donner quant au cœur ; bien aisé, de ne point souiller le lit du mariage, mais bien malaisé de ne point intéresser l'amour du mariage ; bien aisé, de ne point dérober le bien d'autrui, mais malaisé de ne point le mugueter et convoiter ; bien aisé, de ne point dire de faux témoignage en jugement, mais malaisé de ne point mentir en conversation ; bien aisé, de ne point s'enivrer, mais malaisé d'être sobre ; bien aisé, de ne point désirer la mort d'autrui, mais malaisé de ne point désirer son incommodité ; bien aisé, de ne le point diffamer, mais malaisé de ne le point mépriser.

Bref, ces menues tentations de colères, de soupçons, de jalousie, d'envie, d'amourettes, de folâtrerie, de vanités, de duplicités, d'afféterie, d'artifices, de cogitations déshonnêtes, ce sont les continuels exercices de ceux mêmes qui sont plus dévots et résolus : c'est pourquoi, ma chère Philothée, il faut qu'avec grand soin et diligence nous nous préparions à ce combat ; et soyez assurée qu'autant de victoires que nous rapportons contre ces petits ennemis, autant de pierres précieuses seront mises en la couronne de gloire, que Dieu nous prépare en son paradis. C'est pourquoi je dis, qu'attendant de bien et vaillamment combattre les grandes tentations, si elles viennent, il nous faut bien et dignement défendre de ces menues et faibles attaques.

Quatrième partie · 09

COMME IL FAUT REMÉDIER AUX MENUES TENTATIONS

Or donc, quant à ces menues tentations de vanité, de soupçon, de chagrin, de jalousie, d'envie, d'amourettes, et semblables tricheries qui, comme mouches et moucherons, viennent passer devant nos yeux, et tantôt nous piquer sur la joue, tantôt sur le nez, parce qu'il est impossible d'être tout à fait exempt de leur importunité, la meilleure résistance qu'on leur puisse faire, c'est de ne s'en point tourmenter ; car tout cela ne peut nuire, quoiqu'il puisse faire de l'ennui, pourvu que l'on soit bien résolu de vouloir servir Dieu.

Méprisez donc ces menues attaques et ne daignez pas seulement penser à ce qu'elles veulent dire, mais laissez les bourdonner autour de vos oreilles tant qu'elles voudront, et courir çà et là

autour de vous, comme l'on fait des mouches ; et quand elles viendront vous piquer, et que vous les verrez aucunement s'arrêter en votre cœur, ne faites autre chose que de tout simplement les ôter, non point combattant contre elles, ni leur répondant, mais faisant des actions contraires, quelles qu'elles soient, et spécialement de l'amour de Dieu. Car si vous me croyez, vous ne vous opiniâtrerez pas à vouloir opposer la vertu contraire, à la tentation que vous sentez, parce que ce serait quasi vouloir disputer avec elle ; mais après avoir fait une action de cette vertu directement contraire, si vous avez eu le loisir de reconnaître la qualité de la tentation, vous ferez un simple retour de votre cœur, du côté de Jésus-Christ crucifié, et par une action d'amour en son endroit, vous lui baiserez les sacrés pieds. C'est le meilleur moyen de vaincre l'ennemi, tant ès petites qu'ès grandes tentations ; car l'amour de Dieu contenant en soi toutes les perfections de toutes les vertus, et plus excellemment que les vertus mêmes, il est aussi un plus souverain remède contre tous vices ; et votre esprit s'accoutumant en toutes tentations de recourir à ce rendez-vous général, ne sera point obligé de regarder et examiner quelles tentations il a ; mais simplement se sentant troublé, il s'accoisera en ce grand remède, lequel outre cela est si épouvantable au malin esprit, que quand il voit que ses tentations nous provoquent à ce divin amour, il cesse de nous en faire.

Et voilà quant aux menues et fréquentes tentations, avec lesquelles qui voudrait s'amuser par le menu, il se morfondrait et ne ferait rien.

Quatrième partie · 10

COMME IL FAUT FORTIFIER SON CŒUR CONTRE LES TENTATIONS

Considérez de temps en temps quelles passions dominent le plus en votre âme ; les ayant découvertes, prenez une façon de vivre qui leur soit toute contraire, en pensées, en paroles et en œuvres. Par exemple, si vous vous sentez inclinée à la passion de la vanité, faites souvent des pensées de la misère de cette vie humaine ; combien ces vanités seront ennuyeuses à la conscience, au jour de la mort ; combien elles sont indignes d'un cœur généreux ; que ce ne sont que badineries et amusements de petits enfants, et semblables choses. Parlez souvent contre la vanité ; et encore qu'il vous semble que ce soit à contrecœur, ne laissez pas de la bien mépriser, car par ce moyen vous vous engagerez même de réputation au parti contraire ; et à force de dire contre quelque chose, nous nous émouvons à la haïr, bien qu'au commencement nous lui eussions de l'affection. Faites des œuvres d'abjection et d'humilité le plus que vous pourrez, encore qu'il vous semble que ce soit à regret ; car par ce moyen vous vous habituez à l'humilité et affaiblissez votre vanité, en sorte que quand la tentation viendra, votre inclination ne la pourra pas tant favoriser, et vous aurez plus de force pour la combattre.

Si vous êtes inclinée à l'avarice, pensez souvent à la folie de ce péché qui nous rend esclaves de ce qui n'est créé que pour nous servir ; qu'à la mort aussi bien faudra-t-il tout quitter, et le laisser entre les mains de tel qui le dissipera, ou auquel cela servira de ruine et de damnation, et semblables pensées. Parlez fort contre l'avarice, louez fort le mépris du monde, violentez-vous à faire

souvent des aumônes et des charités, et à laisser écouler quelques occasions d'assembler.

Si vous êtes sujette à vouloir donner ou recevoir de l'amour, pensez souvent combien cet amusement est dangereux, tant pour vous que pour les autres ; combien c'est une chose indigne de profaner et employer à passe-temps la plus noble affection qui soit en notre âme ; combien cela est sujet au blâme d'une extrême légèreté d'esprit. Parlez souvent en faveur de la pureté et simplicité de cœur, et faites aussi le plus qu'il vous sera possible des actions conformes à cela, évitant toutes afféteries et muguetteries.

En somme, en temps de paix, c'est-à-dire lorsque les tentations du péché, auquel vous êtes sujette, ne vous presseront pas, faites force actions de la vertu contraire, et si les occasions ne se présentent, allez au-devant d'elles pour les rencontrer ; car par ce moyen vous renforcerez votre cœur contre la tentation future.

Quatrième partie · 11

DE L'INQUIÉTUDE

L'inquiétude n'est pas une simple tentation, mais une source de laquelle et par laquelle plusieurs tentations arrivent : j'en dirai donc quelque chose. La tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit que nous avons du mal, qui est en nous contre notre gré, soit que le mal soit extérieur, comme pauvreté, maladie, mépris, soit qu'il soit intérieur, comme ignorance, sécheresse, répugnance, tentation. Quand donc l'âme sent qu'elle a I quelque mal,

elle se déplaît de l'avoir, et voilà la tristesse ; et tout incontinent, elle désire d'en être quitte et d'avoir les moyens de s'en défaire ; et jusques ici elle a raison, car naturellement chacun désire le bien, et fuit ce qu'il pense être mal.

Si l'âme cherche les moyens d'être délivrée de son mal pour l'amour de Dieu, elle les cherchera avec patience, douceur, humilité et tranquillité, attendant sa délivrance plus de la bonté et providence de Dieu que de sa peine, industrie ou diligence ; si elle cherche sa délivrance pour l'amour-propre, elle s'échauffera à la quête des moyens, comme si ce bien s'empressera et dépendait plus d'elle que de Dieu : je ne dis pas qu'elle pense cela, mais je dis qu'elle s'empresse comme si elle le pensait.

Que si elle ne rencontre pas soudain ce qu'elle désire, elle entre en des grandes inquiétudes et impatiences, lesquelles n'ôtant pas le mal précédent, ains au contraire l'empirant, l'âme entre en une angoisse et détresse démesurée, avec une défaillance de courage et de force telle, qu'il lui semble que son mal n'ait plus de remède. Vous voyez donc que la tristesse, laquelle au commencement est juste, engendre l'inquiétude ; et l'inquiétude engendre par après un surcroît de tristesse qui est extrêmement dangereux.

L'inquiétude est le plus grand mal qui arrive en l'âme, excepté le péché ; car, comme les séditions et troubles intérieurs d'une république la ruinent entièrement, et l'empêchent qu'elle ne puisse résister à l'étranger, ainsi notre cœur étant troublé et inquiété en soi-même, perd la force de maintenir les vertus qu'il avait acquises, et quant et quant le moyen de résister aux tentations de l'ennemi, lequel fait alors toutes sortes d'efforts pour pêcher, comme l'on dit, en eau trouble.

L'inquiétude provient d'un désir déréglé d'être délivré du mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère ; et néanmoins il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien, que l'inquiétude et empressement. Les oiseaux demeurent pris dedans les filets et lacs, parce que s'y trouvant engagés ils se débattent et remuent déréglément pour en sortir, ce que faisant ils s'enveloppent toujours tant plus. Quand donc vous serez pressée du désir d'être délivrée de quelque mal ou de parvenir à quelque bien, avant toute chose mettez votre esprit en repos et tranquillité, faites rasseoir votre jugement et votre volonté ; et puis, tout bellement et doucement, pourchassez l'issue de votre désir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables ; quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire négligemment, mais sans empressement, trouble et inquiétude ; autrement en lieu d'avoir l'effet de votre désir, vous gâterez tout et vous embarrasserez plus fort.

« Mon âme est toujours en mes mains, o Seigneur, et je n'ai point oublié votre loi », disait David. Examinez plus d'une fois le jour, mais au moins le soir et le matin, si vous avez votre âme en vos mains, ou si quelque passion et inquiétude vous l'a point ravie ; considérez si vous avez votre cœur à votre commandement, ou bien s'il est point échappé de vos mains, pour s'engager à quelque affection déréglée d'amour, de haine, d'envie, de convoitise, de crainte, d'ennui, de joie. Que s'il est égaré, avant toutes choses, cherchez-le et le ramenez tout bellement en la présence de Dieu, remettant vos affections et désirs sous l'obéissance et conduite de sa divine volonté. Car, comme ceux qui craignent de perdre quelque chose qui leur est précieuse, la tiennent bien serrée en leur main, ainsi, à l'imitation de ce grand roi, nous devons toujours dire : « O mon Dieu, mon âme est au hasard ; c'est pour-

quoi je la porte toujours en mes mains, et en cette sorte, je n'ai point oublié votre sainte loi ».

Ne permettez pas à vos désirs, pour petits qu'ils soient et de petite importance, qu'ils vous inquiètent ; car après es petits, les grands et plus importants trouveront votre cœur plus disposé au trouble et dérèglement. Quand vous sentirez arriver l'inquiétude, recommandez-vous à Dieu et résolvez-vous de ne rien faire du tout de ce que votre désir requiert de vous, que l'inquiétude ne soit totalement passée, sinon que ce fût chose qui ne se pût différer ; et alors il faut, avec un doux et tranquille effort, retenir le courant de votre désir, l'attrempant et modérant tant qu'il vous sera possible, et sur cela, faire la chose non selon votre désir, mais selon la raison.

Si vous pouvez découvrir votre inquiétude à celui qui conduit votre âme, ou au moins à quelque confident et dévot ami, ne doutez point que tout aussitôt vous ne soyez accoisée ; car la communication des douleurs du cœur fait le même effet en l'âme, que la saignée fait au corps de celui qui est en fièvre continue : c'est le remède des remèdes. Aussi le roi saint Louis donna cet avis à son fils : « Si tu as en ton cœur aucun malaise, dis-le incontinent à ton confesseur ou à aucune bonne personne, et ainsi pourras ton mal légèrement porter, par le réconfort qu'il te donnera ».

Quatrième partie · 12

DE LA TRISTESSE

« La tristesse qui est selon Dieu, dit saint Paul, opère la pénitence pour le salut ; la tristesse du monde opère la mort ». La tristesse donc peut être bonne et mauvaise, selon les diverses productions qu'elle fait en nous. Il est vrai qu'elle en fait plus de mauvaises que de bonnes, car elle n'en fait que deux bonnes, à savoir miséricorde et pénitence ; et il y en a six mauvaises, à savoir : angoisse, paresse, indignation, jalousie, envie, et impatience ; qui a fait dire au Sage : « La tristesse en tue beaucoup, et n'y a point de profit en icelle », parce que, pour deux bons ruisseaux qui proviennent de la source de tristesse, il y en a six qui sont bien mauvais.

L'ennemi se sert de la tristesse pour exercer ses tentations à l'endroit des bons ; car, comme il tâche de faire réjouir les mauvais en leur péché, aussi tâche-t-il d'attrister les bons en leurs bonnes œuvres ; et comme il ne peut procurer le mal qu'en le faisant trouver agréable, aussi ne peut-il détourner du bien, qu'en le faisant trouver désagréable. Le malin se plaît en la tristesse et mélancolie, parce qu'il est triste et mélancolique et le sera éternellement : dont il voudrait que chacun fût comme lui, La mauvaise tristesse trouble l'âme, la met en inquiétude, donne des craintes déréglées, dégoûte de l'oraison, assoupit et accable le cerveau, prive l'âme de conseil, de résolution, de jugement et de courage, et abat les forces : bref, elle est comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux ; car elle ôte toute suavité de l'âme, et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés.

Si jamais il vous arrivait, Philothée, d'être atteinte de cette mauvaise tristesse, pratiquez les remèdes suivants : « Quelqu'un est-il triste, dit saint Jacques, qu'il prie » : la prière est un souve-

rain remède, car elle élève l'esprit en Dieu, qui est notre unique joie et consolation ; mais en priant, usez d'affections et paroles, soit intérieures, soit extérieures, qui tendent à la confiance et amour de Dieu, comme : « O Dieu de miséricorde ! mon très bon Dieu ! mon Sauveur débonnaire ! Dieu démon cœur ! ma joie, mon espérance, mon cher époux, le bien-aimé de ! mon âme ! et semblables.

Contrariez vivement aux inclinations de la tristesse ; et bien qu'il semble que tout ce que vous ferez en ce temps-là, se fasse froidement, tristement et lâchement, ne laissez pourtant pas de le faire ; car l'ennemi, qui prétend de nous alanguir aux bonnes œuvres par la tristesse, voyant que nous ne laissons pas de les faire, et qu'étant faites avec résistance, elles en valent mieux, il cesse de nous plus affliger.

Chantez des cantiques spirituels, car le malin a souvent cessé son opération par ce moyen ; témoin l'esprit qui assiégeait ou possédait Saül, duquel la violence était réprimée par la psalmodie.

Il est bon de s'employer aux œuvres extérieures et les diversifier le plus que l'on peut, pour divertir l'âme de l'objet triste, purifier et échauffer les esprits, la tristesse étant une passion de la complexion froide et sèche.

Faites des actions extérieures de ferveur, quoique sans goût, embrassant l'image du crucifix, la serrant sur la poitrine, lui baisant les pieds et les mains, levant vos yeux et vos mains au ciel, élançant votre voix en Dieu par des paroles d'amour et de confiance, comme sont celles-ci : « Mon Bien-aimé à moi, et moi à lui. Mon Bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera

entre mes mamelles. Mes yeux se fondent sur vous, o mon Dieu, disant : quand me consolerez-vous ? O Jésus, soyez-moi Jésus ; vive Jésus, et mon âme vivra. Qui me séparera de l'amour de mon Dieu ? » et semblables.

La discipline modérée est bonne contre la tristesse, parce que cette volontaire affliction extérieure impètre la consolation intérieure, et l'âme, sentant des douleurs de dehors, se divertit de celles qui sont au dedans. La fréquentation de la sainte Communion est excellente ; car ce pain céleste affermit le cœur et réjouit l'esprit.

Découvrez tous les ressentiments, affections et suggestions qui proviennent de votre tristesse à votre conducteur et confesseur, humblement et fidèlement ; cherchez les conversations des personnes spirituelles, et les hantez le plus que vous pourrez pendant ce temps-là. Et en fin finale, résignez-vous entre les mains de Dieu, vous préparant à souffrir cette ennuyeuse tristesse patiemment, comme juste punition de vos vaines allégresses ; et ne doutez nullement que Dieu, après vous avoir éprouvée, ne vous délivre de ce mal.

Quatrième partie · 13

DES CONSOLATIONS SPIRITUELLES ET SENSIBLES ET COMME IL SE FAUT COMPORTER EN ICELLES

Dieu continue l'être de ce grand monde en une perpétuelle vicissitude, par laquelle le jour se change toujours en nuit, le printemps en été, l'été en automne, l'automne en hiver et l'hiver en

printemps, et l'un des jours ne ressemble jamais parfaitement l'autre : on en voit de nubileux, de pluvieux, de secs, de venteux, variété qui donne une grande beauté à cet univers. Il en est de même de l'homme, qui est, selon le dire des Anciens, un abrégé du monde ; car jamais il n'est en un même état, et sa vie écoule sur cette terre comme les eaux, flottant et ondoyant en une perpétuelle diversité de mouvements, qui tantôt l'élèvent aux espérances, tantôt l'abaissent par la crainte, tantôt le plient à droite par la consolation, tantôt à gauche par l'affliction, et jamais une seule de ses journées, ni même une de ses heures, n'est entièrement pareille à l'autre.

C'est un grand avertissement que celui-ci : il nous faut tâcher d'avoir une continuelle et inviolable égalité de cœur, en une si grande inégalité d'accidents, et quoique toutes choses se tournent et varient diversement autour de nous, il nous faut demeurer constamment immobiles à toujours regarder, tendre et prétendre à notre Dieu. Que le navire prenne telle route qu'on voudra, qu'il cingle au ponant ou levant, au midi ou septentrion, et quelque vent que ce soit qui le porte, jamais pourtant son aiguille marine ne regardera que sa belle étoile et le pôle. Que tout se renverse sans dessus dessous, je ne dis pas seulement autour de nous, mais je dis en nous ; c'est-à-dire que notre âme soit triste, joyeuse, en douceur, en amertume, en paix, en trouble, en clarté, en ténèbres, en tentations, en repos, en goût, en dégoût, en sécheresse, en tendreté ; que le soleil la brûle ou que la rosée la rafraîchisse, ah ! si faut-il pourtant qu'à jamais et toujours la pointe de notre cœur, notre esprit, notre volonté supérieure, qui est notre boussole, regarde incessamment et tende perpétuellement à l'amour de Dieu son Créateur, son Sauveur, son unique et souverain bien. « Ou que nous vivions ou que nous mourions, dit

l'Apôtre, si sommes-nous à Dieu..... Qui nous séparera de l'amour et charité de Dieu ? » Non, jamais rien ne nous séparera de cet amour : ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la mort, ni la vie, ni la douleur présente, ni la crainte des accidents futurs, ni les artifices des malins esprits, ni la hauteur des consolations, ni la profondité des afflictions, ni la tendreté, ni la sécheresse ne nous doit jamais séparer de cette sainte charité, qui est fondée en Jésus-Christ.

Cette résolution si absolue de ne jamais abandonner Dieu ni quitter son doux amour, sert de contrepoids à nos âmes pour les tenir en la sainte égalité, parmi l'inégalité de divers mouvements, que la condition de cette vie lui apporte. Car, comme les avettes, se voyant surprises du vent en la campagne, embrassent des pierres pour se pouvoir balancer en l'air et n'être pas si aisément transportées à la merci de l'orage, ainsi notre âme ayant vivement embrassé par résolution le précieux amour de son Dieu, demeure constante parmi l'inconstance et vicissitude des consolations et afflictions, tant spirituelles que temporelles, tant extérieures qu'intérieures.

Mais outre cette générale doctrine, nous avons besoin de quelques documents particuliers.

1. Je dis donc que la dévotion ne consiste pas en la douceur, suavité, consolation et tendreté sensible du cœur, qui nous provoque aux larmes et soupirs, et nous donne une certaine satisfaction agréable et savoureuse en quelques exercices spirituels. Non, chère Philothée, la dévotion et cela ne sont pas une même chose ; car il y a beaucoup d'âmes qui ont de ces tendretés et consolations, qui néanmoins ne laissent pas d'être fort vicieuses, et par conséquent n'ont aucun vrai amour de Dieu et, beaucoup moins,

aucune vraie dévotion, Saül poursuivant à mort le pauvre David, qui fuyait devant lui ès déserts d'Engaddi, entra tout seul en une caverne, en laquelle David avec ses gens étaient cachés ; David, qui en cette occasion l'eût pu mille fois tuer, lui donna la vie et ne voulut seulement pas lui faire peur, ains l'ayant laissé sortir à son aise l'appela par après, pour lui remontrer son innocence, et lui faire connaître qu'il avait été à sa merci. Or, sur cela, qu'est-ce que ne fit pas Saül, pour témoigner que son cœur était amolli envers David ? Il le nomma son enfant, il se mit à pleurer tout haut, à le louer, à confesser sa débonnaireté, à prier Dieu pour lui, à présager sa future grandeur et à lui recommander la postérité qu'il devait laisser après soi. Quelle plus grande douceur et tendreté de cœur, pouvait-il faire paraître ? et pour tout cela, néanmoins, il n'avait point changé son âme, ne laissant pas de continuer sa persécution contre David, aussi cruellement qu'auparavant.

Ainsi se trouve-t-il des personnes, qui considérant la bonté de Dieu et la Passion du Sauveur sentent des grands attendrissements de cœur, qui leur font jeter des soupirs, des larmes, des prières et actions de grâces fort sensibles, si qu'on dirait qu'elles ont le cœur saisi d'une bien grande dévotion. Mais quand ce vient à l'essai, on trouve que comme les pluies passagères d'un été bien chaud, qui tombant en grosses gouttes sur la terre ne la pénètrent point et ne servent qu'à la production des champignons, ainsi ces larmes et tendretés tombant sur un cœur vicieux et ne le pénétrant point, lui sont tout à fait inutiles : car pour tout cela, les pauvres gens ne quitteraient pas un seul liard du bien mal acquis qu'ils possèdent, ne renonceraient pas une seule de leurs perverses affections, et ne voudraient pas avoir pris la moindre incommodité du monde, pour le service du Sauveur sur lequel ils

ont pleuré ; en sorte que les bons mouvements qu'ils ont eus, ne sont que des certains champignons spirituels, qui non seulement ne sont pas la vraie dévotion, mais bien souvent sont des grandes ruses de l'ennemi, qui, amusant les âmes à ces menues consolations, les fait demeurer contentes et satisfaites en cela, à ce qu'elles ne cherchent plus la vraie et solide dévotion, qui consiste en une volonté constante, résolue, prompte et active d'exécuter ce que l'on sait être agréable à Dieu.

Un enfant pleurera tendrement, s'il voit donner un coup de lancette à sa mère qu'on saigne ; mais si à même temps sa mère, pour laquelle il pleurait, lui demande une pomme ou un cornet de dragée qu'il tient en sa main, il ne le voudra nullement lâcher. Telles sont la plupart de nos tendres dévotions : voyant donner un coup de lance qui transperce le cœur de Jésus-Christ crucifié, nous pleurons tendrement. Hélas ! Philothée, c'est bien fait de pleurer sur cette mort et passion douloureuse de notre Père et Rédempteur ; mais pourquoi donc ne lui donnons-nous tout de bon la pomme que nous avons en nos mains et qu'il nous demande si instamment, à savoir notre cœur, unique pomme d'amour que ce cher Sauveur requiert de nous ? Que ne lui résignons-nous tant de menues affections, délectations, complaisances, qu'il nous veut arracher des mains et ne peut, parce que c'est notre dragée, de laquelle nous sommes plus friands, que désireux de sa céleste grâce ? Ah ! ce sont des amitiés de petits enfants que cela, tendres, mais faibles, mais fantasques, mais sans effet. La dévotion donc ne gît pas en ces tendretés et sensibles affections, qui quelquefois procèdent de la nature, qui est ainsi molle et susceptible de l'impression qu'on lui veut donner, et quelquefois viennent de l'ennemi qui, pour nous amuser à cela, excite notre imagination à l'appréhension propre pour tels effets.

2. Ces tendretés et affectueuses douceurs sont néanmoins quelquefois très bonnes et utiles ; car elles excitent l'appétit de l'âme, confortent l'esprit, et ajoutent à la promptitude de la dévotion une sainte gaîté et allégresse, qui rend nos actions belles et agréables, même en l'extérieur. C'est ce goût que l'on a ès choses divines, pour lequel David s'écriait : « O Seigneur, que vos paroles sont douces à mon palais ! elles sont plus douces que le miel à ma bouche ». Et certes, la moindre petite consolation de la dévotion, que nous recevons, vaut mieux de toute façon que les plus excellentes récréations du monde. Les mamelles et le lait, c'est-à-dire les faveurs du divin Époux, sont meilleures à l'âme que le vin le plus précieux des plaisirs de la terre : qui en a goûté, tient tout le reste des autres consolations pour du fiel et de l'absinthe. Et comme ceux qui ont l'herbe scitique en la bouche en reçoivent une si extrême douceur, qu'ils ne sentent ni faim ni soif, ainsi ceux à qui Dieu a donné cette manne céleste des suavités et consolations intérieures, ne peuvent désirer ni recevoir les consolations du monde, pour au moins y prendre goût et y amuser leurs affections. Ce sont des petits avant-goût des suavités immortelles, que Dieu donne aux âmes qui le cherchent ; ce sont des grains sucrés, qu'il donne à ses petits enfants pour les amorcer ; ce sont des eaux cordiales, qu'il leur présente pour les conforter, et ce sont aussi quelquefois des arrhes des récompenses éternelles. On dit qu'Alexandre le Grand, cinglant en haute mer, découvrit premièrement l'Arabie Heureuse, par le sentiment qu'il eut des suaves odeurs que le vent lui donnait ; et sur cela, se donna du courage, et à tous ses compagnons : ainsi nous recevons souvent des douceurs et suavités en cette mer de la vie mortelle, qui sans doute nous font pressentir les délices de cette patrie céleste, à laquelle nous tendons et aspirons.

3. Mais, ce me direz-vous, puisqu'il y a des consolations sensibles qui sont bonnes et viennent de Dieu, et que néanmoins il y en a des inutiles, dangereuses, voire pernicieuses, qui viennent ou de la nature ou même de l'ennemi, comment pourrai-je discerner les unes des autres et connaître les mauvaises ou inutiles entre les bonnes ? C'est une générale doctrine, très chère Philothée, pour les affections et passions de nos âmes, que nous les devons connaître par leurs fruits. Nos cœurs sont des arbres, les affections et passions sont leurs branches, et leurs œuvres ou actions sont les fruits. Le cœur est bon, qui a de bonnes affections, et les affections et passions sont bonnes, qui produisent en nous des bons effets et saintes actions. Si les douceurs, tendretés et consolations nous rendent plus humbles, patients, traitables, charitables et compatissants à l'endroit du prochain, plus fervents à mortifier nos concupiscences et mauvaises inclinations, plus constants en nos exercices, plus maniables et souples à ceux à qui nous devons obéir, plus simples en notre vie, sans doute, Philothée, qu'elles sont de Dieu ; mais si ces douceurs n'ont de la douceur que pour nous, qu'elles nous rendent curieux, aigres, pointilleux, impatients, opiniâtres, fiers, présomptueux, durs à l'endroit du prochain, et que, pensant déjà être des petits saints, nous ne voulons plus être sujets à la direction ni à la correction, indubitablement ce sont des consolations fausses et pernicieuses. « Un bon arbre ne produit que des bons fruits ».

4. Quand nous aurons de ces douleurs et consolations, 1. Il nous faut beaucoup humilier devant Dieu ; gardons-nous bien de dire pour ces douceurs : ce Oh ! que je suis bon ! » Non, Philothée, ce sont des biens qui ne nous rendent pas meilleurs, car, comme j'ai dit, la dévotion ne consiste pas en cela ; mais disons : « Oh ! que Dieu est bon à ceux qui espèrent en lui, à l'âme qui le

recherche ! » Qui a le sucre en bouche ne peut pas dire que sa bouche soit douce, mais oui bien que le sucre est doux ; ainsi, encore que cette douceur spirituelle est fort bonne, et Dieu qui nous la donne est très bon, il ne s'ensuit pas que celui qui la reçoit soit bon. 2. Connaissons que nous sommes encore de petits enfants qui avons besoin du lait, et que ces grains sucrés nous sont donnés parce que nous avons encore l'esprit tendre et délicat, qui a besoin d'amorces et d'appas pour être attiré à l'amour de Dieu. 3. Mais après cela, parlant généralement et pour l'ordinaire, recevons humblement ces grâces et faveurs et les estimons extrêmement grandes, non tant parce qu'elles le sont en elles-mêmes, comme parce que c'est la main de Dieu qui nous les met au cœur ; comme ferait une mère, qui pour amadouer son enfant, lui mettrait elle-même les grains de dragée en bouche, l'un après l'autre, car si l'enfant avait de l'esprit, il priserait plus la douceur de la mignardise et caresse que sa mère lui fait, que la douceur de la dragée même. Et ainsi, c'est beaucoup, Philothée, d'avoir les douceurs ; mais c'est la douceur des douceurs de considérer que Dieu, de sa main amoureuse et maternelle, les nous met en la bouche, au cœur, en l'âme, en l'esprit. 4. Les ayant reçues ainsi humblement, employons-les soigneusement, selon l'intention de Celui qui les nous donne. Pourquoi pensons-nous que Dieu nous donne ces douceurs ? pour mous rendre doux envers un chacun et amoureux envers lui. La mère donne la dragée à l'enfant, afin qu'il la baise : baisons donc ce Sauveur qui nous donne tant de douceur. Or, baiser le Sauveur, c'est lui obéir, garder ses commandements, faire ses volontés, suivre ses désirs : bref, l'embrasser tendrement avec obéissance et fidélité. Quand donc nous aurons reçu quelque consolation spirituelle, il faut ce jour-là se rendre plus diligents à bien faire et à nous humilier. 5. Il faut,

outre tout cela, renoncer de temps en temps à telles douceurs, tendretés et consolations, séparant notre cœur d'icelles et protestant, qu'encore que nous les acceptions humblement et les aimions, parce que Dieu nous les envoie et qu'elles nous provoquent à son amour, ce ne sont néanmoins pas elles que nous cherchons, mais Dieu et son saint amour ; non la consolation, mais le Consolateur ; non la douceur, mais le doux Sauveur ; non la tendreté, mais Celui qui est la suavité du ciel et de la terre ; et en cette affection nous nous devons disposer à demeurer fermes au saint amour de Dieu, quoique de notre vie nous ne dussions jamais avoir aucune consolation, et de vouloir dire également sur le mont de Calvaire, comme sur celui de Thabor : « O Seigneur, il m'est bon d'être avec vous », ou que vous soyez en croix, ou que vous soyez en gloire. 6. Finalement je vous avertis, que s'il vous arrivait quelque notable abondance de telles consolations, tendretés, larmes et douceurs, ou quelque chose d'extraordinaire en icelles, vous en conféreriez fidèlement avec votre conducteur, afin d'apprendre comme il s'y faut modérer et comporter, car il est écrit : « As-tu trouvé le miel ? manges-en ce qui suffit ».

Quatrième partie · 14

DES SÉCHERESSES ET STÉRILITÉS SPIRITUELLES

Vous ferez donc ainsi que je vous viens de dire, très chère Philothée, quand vous avez des consolations ; mais ce beau temps si agréable ne durera pas toujours, ains il adviendra que quelquefois vous serez tellement privée et destituée du sentiment de la dévotion, qu'il vous sera avis que votre âme soit une terre dé-

serte, infructueuse, stérile, en laquelle il n'y ait ni sentier ni chemin pour trouver Dieu, ni aucune eau de grâce qui la puisse arroser, à cause des sécheresses qui, ce semble, la réduiront totalement en friche. Hélas ! que l'âme qui est en cet état est digne de compassion, et surtout quand ce mal est véhément ! car alors, à l'imitation de David, elle se repaît de larmes jour et nuit, tandis que par mille suggestions l'ennemi, pour la désespérer, se moque d'elle et lui dit : « Ah ! pauvrette, où est ton Dieu ? par quel chemin le pourras-tu trouver ? qui te pourra jamais rendre la joie de sa sainte grâce ? »

Que ferez-vous donc en ce temps-là, Philothée ? Prenez garde d'où le mal vous arrive : nous sommes souvent nous-mêmes la cause de nos stérilités et sécheresses.

1. Comme une mère refuse le sucre à son enfant qui est sujet aux vers, ainsi Dieu nous ôte les consolations, quand nous y prenons quelque vaine complaisance et que nous sommes sujets aux vers de l'outrecuidance : « Il m'est bon, o mon Dieu, que vous m'-humiliiez ; oui, car avant que je fusse humiliée, je vous avais offensé ».

2. Quand nous négligeons de recueillir les suavités et délices de l'amour de Dieu, lorsqu'il en est temps, il les écarte de nous en punition de notre paresse : l'Israélite, qui n'amassait la manne de bon matin, ne le pouvait plus faire après le soleil levé, car elle se trouvait toute fondue.

3. Nous sommes quelquefois couchés dans un lit des contentements sensuels et consolations périssables, comme était l'Épouse sacrée ès Cantiques : l'Époux de nos âmes buque à la porte de notre cœur ; il nous inspire de nous remettra à nos exercices spi-

rituels ; mais nous marchandons avec lui, d'autant qu'il nous fâche de quitter ces vains amusements et de nous séparer de ces faux contentements ; c'est pourquoi il passe outre et nous laisse croupir, puis, quand nous le voulons chercher, nous avons beaucoup de peine à le trouver : aussi l'avons-nous bien mérité, puisque nous avons été si infidèles et déloyaux à son amour, que d'en avoir refusé l'exercice pour suivre celui des choses du monde. Ah ! vous avez donc de la farine d'Égypte : vous n'aurez donc point de la manne du ciel. Les abeilles haïssent toutes les odeurs artificielles ; et les suavités du Saint-Esprit sont incompatibles avec les délices artificieuses du monde.

4. La duplicité et finesse d'esprit exercée ès confessions et communications spirituelles, que l'on fait avec son conducteur, attire les sécheresses et stérilités : car puisque vous mentez au Saint-Esprit, ce n'est pas merveille s'il vous refuse sa consolation ; vous ne voulez pas être simple et naïve comme un petit enfant, vous n'aurez donc pas la dragée des petits enfants.

5. Vous vous êtes bien soûlée des contentements mondains, ce n'est pas merveille si les délices spirituelles vous sont à dégoût : les colombes jà soûles, dit l'ancien proverbe, trouvent amères les cerises. « Il a rempli de biens, dit Notre Dame, les affamés ; et les riches, il les a laissés vides » : ceux qui sont riches des plaisirs mondains ne sont pas capables des spirituels.

6. Avez-vous bien conservé les fruits des consolations reçues ? vous en aurez donc des nouvelles, car « à celui qui a, on lui en donnera davantage ; et à celui qui n'a pas ce qu'on lui a donné, mais qui l'a perdu par sa faute, on lui ôtera même ce qu'il n'a pas » ; c'est-à-dire on le privera des grâces, qui lui étaient préparées. Il est vrai, la pluie vivifie les plantes qui ont de la verdeur ;

mais à celles qui ne l'ont point, elle leur ôte encore la vie qu'elles n'ont point, car elles en pourrissent tout à fait.

Pour plusieurs telles causes, nous perdons les consolations dévotieuses et tombons en sécheresse et stérilité d'esprit : examinons donc notre conscience, si nous remarquerons en nous quelques semblables défauts. Mais notez, Philothée, qu'il ne faut pas faire cet examen avec inquiétude et trop de curiosité ; ains après avoir fidèlement considéré nos déportements pour ce regard, si nous trouvons la cause du mal en nous, il en faut remercier Dieu ; car le mal est à moitié guéri, quand on a découvert sa cause. Si, au contraire, vous ne voyez rien en particulier qui vous semble avoir causé cette sécheresse, ne vous amusez point à une plus curieuse recherche, mais avec toute simplicité, sans plus examiner aucune particularité, faites ce que je vous dirai :

1. Humiliez-vous grandement devant Dieu, en la connaissance de votre néant et misère : « Hélas ! qu'est-ce que de moi, quand je suis à moi-même ? non autre chose, O Seigneur, sinon une terre sèche, laquelle crevassée de toutes parts, témoigne la soif qu'elle a de la pluie du ciel ; et cependant le vent la dissipe et réduit en poussière ».

2. Invoquez Dieu et lui demandez son allégresse : « Rendez-moi, o Seigneur, l'allégresse de votre salut. Mon Père, s'il est possible, transportez ce calice de moi. Ote-toi d'ici, o bise infructueuse qui dessèches mon âme ; et venez, o gracieux vent des consolations, et soufflez dans mon jardin ; et ses bonnes affections répandront l'odeur de suavité ».

3. Allez à votre confesseur ; ouvrez-lui bien votre cœur ; faites-lui bien voir tous les replis de votre âme ; prenez les avis qu'il

vous donnera, avec grande simplicité et humilité : car Dieu qui aime infiniment l'obéissance, rend souvent utiles les conseils que l'on prend d'autrui, et surtout des conducteurs des âmes, encore que d'ailleurs il n'y eût pas grande apparence ; comme il rendit profitables à Naaman les eaux du Jourdain, desquelles Élisée, sans aucune apparence de raison humaine, lui avait ordonné l'usage.

4. Mais après tout cela, rien n'est si utile, rien si fructueux en telles sécheresses et stérilités, que de ne point s'affectionner et attacher au désir d'en être délivré. Je ne dis pas qu'on ne doive faire des simples souhaits de la délivrance ; mais je dis qu'on ne s'y doit pas affectionner, ains se remettre à la pure merci de la spéciale providence de Dieu, afin que tant qu'il lui plaira, il se serve de nous entre ces épines et parmi ces déserts. Disons donc à Dieu en ce temps-là : « O Père, s'il est possible, transportez de moi ce calice » ; mais ajoutons de grand courage : « Toutefois, non ma volonté, mais la vôtre soit faite » ; et arrêtons-nous à cela avec le plus de repos que nous pourrons ; car Dieu, nous voyant en cette sainte indifférence, nous consolera de plusieurs grâces et faveurs ; comme, quand il vit Abraham résolu de se priver de son enfant Isaac, il se contenta de le voir indifférent en cette pure résignation, le consolant d'une vision très agréable et par des très douces bénédictions. Nous devons donc en toutes sortes d'afflictions, tant corporelles que spirituelles, et ès distractions ou soustractions de la dévotion sensible qui nous arrivent, dire de tout notre cœur et avec une profonde soumission : « Le Seigneur m'a donné des consolations ; le Seigneur me les a ôtées : son saint Nom soit béni » ; car persévérant en cette humilité, il nous rendra ses délicieuses faveurs, comme il fit à Job qui usa constamment de pareilles paroles en toutes ses désolations.

5. Finalement, Philothée, entre toutes nos sécheresses et stérilités, ne perdons point courage ; mais attendant en patience le retour des consolations, suivons toujours notre train ; ne laissons point pour cela aucun exercice de dévotion, ains, s'il est possible, multiplions nos bonnes œuvres ; et ne pouvant présenter à notre cher Époux des confitures liquides, présentons-lui-en des sèches, car ce lui est tout un, pourvu que le cœur qui les lui offre, soit parfaitement résolu de le vouloir aimer. Quand le printemps est beau, les abeilles font plus de miel et moins de mouchons, parce qu'à la faveur du beau temps elles s'amusent tant à faire leur cueillette sur les fleurs, qu'elles en oublient la production de leurs nymphes ; mais quand le printemps est âpre et nubileux, elles font plus de nymphes et moins de miel, car ne pouvant pas sortir pour faire la cueillette du miel, elles s'emploient à se peupler et multiplier leur race. Il arrive maintes fois, ma Philothée, que l'âme, se voyant au beau printemps des consolations spirituelles, s'amuse tant à les amasser et sucer, qu'en l'abondance de ces douces délices elle fait beaucoup moins de bonnes œuvres, et qu'au contraire, parmi les âpretés et stérilités spirituelles, à mesure qu'elle se voit privée des sentiments agréables de dévotion, elle en multiplie d'autant plus les œuvres solides, et abonde en la génération intérieure des vraies vertus, de patience, humilité, abjection de soi-même, résignation et abnégation de son amour-propre.

C'est donc un grand abus de plusieurs, et notamment des femmes, de croire que le service que nous faisons à Dieu, sans goût, sans tendreté de cœur et sans sentiment, soit moins agréable à sa divine Majesté, puisqu'au contraire nos actions sont comme les roses, lesquelles bien qu'étant fraîches elles ont plus de grâce, étant néanmoins sèches elles ont plus d'odeur et de

force : car tout de même, bien que nos œuvres faites avec tendreté de cœur nous soient plus agréables, à nous, dis-je, qui ne regardons qu'à notre propre délectation, si est-ce qu'étant faites en sécheresse et stérilité, elles ont plus d'odeur et de valeur devant Dieu. Oui, chère Philothée, en temps de sécheresse notre volonté nous porte au service de Dieu comme par vive force, et par conséquent il faut qu'elle soit plus vigoureuse et constante qu'en temps de tendreté. Ce n'est pas si grand cas de servir un prince en la douceur d'un temps paisible et parmi les délices de la cour ; mais de le servir en l'âpreté de la guerre, parmi les troubles et persécutions, c'est une vraie marque de constance et fidélité. La bienheureuse Angèle de Foligny dit que l'oraison la plus agréable à Dieu est celle qui se fait par force et contrainte, c'est-à-dire celle à laquelle nous nous rangeons, non point pour aucun goût que nous y ayons, ni par inclination, mais purement pour plaire à Dieu, à quoi notre volonté nous porte comme à contre-cœur, forçant et violentant les sécheresses et répugnances qui s'opposent à cela. J'en dis de même de toutes sortes de bonnes œuvres ; car plus nous avons des contradictions, soit extérieures, soit intérieures, à les faire, plus elles sont estimées et prisées devant Dieu. Moins il y a de notre intérêt particulier en la poursuite des vertus, plus la pureté de l'amour divin y reluit : l'enfant baise aisément sa mère, qui lui donne du sucre ; mais c'est signe qu'il l'aime grandement, s'il la baise après qu'elle lui aura donné de l'absinthe ou du chicotin.

Quatrième partie · 15

CONFIRMATION ET ÉCLAIRCISSEMENT DE CE QUI A ÉTÉ DIT PAR UN EXEMPLE NOTABLE

Mais pour rendre toute cette instruction plus évidente, je veux mettre ici une excellente pièce de l'histoire de saint Bernard, telle que je l'ai trouvée en un docte et judicieux écrivain. Il dit donc ainsi :

C'est chose ordinaire à presque tous ceux qui commencent à servir Dieu et qui ne sont encore point expérimentés ès soustractions de la grâce ni ès vicissitudes spirituelles, que leur venant à manquer ce goût de la dévotion sensible, et cette agréable lumière qui les invite à se hâter au chemin de Dieu, ils perdent tout à coup l'haleine et tombent en pusillanimité et tristesse de cœur. Les gens bien entendus en rendent cette raison, que la nature raisonnable ne peut longuement durer affamée et sans quelque délectation, ou céleste ou terrestre. Or, comme les âmes relevées au-dessus d'elles-mêmes par l'essai des plaisirs supérieurs, renoncent facilement aux objets visibles, ainsi quand par la disposition divine la joie spirituelle leur est ôtée, se trouvant aussi d'ailleurs privées des consolations corporelles, et n'étant point encore accoutumées d'attendre en patience les retours du vrai soleil, il leur semble qu'elles ne sont ni au ciel ni en la terre, et qu'elles demeureront ensevelies en une nuit perpétuelle ; si que, comme petits enfançons qu'on sèvre, ayant perdu leurs mamelles, elles languissent et gémissent, et deviennent ennuyeuses et importunes, principalement à elles-mêmes.

Ceci donc arriva, au voyage duquel il est question, à l'un de la troupe, nommé Geoffroy de Péronne, nouvellement dédié au ser-

vice de Dieu. Celui-ci, rendu soudainement aride, destitué de consolation et occupé des ténèbres intérieures, commença à se ramentevoir de ses amis mondains, de ses parents, des facultés qu'il venait de laisser, au moyen de quoi il fut assailli d'une si rude tentation que, ne pouvant la celer en son maintien, un de ses plus confidents s'en aperçut, et l'ayant dextrement accosté avec douces paroles, lui dit en secret : « Que veut dire ceci, Geoffroy ? comment est-ce que contre l'ordinaire, tu te rends si pensif et affligé ? » Alors Geoffroy, avec un profond soupir : « Ah ! mon frère, répondit-il, jamais de ma vie je ne serai joyeux ». Cet autre, ému de pitié par telles paroles, avec un zèle fraternel alla soudain réciter tout ceci au commun père saint Bernard, lequel, voyant le danger, entra en une église prochaine, afin de prier Dieu pour lui ; et Geoffroy cependant, accablé de la tristesse, reposant sa tête sur une pierre, s'endormit. Mais après un peu de temps, tous deux se levèrent : l'un, de l'oraison avec la grâce impétrée, et l'autre, du sommeil avec un visage si riant et serein que son cher ami, s'émerveillant d'un si grand et soudain changement, ne se put contenir de lui reprocher amiablement, ce que peu auparavant il lui avait répondu ; alors Geoffroy lui répliqua : « Si auparavant je te dis que jamais je ne serais joyeux, maintenant je t'assure que je ne serai jamais triste ».

Tel fut le succès de la tentation de ce dévot personnage ; mais remarquez en ce récit, chère Philothée : 1. Que Dieu donne ordinairement quelque avant-goût des délices célestes à ceux qui entrent à son service, pour les retirer des voluptés terrestres et les encourager à la poursuite du divin amour, comme une mère, qui pour amorcer et attirer son petit enfant à la mamelle, met du miel sur le bout de son tétin. 2. Que c'est néanmoins aussi ce bon Dieu qui quelquefois, selon sa sage disposition, nous ôte le lait et

le miel des consolations, afin que, nous sevrant ainsi, nous apprenions à manger le pain sec et plus solide d'une dévotion vigoureuse, exercée à l'épreuve des dégoûts et tentations. 3. Que quelquefois des bien grands orages s'élèvent parmi les sécheresses et stérilités ; et lors il faut constamment combattre les tentations, car elles ne sont pas de Dieu ; mais il faut souffrir patiemment les sécheresses, puisque Dieu les a ordonnées pour notre exercice. 4. Que nous ne devons jamais perdre courage entre les ennuis intérieurs, ni dire comme le bon Geoffroy : « Jamais je ne serai joyeux », car emmi la nuit nous devons attendre la lumière ; et réciproquement, au plus beau temps spirituel que nous puissions avoir, il ne faut pas dire : « Je ne serai jamais ennuyé » : non, car comme dit le Sage, « ès jours heureux, il se faut ressouvenir du malheur ». Il faut espérer entre les travaux et craindre entre les prospérités, et tant en l'une des occasions qu'en l'autre, il se faut toujours humilier. 5. Que c'est un souverain remède, de découvrir son mal à quelque ami spirituel qui nous puisse soulager.

Enfin pour conclusion de cet avertissement qui est si nécessaire, je remarque que, comme en toutes choses, de même en celles-ci, notre bon Dieu et notre ennemi ont aussi des contraires prétentions : car Dieu nous veut conduire par icelles à une grande pureté de cœur, à un entier renoncement de notre propre intérêt en ce qui est de son service, et un parfait dépouillement de nous-mêmes ; mais le malin tâche d'employer ces travaux pour nous faire perdre courage, pour nous faire retourner du côté des plaisirs sensuels, et enfin nous rendre ennuyeux à nous-mêmes et aux autres, afin de décrier et diffamer la sainte dévotion. Mais si vous observez les enseignements que je vous ai donnés, vous accroîtrez grandement votre perfection en l'exercice

que vous ferez entre ces afflictions intérieures, desquelles je ne veux pas finir le propos, que je ne vous dise encore ce mot.

Quelquefois les dégoûts, les stérilités et sécheresses proviennent de l'indisposition du corps, comme quand par l'excès des veilles, des travaux et des jeûnes on se trouve accablé de lassitude, d'assoupissements, de pesanteurs et d'autres telles infirmités, lesquelles bien qu'elles dépendent du corps ne laissent pas d'incommoder l'esprit, pour l'étroite liaison qui est entre eux. Or, en telles occasions, il faut toujours se ressouvenir de faire plusieurs actes de vertu, avec la pointe de notre esprit et volonté supérieure ; car encore que toute notre âme semble dormir et être accablée d'assoupissement et lassitude, si est-ce que les actions de notre esprit ne laissent pas d'être fort agréables à Dieu ; et pouvons dire en ce temps-là, comme l'Épouse sacrée : « Je dors, mais mon cœur veille » ; et comme j'ai dit ci-dessus, s'il y a moins de goût à travailler de la sorte, il y a pourtant plus de mérite et de vertu. Mais le remède en cette occurrence, c'est de revigorer le corps par quelque sorte de légitime allégement et récréation : ainsi saint François ordonnait à ses religieux qu'ils fussent tellement modérés en leurs travaux, qu'ils n'accablassent pas la ferveur de l'esprit.

Et à propos de ce glorieux Père, il fut une fois attaqué et agité d'une si profonde mélancolie d'esprit, qu'il ne pouvait s'empêcher de le témoigner en ses déportements ; car s'il voulait converser avec ses religieux, il ne pouvait ; s'il s'en séparait, il était pis ; l'abstinence et macération de la chair l'accablaient, et l'oraison ne l'allégeait nullement. Il fut deux ans en cette sorte, tellement qu'il semblait être du tout abandonné de Dieu ; mais enfin, après avoir humblement souffert cette rude tempête, le Sauveur lui redonna

en un moment une heureuse tranquillité. C'est pour dire que les plus grands serviteurs de Dieu sont sujets à ces secousses, et que les moindres ne doivent s'étonner s'il leur en arrive quelques-unes.

Cinquième partie · 01

QU'IL FAUT CHAQUE ANNÉE RENOUVELER LES BONS PROPOS PAR LES EXERCICES SUIVANTS

Le premier point de ces exercices consiste à bien reconnaître leur importance. Notre nature humaine déchoit aisément de ses bonnes affections, à cause de la fragilité et mauvaise inclination de notre chair, qui appesantit l'âme et la tire toujours contre-bas, si elle ne s'élève souvent en haut à vive force de résolution : ainsi que les oiseaux retombent soudain en terre, s'ils ne multiplient les élancements et traits d'ailes, pour se maintenir au vol. Pour cela, chère Philothée, vous avez besoin de réitérer et répéter fort souvent les bons propos, que vous avez faits de servir Dieu, de peur que, ne le faisant pas, vous ne retombiez en votre premier état, ou plutôt en un état beaucoup pire ; car les chutes spirituelles ont cela de propre, qu'elles nous précipitent toujours plus bas que n'était l'état, duquel nous étions montés en haut à la dévotion.

Il n'y a point d'horloge, pour bonne qu'elle soit, qu'il ne faille remonter ou bander deux fois le jour, au matin et au soir ; et puis, outre cela, il faut qu'au moins une fois l'année, l'on la démonte de toutes pièces, pour ôter les rouillures qu'elle aura contractées, redresser les pièces forcées et réparer celles qui sont

usées. Ainsi celui qui a un vrai soin de son cher cœur, doit le remonter en Dieu au soir et au matin, par les exercices marqués cidessus ; et outre cela, il doit plusieurs fois considérer son état, le redresser et accommoder ; et enfin, au moins une fois l'année, il le doit démonter, et regarder par le menu toutes les pièces, c'est-à-dire toutes les affections et passions d'icelui, afin de réparer tous les défauts qui y peuvent être. Et comme l'horloger oint avec quelque huile délicate les roues, les ressorts et tous les mouvants de son horloge, afin que les mouvements se fassent plus doucement et qu'il soit moins sujet à la rouillure, ainsi la personne dévote, après la pratique de ce démontement de son cœur, pour le bien renouveler, le doit oindre par les sacrements de confession et de l'eucharistie. Cet exercice réparera vos forces abattues par le temps, échauffera votre cœur, fera reverdir vos bons propos et refleurir les vertus de votre esprit.

Les anciens chrétiens le pratiquaient soigneusement au jour anniversaire du baptême de Notre Seigneur, auquel, comme dit saint Grégoire, évêque de Nazianze, ils renouvelaient la profession et les protestations qui se font en ce sacrement : faisons-en de même, ma chère Philothée, nous y disposant très volontiers, et nous y employant fort sérieusement.

Ayant donc choisi le temps convenable, selon l'avis de votre père spirituel, et vous étant un peu plus retirée en la solitude, et spirituelle et réelle, que l'ordinaire, vous ferez une ou deux ou trois méditations sur les points suivants, selon la méthode que je vous ai donnée en la seconde Partie.

Cinquième partie · 02

CONSIDÉRATION SUR LE BÉNÉFICE QUE DIEU NOUS FAIT NOUS APPELANT A SON SERVICE SELON LA PROTESTATION MISE CI-DESSUS

1. Considérez les points de votre protestation. Le premier, c'est d'avoir quitté, rejeté, détesté, renoncé pour jamais tout péché mortel ; le second, c'est d'avoir dédié et consacré votre âme, votre cœur, votre corps, avec tout ce qui en dépend, à l'amour et service de Dieu ; le troisième, c'est que s'il vous arrivait de tomber en quelque mauvaise action, vous vous en relèveriez soudainement, moyennant la grâce de Dieu. Mais ne sont-ce pas là des belles, justes et dignes et généreuses résolutions ? Pensez bien en votre âme, combien cette protestation est sainte, raisonnable et désirable.

2. Considérez à qui vous avez fait cette protestation ; car c'est à Dieu. Si les paroles raisonnables données aux hommes nous obligent étroitement, combien plus celles que nous avons données à Dieu : « Ah ! Seigneur, disait David, c'est à vous à qui mon cœur Ta dit ; mon cœur a projeté cette bonne parole ; non, jamais je ne l'oublierai ».

3. Considérez en présence de qui, car ç'a été à la vue de toute la cour céleste : hélas ! la Sainte Vierge, saint Joseph, votre bon ange, saint Louis, toute cette bénite troupe vous regardait, et soupirait sur vos paroles des soupirs de joie et d'approbation, et voyait des yeux d'un amour indicible votre cœur prosterné aux pieds du Sauveur, qui se consacrait à son service. On fit une joie particulière pour cela parmi la Jérusalem céleste ; et maintenant

on en fera la commémoration, si de bon cœur vous renouvelez vos résolutions.

4. Considérez par quels moyens vous fîtes votre protestation. Hélas ! combien Dieu vous fut doux et gracieux en ce temps-là ! Mais dites en vérité, fûtes-vous pas conviée par des doux attraits du Saint-Esprit ? Les cordes avec lesquelles Dieu tira votre petite barque à ce port salutaire, furent-elles pas d'amour et charité ? Comme vous alla-t-il amorçant avec son sucre divin, par les sacrements, par la lecture, par l'oraison ? Hélas ! chère Philothée, vous dormiez, et Dieu veillait sur vous et pensait sur votre cœur des pensées de paix, il méditait pour vous des méditations d'amour.

5. Considérez en quel temps Dieu vous tira à ces grandes résolutions, car ce fut en la fleur de votre âge. Ah ! quel bonheur d'apprendre tôt, ce que nous ne pouvons savoir que trop tard ! Saint Augustin, ayant été tiré à l'âge de trente ans, s'écriait : « O ancienne Beauté, comme t'ai-je si tard connue ? Hélas ! je te voyais et ne te considérais point ». Et vous pourrez bien dire : « O douceur ancienne, pourquoi ne t'ai-je plutôt savourée ? » Hélas ! néanmoins, encore ne le méritiez-vous pas alors ; et partant, reconnaissant quelle grâce Dieu vous a faite, de vous attirer en votre jeunesse, dites avec David : « O mon Dieu, vous m'avez éclairée et touchée dès ma jeunesse, et jusques à jamais j'annoncerai votre miséricorde ». Que si ç'a été en votre vieillesse, hélas ! Philothée, quelle grâce, qu'après avoir ainsi abusé des années précédentes. Dieu vous ait appelée avant la mort, et qu'il ait arrêté la course de votre misère au temps auquel, si elle eût continué, vous étiez éternellement misérable !

Considérez les effets de cette vocation : vous trouverez, je pense, en vous de bons changements, comparant ce que vous êtes avec ce que vous étiez. Ne prenez-vous point à bonheur de savoir parler à Dieu par l'oraison, d'avoir affection à le vouloir aimer, d'avoir accoisé et pacifié beaucoup de passions qui vous inquiétaient, d'avoir évité plusieurs péchés et embarrassements de conscience, et enfin, d avoir si souvent communié de plus que vous n'eussiez pas fait, vous unissant à cette souveraine source de grâces éternelles ? Ah ! que ces grâces sont grandes ! il faut, ma Philothée, les peser au poids du sanctuaire. C'est la main dextre de Dieu qui a fait tout cela. « La bonne main de Dieu, dit David, a fait vertu ; sa dextre m'a relevé. Ah ! je ne mourrai pas, mais je vivrai et raconterai de cœur, de bouche et par œuvres les merveilles de sa bonté.

Après toutes ces considérations, lesquelles, comme vous voyez, fournissent tout plein de bonnes affections, il faut simplement conclure par action de grâce et une prière affectionnée d'en bien profiter, se retirant avec humilité et grande confiance en Dieu, réservant de faire l'effort des résolutions après le deuxième point de cet exercice.

Cinquième partie · 03

DE L'EXAMEN DE NOTRE AME SUR SON AVANCEMENT EN LA VIE DÉVOTE

Ce second point de l'exercice est un peu long ; et, pour le pratiquer, je vous dirai qu'il n'est pas requis que vous le fassiez tout d'une traite, mais à plusieurs fois, comme prenant ce qui regarde

votre déportement envers Dieu pour un coup, ce qui vous regarde vous-même pour l'autre, ce qui concerne le prochain pour l'autre, et la considération des passions pour le quatrième. Il n'est pas requis ni expédient que vous fassiez à genoux, sinon le commencement et la fin qui comprend les affections. Les autres points de l'examen, vous les pouvez faire utilement en vous promenant, et encore plus utilement au lit, si par aventure vous y pouvez être quelque temps sans assoupissement et bien éveillée ; mais pour ce faire, il les faut avoir bien lus auparavant. Il est néanmoins requis de faire tout ce second point en trois jours et deux nuits pour le plus, prenant de chaque jour et de chaque nuit quelque heure, je veux dire quelque temps, selon que vous pourrez ; car si cet exercice ne se faisait qu'en des temps fort distants les uns des autres, il perdrait sa force et donnerait des impressions trop lâches. Après chaque point de l'examen, vous remarquerez en quoi vous vous trouvez avoir manqué et en quoi vous avez du défaut, et quels principaux détraquements vous avez ressentis, afin de vous en déclarer pour prendre conseil, résolution et confortement d'esprit. Bien qu'ès jours que vous ferez cet exercice et les autres, il ne soit pas requis de faire une absolue retraite des conversations, si faut-il en faire un peu, surtout devers le soir, afin que vous puissiez gagner le lit de meilleure heure et prendre le repos de corps et d'esprit, nécessaire à la considération. Et parmi le jour il faut faire des fréquentes aspirations en Dieu, à Notre Dame, aux anges, à toute la Jérusalem céleste ; il faut encore que tout se fasse d'un cœur amoureux de Dieu et de la perfection de votre âme.

Pour donc bien commencer cet examen : 1. Mettez-vous en la présence de Dieu. 2. Invoquez le Saint-Esprit, qui demandant lumière et clarté, afin que vous vous puissiez bien connaître, avec

saint Augustin qui s'écriait devant Dieu en esprit d'humilité : « O Seigneur, que je vous connaisse et que je me connaisse » ; et saint François qui interrogeait Dieu, disant : « Qui êtes-vous et qui suis-je ? » Protestez de ne vouloir remarquer votre avancement pour vous en réjouir en vous-même, mais pour vous réjouir en Dieu, ni pour vous en glorifier, mais pour glorifier Dieu et l'en remercier. 3. Protestez que si, comme vous pensez, vous découvrez d'avoir peu profité, ou bien d'avoir reculé, vous ne voulez nullement pour tout cela vous abattre ni refroidir par aucune sorte de découragement ou relâchement de cœur, ains qu'au contraire vous voulez vous encourager et animer davantage, vous humilier et remédier aux défauts, moyennant la grâce de Dieu.

Cela fait, considérez doucement et tranquillement comme jusques à l'heure présente vous vous êtes comportée envers Dieu, envers le prochain et à l'endroit de vous-même.

Cinquième partie · 04

EXAMEN DE L'ÉTAT DE NOTRE AME ENVERS DIEU

1. Quel est votre cœur contre le péché mortel ? Avez-vous une résolution forte à ne le jamais commettre, pour quelque chose qui puisse arriver ? et cette résolution a-t-elle duré dès votre protestation jusques à présent ? En cette résolution consiste le fondement de la vie spirituelle.

2. Quel est votre cœur à l'endroit des commandements de Dieu ? Les trouvez-vous bons, doux, agréables ? Ah ma fille, qui a

le goût en bon état et l'estomac sain, il aime les bonnes viandes et rejette les mauvaises.

3. Quel est votre cœur à l'endroit des péchés véniels, On ne saurait se garder d'en faire quelqu'un par-ci par-là ; mais y en a-t-il point auquel vous ayez une spéciale inclination ? et, ce qui serait le pis, y en a-t-il point auquel vous ayez affection et amour ?

4, Quel est votre cœur à l'endroit des exercices spirituels ? Les aimez-vous ? Les estimez-vous ? Vous fâchent-ils point ? En êtes-vous point dégoûtée ? Auquel vous sentez-vous moins ou plus inclinée ? Ouïr la parole de Dieu, la lire, en deviser, méditer, aspirer en Dieu, se confesser, prendre les avis spirituels, s'apprêter à la communion, se communier, restreindre ses affections : qu'y a-t-il en cela qui répugne à votre cœur ? Et si vous trouvez quelque chose à quoi ce cœur ait moins d'inclination, examinez d'où vient ce dégoût, qu'est-ce qui en est la cause.

5. Quel est votre cœur à l'endroit de Dieu même ? Votre cœur se plaît-il à se ressouvenir de Dieu ? En ressent-il point de douceur agréable ? Ah ! dit David, je me suis ressouvenu de Dieu et m'en suis délecté ». Sentez-vous en votre cœur une certaine facilité à l'aimer et un goût particulier à savourer cet amour ? Votre cœur se récrée-t-il point à penser à l'immensité de Dieu, à sa bonté, à sa suavité ? Si le souvenir de Dieu vous arrive emmi les occupations du monde et les vanités, se fait-il point faire place, saisit-il point votre cœur ? vous semble-t-il point que votre cœur se tourne de son côté, et en certaine façon lui va au-devant ? Il y a certes des âmes comme cela. Si le mari d'une femme revient de loin, tout aussitôt que cette femme s'aperçoit de son retour et qu'elle sent sa voix, quoiqu'elle soit embarrassée d'affaires et retenue par quelque violente considération emmi la presse, si est-

ce que son cœur n'est pas retenu, mais abandonne les autres pensées pour penser à ce mari venu. Il en prend de même des âmes qui aiment bien Dieu ; quoiqu'elles soient empressées, quand le souvenir de Dieu s'approche d'elles, elles perdent presque contenance à tout le reste, pour l'aise qu'elles ont de voir ce cher souvenir revenu, et c'est un extrêmement bon signe.

6. Quel est votre cœur à l'endroit de Jésus-Christ, Dieu et homme ? Vous plaisez-vous autour de lui ? Les mouches à miel se plaisent autour de leur miel, et les guêpes autour des puanteurs : ainsi les bonnes âmes prennent leur contentement autour de Jésus-Christ et ont une extrême tendreté d'amour en son endroit ; mais les mauvais se plaisent autour des vanités.

7. Quel est votre cœur à l'endroit de Notre Dame, des saints, de votre bon ange ? Les aimez-vous fort ? avez-vous une spéciale confiance en leur bienveillance ? Leurs images, leurs vies, leurs louanges vous plaisent-elles ?

8. Quant à votre langue, comme parlez-vous de Dieu ? Vous plaisez-vous d'en dire du bien selon votre condition et suffisance ? Aimez-vous à chanter les cantiques ?

9. Quant aux œuvres, pensez si vous avez à cœur la gloire extérieure de Dieu et de faire quelque chose à son honneur ; car ceux qui aiment Dieu, aiment avec Dieu, l'ornement de sa maison.

Sauriez-vous remarquer d'avoir quitté quelque affection et renoncé à quelque chose pour Dieu ? car c'est un bon signe d'amour, de se priver de quelque chose en faveur de celui qu'on aime. Qu'avez-vous donc ci-devant quitté pour l'amour de Dieu ?

Cinquième partie · 05

EXAMEN DE NOTRE ÉTAT ENVERS NOUS-MÊMES

1. Comme vous aimez-vous vous-même ? vous aimez-vous point trop pour ce monde ? Si cela est, vous désirerez de demeurer toujours ici, et aurez un extrême soin de vous établir en cette terre ; mais si vous vous aimez pour le ciel, vous désirerez, au moins acquiescerez aisément de sortir d'ici-bas, à l'heure qu'il plaira à Notre Seigneur.

2. Tenez-vous bon ordre en l'amour de vous-même ? car il n'y a que l'amour désordonné de nous-mêmes qui nous ruine. Or, l'amour ordonné veut que nous aimions plus l'âme que le corps, que nous ayons plus de soin d'acquérir les vertus que toute autre chose, que nous tenions plus de compte de l'honneur céleste que de l'honneur bas et caduc. Le cœur bien ordonné dit plus souvent en soi-même : « Que diront les anges si je pense à telle chose ? » que non pas : « Que diront les hommes ? »

3. Quel amour avez-vous à votre cœur ? vous fâchez-vous point de le servir en ses maladies ? Hélas ! vous lui devez ce soin, de le secourir et faire secourir quand ses passions le tourmentent, et laisser toutes choses pour cela.

4. Que vous estimez-vous devant Dieu ? rien sans doute. Or, il n'y a pas grande humilité en une mouche de ne s'estimer rien au prix d'une montagne, ni en une goutte d'eau de se tenir pour rien en comparaison de la mer, ni à une bluette ou étincelle de feu de se tenir pour rien au prix du soleil ; mais l'humilité gît à ne point nous surestimer aux autres et à ne vouloir pas être surestimé par les autres : à quoi en êtes-vous pour ce regard ?

5. Quant à la langue, vous vantez-vous point ou d'un biais ou d'un autre ? vous flattez-vous point en parlant ; de vous ?

Quant aux œuvres, prenez-vous point de plaisir contraire à votre santé ? je veux dire, de plaisir vain, inutile, trop de veillées sans sujet, et semblables.

Cinquième partie · 06

EXAMEN DE L'ÉTAT DE NOTRE AME ENVERS LE PROCHAIN

Il faut bien aimer le mari et la femme d'un amour doux et tranquille, ferme et continuel, et que ce soit en premier lieu parce que Dieu l'ordonne et le veut. J'en dis de même des enfants et proches parents, et encore des amis, chacun selon son rang.

Mais, pour parler en général, quel est votre cœur à l'endroit du prochain ? L'aimez-vous bien cordialement et pour l'amour de Dieu ? Pour bien discerner cela, il vous faut bien représenter certaines gens ennuyeux et maussades ; car c'est là où on exerce l'amour de Dieu envers le prochain, et beaucoup plus envers ceux qui nous font du mal, ou par effet ou par paroles. Examinez bien si votre cœur est franc en leur endroit, et si vous avez grande contradiction à les aimer.

Êtes-vous point prompte à parler du prochain en mauvaise part, surtout de ceux qui ne vous aiment pas ? Faites-vous point de mal au prochain ou directement ou indirectement ? Pour peu que vous soyez raisonnable, vous vous en apercevrez aisément.

Cinquième partie · 07

EXAMEN SUR LES AFFECTIONS DE NOTRE AME

J'ai étendu ainsi au long ces points, en l'examen desquels gît la connaissance de l'avancement spirituel qu'on i fait ; car quant à l'examen des péchés, cela est pour es confessions de ceux qui ne pensent point à s'avancer.

Or il ne faut néanmoins pas se travailler sur un chacun de ces articles sinon tout doucement, considérant en quel état notre cœur a été touchant iceux dès notre résolution, et quelles fautes notables nous y avons commises. Mais pour abréger le tout, il faut réduire l'examen à la recherche de nos passions ; et s'il nous fâche de considérer si fort par le menu comme il a été dit, nous pouvons ainsi nous examiner, quels nous avons été et comme nous nous sommes comportés :

En notre amour envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

En notre haine envers le péché qui se trouve en nous, envers le péché qui se trouve ès autres ; car nous devons désirer l'exterminement de l'un et de l'autre.

En nos désirs, touchant les biens, touchant les plaisirs, touchant les honneurs.

En la crainte des dangers de pécher et des pertes des biens de ce monde : on craint trop l'un, et trop peu l'autre.

En espérance, trop mise peut-être au monde et en la créature, et trop peu mise en Dieu et ès choses éternelles.

En la tristesse, si elle est trop excessive, pour choses vaines.

En la joie, si elle est excessive et pour choses indignes.

Quelles affections enfin tiennent notre cœur empêché ? quelles passions le possèdent ? en quoi s'est-il principalement détraqué ? Car par les passions de l'âme, on reconnaît son état en les tâtant l'une après l'autre : d'autant que, comme un joueur de luth pinçant toutes les cordes, celles qu'il trouve dissonantes il les accorde, ou les tirant ou les lâchant, ainsi, après avoir tâté l'amour, la haine, le désir, la crainte, l'espérance, la tristesse et la joie de notre âme, si nous les trouvons mal accordantes à l'air que nous voulons sonner, qui est la gloire de Dieu, nous pourrons les accorder, moyennant sa grâce et le conseil de notre père spirituel.

Cinquième partie · 08

AFFECTIONS QU'IL FAUT FAIRE APRÈS L'EXAMEN

Après avoir doucement considéré chaque point de l'examen, et vu à quoi vous en êtes, vous viendrez aux affections en cette sorte.

Remerciez Dieu de ce peu d'amendement que vous aurez trouvé en votre vie dès votre résolution, et reconnaissez que ç'a été sa miséricorde seule qui l'a fait en vous et pour vous.

Humiliez-vous fort devant Dieu, reconnaissant que si vous n'avez pas beaucoup avancé, ç'a été par votre manquement, parce que vous n'avez pas fidèlement, courageusement et constamment

correspondu aux inspirations, clartés et mouvements qu'il vous a donnés en l'oraison et ailleurs.

Promettez-lui de le louer à jamais des grâces exercées en votre endroit, pour vous retirer de vos inclinations à ce petit amendement.

Demandez-lui pardon de l'infidélité et déloyauté avec laquelle vous avez correspondu.

Offrez-lui votre cœur afin qu'il s'en rende du tout maître.

Suppliez-le qu'il vous rende toute fidèle.

Invoquez les saints, la Sainte Vierge, votre Ange, votre Patron, saint Joseph, et ainsi des autres.

Cinquième partie · 09

DES CONSIDÉRATIONS PROPRES POUR RENOUVELER NOS BONS PROPOS

Après avoir fait l'examen, et avoir bien conféré avec quelque digne conducteur sur les défauts et sur les remèdes d'iceux, vous prendrez les considérations suivantes, en faisant une chaque jour par manière de méditation ; y employant le temps de votre oraison, et ce toujours avec la même méthode, pour la préparation et les affections, de laquelle vous avez usé ès méditations de la première Partie ; vous mettant avant toutes choses en la présence de Dieu ; implorant sa grâce pour vous bien établir en son saint amour et service.

Cinquième partie · 10

CONSIDÉRATION PREMIÈRE : DE L'EXCELLENCE DE NOS AMES

Considérez la noblesse et excellence de votre âme, qui a un entendement, lequel connaît non seulement tout ce monde visible, mais connaît encore qu'il y a des anges et un paradis ; connaît qu'il y a un Dieu très souverain, très bon et ineffable ; connaît qu'il y a une éternité, et de plus connaît ce qui est propre pour bien vivre en ce monde visible, pour s'associer aux anges en paradis et pour jouir de Dieu éternellement.

Votre âme a de plus une volonté toute noble, laquelle peut aimer Dieu et ne le peut haïr en soi-même. Voyez votre cœur comme il est généreux, et que, comme rien ne peut arrêter les abeilles de tout ce qui est corrompu, ains s'arrêtent seulement sur les fleurs, ainsi votre cœur ne peut être en repos qu'en Dieu seul, et nulle créature ne le peut assouvir. Repensez hardiment aux plus chers et violents amusements qui ont occupé autrefois votre cœur, et jugez en vérité s'ils n'étaient pas pleins d'inquiétude moleste et de pensées cuisantes et de soucis importuns, emmi lesquels votre pauvre cœur était misérable.

Hélas ! notre cœur courant aux créatures, il y va avec des empressements, pensant de pouvoir y accoiser ses désirs ; mais sitôt qu'il les a rencontrées, il voit que c'est à refaire et que rien ne le peut contenter, Dieu ne voulant que notre cœur trouve aucun lieu sur lequel il puisse reposer, non plus que la colombe sortie de l'arche de Noé, afin qu'il retourne à son Dieu duquel il est sorti. Ah ! quelle beauté de nature y a-t-il en notre cœur ! et donc,

pourquoi le retiendrons-nous contre son gré à servir aux créatures ?

Oma belle âme, devez-vous dire, vous pouvez entendre et vouloir Dieu, pourquoi vous amuserez-vous à chose moindre ? vous pouvez prétendre à l'éternité, pourquoi vous amuserez-vous aux moments ? Ce fut l'un des regrets de l'enfant prodigue, qu'ayant pu vivre délicieusement en la table de son père, il mangeait vilainement en celle des bêtes. O mon âme, tu es capable de Dieu, malheur à toi si tu te contentes de moins que de Dieu ! Élevez fort votre âme sur cette considération ; remontrez-lui qu'elle est éternelle et digne de l'éternité ; enflez-lui le courage pour ce sujet.

Cinquième partie · 11

SECONDE CONSIDÉRATION : DE L'EXCELLENCE DES VERTUS

Considérez que les vertus et la dévotion peuvent seules rendre votre âme contente en ce monde ; voyez combien elles sont belles. Mettez en comparaison les vertus, et les vices qui leur sont contraires : quelle suavité en la patience au prix de la vengeance ; de la douceur, au prix de l'ire et du chagrin ; de l'humilité, au prix de l'arrogance et ambition ; de la libéralité, au prix de l'avarice ; de la charité, au prix de l'envie ; de la sobriété, au prix des désordres ! Les vertus ont cela d'admirable, qu'elles délectent l'âme d'une douceur et suavité nonpareille après qu'on les a exercées, où les vices la laissent infiniment recrue et malmenée. Or

sus donc, pourquoi n'entreprendrons-nous pas d'acquérir ces suavités ?

Des vices, qui n'en a qu'un peu n'est pas content, et qui en a beaucoup est mécontent ; mais des vertus, qui n'en a qu'un peu, encore a-t-il déjà du contentement, et puis toujours plus en avançant. O vie dévote, que vous êtes belle, douce, agréable et souève : vous adoucissez les tribulations et rendez souèves les consolations ; sans vous le bien est mal, et les plaisirs pleins d'inquiétude, troubles et défaillances. Ah ! qui vous connaîtrait, pourrait bien dire avec la Samaritaine : « Domine, da mihi hanc aquam : Seigneur, donnez-moi cette eau » ; aspiration fort fréquente à la Mère Thérèse et à Sainte Catherine de Gênes, quoique pour différents sujets.

Cinquième partie · 12

Considérez l'exemple des saints de toutes sortes : qu'est-ce qu'ils n'ont pas fait pour aimer Dieu et être ses dévots ? Voyez ces martyrs invincibles en leurs résolutions : quels tourments n'ont-ils pas soufferts pour les maintenir ? Mais surtout, ces belles et florissantes dames, plus blanches que les lis en pureté, plus vermeilles que la rose en charité, les unes à douze, les autres à treize, quinze, vingt et vingt-cinq ans, ont souffert mille sortes de martyres, plutôt que de renoncer à leur résolution, non seulement en ce qui était de la profession de la foi, mais en ce qui était de la protestation de la dévotion : les unes mourant plutôt que de quitter la virginité, les autres plutôt que de cesser de servir les affligés, et consoler les tourmentés, et ensevelir les trépassés. O Dieu,

quelle constance a montrée ce sexe fragile en semblables occurrences !

Regardez tant de saints confesseurs : avec quelle force ont-ils méprisé le monde ! comme se sont-ils rendus invincibles en leurs résolutions ! rien ne les en a pu faire déprendre ; ils les ont embrassées sans réserve et les ont maintenues sans exception. Mon Dieu, qu'est-ce que dit Saint-Augustin de sa mère Monique ? Avec quelle fermeté a-t-elle poursuivi son entreprise de servir Dieu en son mariage, en son veuvage ! Et saint Jérôme, de sa chère fille Paula ? Parmi combien de traverses, parmi combien de variétés d'accidents ! Mais qu'est-ce que nous ne ferons pas sur des si excellents patrons ? Ils étaient ce que nous sommes ; ils le faisaient pour le même Dieu, pour les mêmes vertus : pourquoi n'en ferons-nous autant, en notre condition et selon notre vocation, pour notre chère résolution et sainte protestation ?

Cinquième partie · 13

Considérez l'amour avec lequel Jésus-Christ Notre Seigneur a tant souffert en ce monde, et particulièrement au jardin des Olives et sur le mont de Calvaire : cet amour vous regardait, et par toutes ces peines et travaux obtenait de Dieu le Père des bonnes résolutions et protestations pour votre cœur, et par même moyen obtenait encore tout ce qui vous est nécessaire pour maintenir, nourrir, fortifier et consommer ces résolutions. o résolution, que vous êtes précieuse, étant fille d'une telle mère comme est la Passion de mon Sauveur ! Oh ! combien mon âme vous doit chérir, puisque vous avez été si chère à mon Jésus ! Hé-

las ! o Sauveur de mon âme, vous mourûtes pour m'acquérir mes résolutions ; eh ! faites-moi la grâce que je meure plutôt que de les perdre.

Voyez-vous, ma Philothée, il est certain que le cœur de notre cher Jésus voyait le vôtre dès l'arbre de la Croix et l'aimait, et par cet amour lui obtenait tous les biens que vous aurez jamais, et entre autres nos résolutions ; oui, chère Philothée, nous pouvons tous dire comme Jérémie : « O Seigneur, avant que je fusse, vous me regardiez et m'appeliez par mon nom » ; d'autant que vraiment sa divine Bonté prépara en son amour et miséricorde tous les moyens généraux et particuliers de notre salut, et par conséquent nos résolutions. Oui sans doute ; comme une femme enceinte prépare le berceau, les linges et bandelettes, et même une nourrice pour l'enfant qu'elle espère faire, encore qu'il ne soit pas au monde, ainsi Notre Seigneur ayant sa bonté grosse et enceinte de vous, prétendant de vous enfanter au salut et vous rendre sa fille, prépara sur l'arbre de la Croix tout ce qu'il fallait pour vous : votre berceau spirituel, vos linges et bandelettes, votre nourrice et tout ce qui était convenable pour votre bonheur. Ce sont tous les moyens, tous les attraits, toutes les grâces avec lesquelles il conduit votre âme et la veut tirer à sa perfection.

Ah ! mon Dieu, que nous devrions profondément mettre ceci en notre mémoire : est-il possible que j'aie été aimée, et si doucement aimée de mon Sauveur, qu'il allât penser à moi en particulier, et en toutes ces petites occurences par lesquelles il m'a tirée à lui ? Et combien donc devons-nous aimer, chérir et bien employer tout cela à notre utilité ! Ceci est bien doux : ce cœur amiable de mon Dieu pensait en Philothée, l'aimait et lui procurait mille moyens de salut, autant comme s'il n'eût point eu

d'autre âme au monde en qui il eût pensé, ainsi que le soleil éclairant un endroit de la terre ne l'éclaire pas moins que s'il n'éclairait point ailleurs et qu'il éclairât cela seul ; car tout de même notre Seigneur pensait et soignait pour tous ses chers enfants, en sorte qu'il pensait à un chacun de nous, comme s'il n'eût point pensé à tout le reste. « Il m'a aimé, dit saint Paul, et s'est donné pour moi » ; comme s'il disait : pour moi seul, tout autant comme s'il n'eût rien fait pour le reste. Ceci, Philothée, doit être gravé en votre âme, pour bien chérir et nourrir votre résolution, qui a été si précieuse au cœur du Sauveur.

Cinquième partie · 14

Considérez l'amour éternel que Dieu vous a porté ; car déjà avant que Notre Seigneur Jésus-Christ en tant qu'homme souffrît en croix pour vous, sa divine Majesté vous projetait en sa souveraine bonté et vous aimait extrêmement. Mais quand commença-t-il à vous aimer ? Il commença quand il commença à être Dieu. Et quand commença-t-il à être Dieu ? Jamais, car il Ta toujours été sans commencement et sans fin ; et aussi il vous a toujours aimée, dès l'éternité : c'est pourquoi il vous préparait les grâces et faveurs qu'il vous a faites. Il le dit par le Prophète : « Je t'ai aimée (il parle à vous, aussi bien qu'à nul autre) d'une charité perpétuelle ; et partant je t'ai attirée, ayant pitié de toi ». Il a donc pensé, entre autres choses, à vous faire faire vos résolutions de le servir.

O Dieu, quelles résolutions sont-ce ci, que Dieu a pensées, méditées, projetées dès son éternité ! Combien nous doivent-elles

être chères et précieuses ! Que devrions-nous souffrir plutôt que d en quitter un seul brin ! Non pas certes si tout le monde devait périr ; car aussi tout le monde ensemble ne vaut pas une âme ; et une âme ne vaut rien sans nos résolutions.

Cinquième partie · 15

AFFECTIONS GÉNÉRALES SUR LES CONSIDÉRATIONS PRÉCÉDENTES, ET CONCLUSION DE L'EXERCICE

Ochères résolutions, vous êtes le bel arbre de vie que mon Dieu a planté de sa main au milieu de mon cœur, que mon Sauveur veut arroser de son sang pour le faire fructifier ; plutôt mille morts, que de permettre qu'aucun vent vous arrache. Non, ni la vanité, ni les délices, ni les richesses, ni les tribulations ne m'arracheront jamais mon dessein.

Hélas ! Seigneur, mais vous l'avez planté, et avez dans votre sein paternel gardé éternellement ce bel arbre pour mon jardin : hélas ! combien y a-t-il d'âmes qui n'ont point été favorisées de cette façon ! Et comme donc pourrais-je jamais assez m'humilier sous votre miséricorde !

Obelles et saintes résolutions, si je vous conserve, vous me conserverez ; si vous vivez en mon âme, mon âme vivra en vous. Vivez donc à jamais, o résolutions, qui êtes éternelles en la miséricorde de mon Dieu ; soyez et vivez éternellement en moi ; que jamais je ne vous abandonne.

Après ces affections, il faut que vous particularisiez les moyens requis pour maintenir ces chères résolutions, et que vous

protestiez de vous en vouloir fidèlement servir : la fréquence de l'oraison, des sacrements, des bonnes œuvres, l'amendement de vos fautes reconnues au second point, le retranchement des mauvaises occasions, la suite des avis qui vous seront donnés pour ce regard.

Ce qu'étant fait, comme par une reprise d'haleine et de force, protestez mille fois que vous continuerez en vos résolutions ; et comme si vous teniez votre cœur, votre âme et votre volonté en vos mains, dédiez-la, consacrez-la, sacrifiez-la et l'immolez à Dieu, protestant que vous ne la reprendrez plus, mais la laisserez en la main de sa divine Majesté pour suivre en tout et partout ses ordonnances. Priez Dieu qu'il vous renouvelle toute, qu'il bénisse votre renouvellement de protestation et qu'il le fortifie ; invoquez la Vierge, votre Ange, saint Louis et autres saints.

Allez en cette émotion de cœur aux pieds de votre père spirituel ; accusez-vous des fautes principales que vous aurez remarqué d'avoir commises dès votre confession générale, et recevez l'absolution en la même façon que vous fîtes la première fois ; prononcez devant lui la protestation et la signez, et enfin allez unir votre cœur renouvelé à son Principe et Sauveur, au très saint sacrement de l'Eucharistie.

Cinquième partie · 16

DES RESSENTIMENTS QU'IL FAUT GARDER APRÈS CET EXERCICE

Ce jour que vous aurez fait ce renouvellement et les autres suivants, vous devez fort souvent redire de cœur et de bouche ces ardentes paroles de saint Paul, de saint Augustin, de sainte Catherine de Gênes et autres : « Non, je ne suis plus mienne ; ou que je vive ou que je meure, je suis à mon Sauveur ; je n'ai plus de moi ni de mien : mon moi, c'est Jésus ; mon mien, c'est d'être sienne ; o monde, vous êtes toujours vous-même, et moi j'ai toujours été moi-même, mais dorénavant je ne serai plus moi-même ». Non, nous ne serons plus nous-mêmes ; car nous aurons le cœur changé, et le monde qui nous a tant trompés sera trompé en nous ; car ne s'apercevant pas de notre changement que petit à petit, il pensera que nous soyons toujours des Esaü, et nous nous trouverons des Jacob.

Il faut que tous ces exercices reposent dans le cœur, et que, nous ôtant de la considération et méditation, nous allions tout bellement entre les affaires et conversations, de peur que la liqueur de nos résolutions ne s'épanche soudainement, car il faut qu'elle détrempe et pénètre bien par toutes les parties de l'âme ; le tout néanmoins sans effort ni d'esprit ni de corps.

Cinquième partie · 17

RÉPONSE A DEUX OBJECTIONS QUI PEUVENT ÊTRE FAITES SUR CETTE INTRODUCTION

Le monde vous dira, ma Philothée, que ces exercices et ces avis sont en si grand nombre, que qui voudra les observer, il ne faudra pas qu'il vaque à autre chose. Hélas ! chère Philothée,

quand nous ne ferions autre chose, nous ferions bien assez, puisque nous ferions ce que nous devrions faire en ce monde. Mais ne voyez-vous pas la ruse ? S'il fallait faire tous ces exercices tous les jours, à la vérité ils nous occuperaient du tout ; mais il n'est pas requis de les faire, sinon en temps et lieu, chacun selon l'occurrence. Combien y a-t-il de lois civiles aux Digestes et au Code, lesquelles doivent être observées ! mais cela s'entend selon les occurrences, et non pas qu'il les faille toutes pratiquer tous les jours. Au demeurant, David, roi plein d'affaires très difficiles, pratiquait bien plus d'exercices que je ne vous ai pas marqué. Saint Louis, roi admirable et pour la guerre et pour la paix, et qui avec un soin nonpareil administrait justice et maniait les affaires, oyait tous les jours deux messes, disait vêpres et complies avec son chapelain, faisait sa méditation, visitait les hôpitaux, tous les vendredis se confessait et prenait la discipline, entendait très souvent les prédications, faisait fort souvent des conférences spirituelles, et avec tout cela ne perdait pas une seule occasion du bien public extérieur qu'il ne fît et n'exécutât diligemment, et sa cour était plus belle et plus florissante qu'elle n'avait jamais été du temps de ses prédécesseurs. Faites donc hardiment ces exercices selon que je vous les ai marqués, et Dieu vous donnera assez de loisir et de force de faire tout le reste de vos affaires ; oui, quand il devrait arrêter le soleil, comme il fit du temps de Josué. Nous faisons toujours assez, quand Dieu travaille avec nous.

Le monde dira que je suppose presque partout que ma Philothée ait le don de l'oraison mentale, et que néanmoins chacun ne l'a pas, si que cette Introduction ne servira pas pour tous. Il est vrai, sans doute, j'ai présupposé cela, et est vrai encore que chacun n'a pas le don de l'oraison mentale ; mais il est vrai aussi que

presque chacun le peut avoir, voire les plus grossiers, pourvu qu'ils aient des bons conducteurs et qu'ils veuillent travailler pour l'acquérir, autant que la chose le mérite. Et s'il s'en trouve qui n'aient pas ce don en aucune sorte de degré (ce que je ne pense pas pouvoir arriver que fort rarement), le sage père spirituel leur fera aisément suppléer le défaut par l'attention qu'il leur enseignera d'avoir, ou à lire ou à ouïr lire les mêmes considérations qui sont mises ès méditations.

Cinquième partie · 18

TROIS DERNIERS ET PRINCIPAUX AVIS POUR CETTE INTRODUCTION

Refaites tous les premiers jours du mois la protestation qui est en la première Partie, après la méditation ; et à tous moments, protestez de la vouloir observer, disant avec David : « Non, jamais éternellement je n'oublierai vos justifications, o mon Dieu, car en icelles vous m'avez vivifiée ». Et quand vous sentirez quelque détraquement en votre âme, prenez votre protestation en main, et prosternée en esprit d'humilité proférez-la de tout votre cœur, et vous trouverez un grand allégement.

Faites profession ouverte de vouloir être dévote ; je ne dis pas d'être dévote, mais je dis de le vouloir être ; et n'ayez point de honte des actions communes et requises qui nous conduisent à l'amour de Dieu. Avouez hardiment que vous vous essayez de méditer, que vous aimeriez mieux mourir que de pécher mortellement, que vous voulez fréquenter les sacrements et suivre les conseils de votre directeur (bien que souvent il ne soit pas néces-

saire de le nommer, pour plusieurs raisons). Car cette franchise de confesser qu'on veut servir Dieu et qu'on s'est consacré à son amour d'une spéciale affection, est fort agréable à sa divine Majesté, qui ne veut point que l'on ait honte de lui ni de sa Croix ; et puis, elle coupe chemin à beaucoup de semonces que le monde voudrait faire au contraire, et nous oblige de réputation à la poursuite. Les philosophes se publiaient pour philosophes, afin qu'on les laissât vivre philosophiquement ; et nous devons nous faire connaître pour désireux de la dévotion, afin qu'on nous laisse vivre dévotement. Que si quelqu'un vous dit que l'on peut vivre dévotement sans la pratique de ces avis et exercices, ne le niez pas ; mais répondez amiablement que votre infirmité est si grande, qu'elle requiert plus d'aide et de secours qu'il n'en faut pas pour les autres.

Enfin, très chère Philothée, je vous conjure par tout ce qui est de sacré au ciel et en la terre, par le baptême que vous avez reçu, par les mamelles que Jésus-Christ suça, par le cœur charitable duquel il vous aima et par les entrailles de la miséricorde en laquelle vous espérez, continuez et persévérez en cette bienheureuse entreprise de la vie dévote. Nos jours s'écoulent, la mort est à la porte : « La trompette, dit saint Grégoire Nazianzène, sonne la retraite ; qu'un chacun se prépare, car le jugement est proche ». La mère de Symphorien, voyant qu'on le conduisait au martyre, criait après lui : « Mon fils, mon fils, souvienne-toi de la vie éternelle ; regarde le ciel et considère Celui lequel y règne ; la fin prochaine terminera bientôt la brève course de cette vie ». Ma Philothée, vous dirai-je de même, regardez, le ciel et ne le quittez pas pour la terre ; regardez l'enfer, ne vous y jetez pas pour les moments ; regardez Jésus-Christ, ne le reniez pas pour le

monde ; et quand la peine de la vie dévote vous semblera dure, chantez avec saint François :

« A cause des biens que j'attends.
Les travaux me sont passe-temps ».

Vive Jésus, auquel, avec le Père et le Saint-Esprit, soit honneur et gloire, maintenant et toujours et ès siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Introduction_%C3%A0_la_vie_d%C3%A9vote_%28Boulenger%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.